

INDIANA JONES

CARPENTER
Entretien

LA MOUCHE II

GORE EN STOCK



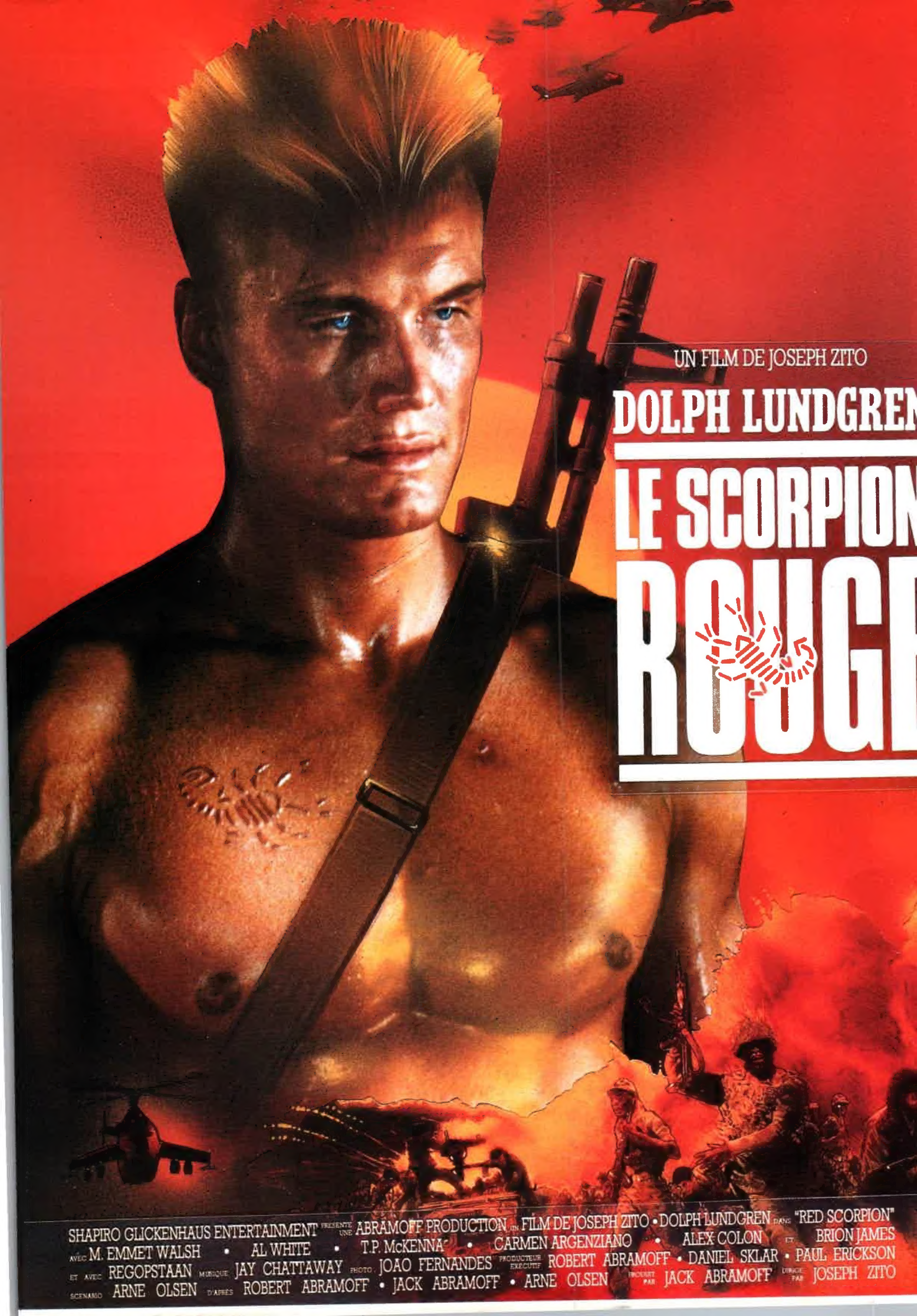
Belgique: 146FB - Canada: $ 6,25
Espagne: 560 Pts - RCI: 1510 CFA



DOLPH LUNDGREN

revient dans

LE SCORPION ROUGE - LE PUNISSEUR


UN FILM DE JOSEPH ZITO
DOLPH LUNDGREN
LE SCORPION ROUGE
SHAPIRO GLICKENHAUS ENTERTAINMENT PRÉSENTE UNE ABRAMOFF PRODUCTION UN FILM DE JOSEPH ZITO • DOLPH LUNDGREN DANS "RED SCORPION"
AVEC M. EMMET WALSH • AL WHITE • T.P. McKENNA • CARMEN ARGENZIANO • ALEX COLON ET BRION JAMES
ET AVEC REGOPSTAAN MUSIQUE JAY CHATTAWAY PHOTO JOAO FERNANDES PRODUCTEUR EXÉCUTIF ROBERT ABRAMOFF • DANIEL SKLAR • PAUL ERICKSON
SCÉNARIO ARNE OLSEN D'APRÈS ROBERT ABRAMOFF • JACK ABRAMOFF • ARNE OLSEN PRODUIT PAR JACK ABRAMOFF DIRIGÉ PAR JOSEPH ZITO

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT STARS

SOMMAIRE



Dolph Lundgren, p. 6



Mel Gibson, P. 25



James Woods, p. 27



Harrison Ford, p. 18

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Responsable maquette** : Vincent Guignebert. **Secrétaire de rédaction** : Nick d'Auria. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Nick d'Auria, Vincent Guignebert, Jean Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Catherine Pétroff, Steven Beigbeder et Jack Tewksbury. **Correspondants** : Alberto Farina (Rome), Maitland McDonagh (New York), Cynthia Biret (Los Angeles), Bill George (Baltimore) et Loïc Broutsec (Kermazout). **Composition** : Mansart Compo. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : NMPP. **Rédaction/ administration** : 4 rue Mansart. 75009 Paris. **Dépôt légal** : avril 1989. **Commission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 20 tiré à 70.000 exemplaires.
Remerciements : Daniel Bouteiller, Carletti, DDA, Thierry Defait, Françoise Dessaigne, Matt Devlen, François Guerrar, Samuel Hadida, Olivier Jahan, Anne Lara, Henri Lenique, Jean-Baptiste Meyer, Jean-François Meyer, Véronique Marchand, Gilles Polinien, Stephanie Pond-Smith, Robert Schlockoff, Pascale Renou, Jean-Pierre Vincent.
Photo de couverture : Dolph Lundgren dans **The Punisher**.

EDITORIAL

Pendant que le box-office suit le trajet des montagnes russes, certains critiques dorment pendant les projections de presse. Quel beau métier tout de même : piquer un roupillon et ensuite pondre quelques feuillets acclamant l'œuvre "visionnée". Les personnages visés se reconnaîtront. Coincer la bulle OK si le film appelle en effet à la ronflette (**Camille Claudel** est un confortable oreiller par exemple) mais de là à renouveler presque systématiquement cette sieste... En règle générale, le job de critique n'est pas glorieux. Quand il s'agit uniquement de fréquenter les projos, de parcourir le dossier de presse et de récolter six/sept diapos, le métier se classe au diapason de l'ennui et des pires tâcherons de la fonction publique. Le cinéma mérite un investissement, une mobilisation, une énergie et surtout pas la routine d'un gratte-papier. Ou à la rigueur leur grosse tête, leur besoin d'exister face au film ou à la personne interwievée. D'où l'emploi de la première personne, du "moi je" haïssable. Ou encore la publication de la photo de Machin questionnant Bidule. Le cinéma offre à certains l'occasion d'exister, de vivre confortablement ; qu'ils restent modestes... Ou qu'ils ne restent pas.

Toujours pendant ce temps, le conformisme s'installe. A quoi bon tenter l'impossible pour apparenter **Les Liaisons Dangereuses** à **Liaison Fatale**. Même le logo du titre du film de Stephen Frears ressemble à celui du mega hit de Adrian Lynn... **Dangerous Liaisons** et **Fatal Attraction** riment parfaitement. John Carpenter rejette le système, l'Amérique actuelle, celle des "gagneurs" aux dents qui rayent le sol. Carpenter dit beaucoup de choses dans **Invasion Los Angeles** et il les dit clairement tout en ménagant une action et un suspense de tous les instants. Hollywood lui a cassé les reins et il leur fait la peau par film interposé, une paire de lunettes noires sur le nez et un gros flingue entre les mains. Courez voir **Invasion Los Angeles**... Toujours soucieux de se renouveler, l'auteur de **The Thing** prépare actuellement ce qui sera, d'après ses propres aveux, une oeuvre "terrible", **Shadow Company** qui se situe au carrefour de **Platoon** et de **L'Exorciste**. Bon dieu, ça va charcler. Un Viet-Nam fantasmagorique dans l'objectif de l'enfant-terrible du cinéma américain. **Shadow Company** sera-t-il à Carpenter ce que **J'Accuse** est à Abel Gance ? Réponse l'année prochaine.

Marc TOULLEC



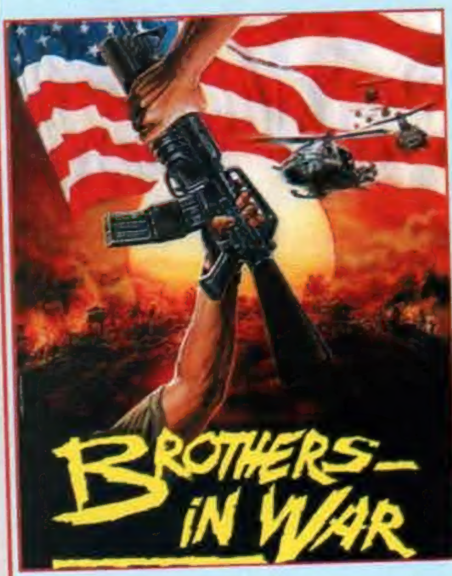
Sybill (Yahaaaa!) dans L.A. Bounty

Wings Hauser (le mac au porte-manteau meurtrier de **Descente aux Enfers**) se porte au secours de sa voisine sujette à des rêves atroces habités par la folle homicide JoBeth dans **Bedroom Eyes II**. Il sera bientôt le partenaire de la teutonne bien mamelue Sybill Danning devenue chasseuse de primes dans **L.A. Bounty** de Worth Keeter.

Grandes manoeuvres de printemps: Giancarlo Paretti aura-t-il les yeux plus grands que le ventre? A la tête de *Pathé Entertainment*, il vient de grignoter la *Cannon*, la *New World* et de s'offrir les services de Dino De Laurentiis en attendant une reprise possible de *DEG* (*De Laurentiis Entertainment Group*) à moins que *Carolco* ne le coiffe sur le poteau. En fait, il a acquis une demi *Cannon* : Yoram Globus.
Après 25 ans de collaboration, les cousins se séparent, Menahem Golan ayant été remercié avec les formes car on lui a confié les rênes de *21st Century Distribution*.
Paretti lui garantit un minimum de 160 millions de dollars pour un programme de production de 17 films sur une période de quatre années.

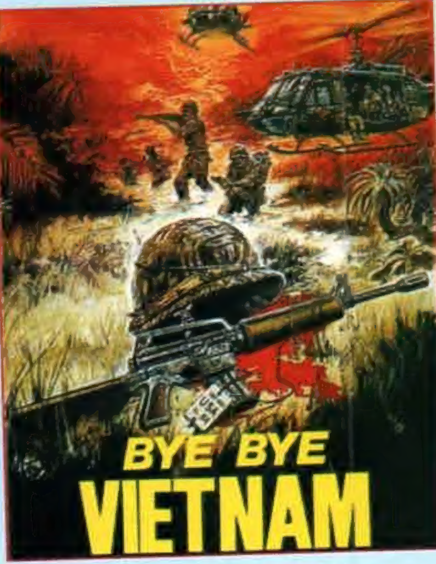
C'est finalement Brian De Palma qui va mettre en scène **The Bonfire of the Vanities/ Le Bûcher des Vanités** d'après le best-seller de Tom Wolfe pour le compte des producteurs Jon Peters et Peter Guber chez *Warner Bros*.

Antonio Margheriti ne chôme pas. Après le polar **The Black Cobra 2**, il signera **Alien from the Deep**, premier pompage italien de **Leviathan** et **The Abbyss** réunis. Le scénario est invraisemblable : un volcan sujet à une contamination radioactive lâche dans l'espace des gaz empoisonnés qui agissent sur le métabolisme d'une créature extra-terrestre, quelque chose comme l'équivalent d'un chien de laboratoire. La bête tombe dans un lac et fait quelques victimes... Avec la participation de Charles Napier, l'acteur fétiche de Russ Meyer.



Les Italiens aiment le Viet-Nam et ils le prouvent. Un certain Mark Davis (très certainement un pseudonyme) tourne **Bye Bye Viet-Nam** qui conte les aventures d'une patrouille en quête d'un pilote d'hélicoptère prisonnier des Viet-Congs. Le même réalise **Brothers in War** dont les héros sont deux *marines* et une chanteuse pris au piège des rizières. Viol dans la boue, pièges mortels à base de bambous pointus, tortures et violences diverses sont au menu de ces séries B fréquentables.

Séquelles à outrance chez *MGM/ UA* : **Rocky 5**, **Child's Play 2** et **Spaceballs 3 : In Search of Spaceballs 2**.



Il n'avait rien tourné depuis longtemps alors saluons le retour de Peter Bogdanovitch avec la suite du superbe **The Last Picture Show/ La Dernière Séance** : un noir et blanc, chronique nostalgique de la vie d'une petite ville américaine avant la guerre de Corée et avec son cinéma qui ferme... Au générique de **Texasville**, on retrouve la plupart des interprètes de l'original : Jeff Bridges, Cloris Leachman, Timothy Bottoms, Eileen Brennan, Randy Quaid

---

Retour possible en Australie pour Richard Franklin (**Psychose 2**, **Link**...) avec un film d'action produit par *Vestron*, **Cop-Outs**.

Mel Brooks prépare une série télé pour *Walt Disney Television*, une comédie bien sûr avec pour sujet la vie d'un hôtel. Brooks nous avait déjà donné **Get Smart/ Max la Menace** et un **Robin des Bois** qui est encore dans toutes les mémoires.

Max la Menace justement, fait également son grand retour dans le téléfilm: **Get Smart, Again** de Gary Nelson avec l'irremplaçable Don Adams, sa complice Barbara Feldon et Bernie Kopell, Dick Gautier. Les agents 86 et 99, comme les Mousquetaires, reviennent 20 ans après car le KAOS est de nouveau à pied d'œuvre et a enlevé le Dr Hottentot, inventeur d'une machine à détraquer le temps.

En attendant le tournage de la séquelle de **Highlander**, maintenant intitulée: **Highlander 2020 part two**, il faut bien que Russel Mulcahy s'occupe. Il se rendra en septembre prochain à Mexico pour **Hell Drivers** écrit par Ashley et Robert Sidmay pour *Film Accord*.

Suivant une tentative de renaissance avortée sous les traits de Peter Ustinov (bien plus convaincant en Hercule Poirot) dans **Charlie Chan and the Dragon Queen**, le célèbre détective d'Honolulu reprend du service pour *Cinecorp*. Le personnage sera interprété par B.D. Wong et mis en scène par Fred Levinson.



ALIEN FROM THE DEEP

Andy Sidaris vient de débuter **Savage Beach**, avec deux jeunes demoiselles aux très jolis poumons, Dona Speir et Hope-Marie Carlton; mais si... souvenez-vous de **Picasso Trigger?** OK, on arrête de trembler maintenant.

La plus belle brochette de "tronches" actuelles se retrouve au générique de **Aftershock**, un film de SF post-bombe atomique réalisé par Frank Harris : Christopher Mitchum, Richard Lynch, John Saxon, Russ Tamblyn et Michael Berryman.

Les affaires tournent rond pour la firme de David Winters, *Action International Pictures*. On tourne déjà une suite à **Future Force** (ex **C.O.P.S.**) avec David Carradine dans le rôle d'un flic de demain doté d'un bras robot. Le profilique David A. Prior réalise cette séquelle.
Après son bouclage, il enchaînera sur **Deadly Dancer**, mettant en scène une danseuse exotique exécutant mec sur mec. "Aucun mâle ne sera épargné" dit la pub. Toujours pour *A.I.P.*, un autre pilier de la maison, Peter Yuval suivra les déboires de George Kennedy (promu ancien du Viet-Nam) dans une sombre histoire d'accidents de parachute dans **Fatal Skies**.

On arrête de trembler, c'est vite dit car voici venir Linnea Quigley. Je ne sais plus qui a dit "une anatomie, tout le monde en a mais c'est plus joli sur une femme"; son prochain film s'annonce explosif, **Sexbomb**, amorcé par Jeff Broadstreet.
Suivra **Murder Weapon** avec Lyle Waggoner, produit par David De Cocteau et L. Quigley elle-même.



DEADLY DANCER



MURDER WEAPON

L'inévitable s'est produit : Stallone abandonne le projet **L'Exécuteur** suite à un désaccord sur le scénario avec le cinéaste William Friedkin. Par contre, Sly prépare le tournage de **Escape** (déjà ex **White Eagle**) avec Donald Sutherland qui traite d'un prisonnier en conflit avec ses méchants gardiens. C'est le bon John Flynn (**Pacte avec un Tueur**) qui réalise. Les premières prises de vues de **Rambo IV** sont annoncées pour milieu 1990 et la sortie du film pour 1991.

JACK TEWKSBURY



THE PUNISHER

Un nouveau justicier dans la ville. Et Bronson ne supporte plus la comparaison : face à Dolph Lundgren, il ressemble à un enfant de choeur. Fini de rire, il s'agit maintenant de punir les méchants. Et pas avec des coups de règles sur le bout des doigts!

Qui a dit que les bons devaient systématiquement porter secours aux chats perdus et aux cliens battus? Le *Punisseur* n'a pas cette vocation. On lui a tué sa femme, ses deux filles. Descente aux enfers pour ce flic zélé, bon camarade. Il disparaît de la circulation pour se terrer sous la ville avec les rats. Et c'est là que naît le *Punisseur*, justicier plus porté sur le Bronson des belles années que sur les gentils héros de la Marvel. Personnage de bandes dessinées, de la Marvel justement, il montre des penchants suspects pour les règlements de compte à grande échelle. Et le film ne se prive pas de complaisances, de carnages. La parole est aux flingues, aux armes! Le *Punisseur* prend des allures d'arsenal, d'inventaire de ce qui se fait de plus meurtrier dans ce domaine. Et par un recours à quelques objets, cette panoplie remplit parfaitement sa fonction exotique. Le film ne craint jamais d'en faire trop. Les gangsters Japonais, les yakusas, distancent leurs homologues italo--yankees de la Mafia. Pervers, sadiques et dévoués au crime. Certains ne manqueront pas taxer le film de rasciste, de manichéen. Il l'est comme une bande dessinée pour adultes. Une B.D. où l'on se permet plus de violence que de sexe. La violence tient à des affrontements titanesques mais, aussi en privé, à une séance de torture très originale où, copieusement chahuté, Dolph ne lâche pas un hurlement, pas un battement de poils.

Vedette du film, Dolph Lundgren ne donne pas dans les sourires ravageurs. Alors que son flingue ravage le terrain. Pour avoir monté **Rambo 2** et **Terminator**, pour avoir tourné d'après un story-board de Paul Verhoeven les séquences d'action de **Robocop**, Mark Goldblatt (déjà auteur d'un très mignon **Flic ou Zombie**) connaît la musique. Celle du crépitement des gros canons évidemment, mais aussi la douce mélodie d'un montage dynamité à la mensuration des massacres. **The Punisher** essaie peut-être d'égaler les records de Sam Peckinpah mais ses débordements sont beaucoup plus salvateurs que les timides tirs aux pigeons des séries TV: en tout cas, ils ne sont pas frustrants...

Marc TOULLEC



Entretien avec

DOLPH LUNDGREN

Taillé en V, Dolph Lundgren a les proportions de ses héros. Des héros pas vraiment héroïques, des héros méchants au départ mais progressivement gagnés par les sentiments. Mais avant d'en venir là, il aura eu le temps de décaniller un maximum de vilains... Des Soviétiques, des communistes, des Japonais, des tortionnaires... Le *Scorpion Rouge* et *Le Punisseur* ne seront jamais projetés aux débats de l'ONU.



I.: Le film a été tourné à Sidney mais la post-production a eu lieu à Los Angeles. Pourquoi Sidney ?

D.L.: Pour des raisons financières. Les coûts sont moins élevés. Raison supplémentaire : l'apport des équipes créatives. Les Australiens trouvent plus facilement que les Américains des idées originales. Ils ne copient pas. Le directeur artistique de **The Punisher** a travaillé sur la série des **Mad Max** et sur **Crocodile Dundee** pour les costumes. On lui doit le look de Mel Gibson, c'est une femme vraiment très douée. Le directeur de la photo a bossé sur **Evil Angels** avec Meryl Streep. Nous avons bénéficié de l'équipe de cascadeurs de George Miller. Donc en plus d'une économie très nette sur le budget, ces artistes et techniciens nous ont aidés à faire du Punisher un personnage au look vraiment très impressionnant.

I.: Mais il n'est pas situé en Australie ?

D.L.: Non, dans le nord-ouest des Etats-Unis. Vers Seattle...

I.: Le travail de post-production a dû être important...

D.L.: Il n'y a pas d'effets spéciaux ou très peu. En revanche, les séquences mouvementées sont nombreuses et le montage n'a pas dû être évident. L'avantage conféré au film tient surtout dans son réalisateur. Il est également un monteur de très haut niveau pour avoir travaillé sur **Rambo II** ainsi que sur **Terminator**.

I.: Vous connaissiez la bande dessinée avant le tournage ?

D.L.: Non. Je ne l'ai découverte que plus tard. Il existe des différences ; mon personnage est plus contemporain et plus psychotique. Le Punisher des bandes dessinées planifie ce qu'il fait. C'est un type organisé. Dans le film, il ressemble plus à un mercenaire. Il se néglige, ne dort que rarement. Il se fout de protéger la veuve et l'orphelin, ça n'est pas son but. Il est à demi cinglé et vraiment pas fréquentable. Il ne ressemble en rien à l'idéal qu'on se fait du héros typique américain.

I.: Il manifeste des attitudes morales tout de même ?

D.L.: En quelque sorte. Mais j'ai essayé de les cacher au maximum. Au début du film, on me voit avec ma famille, mes deux filles, chez moi en banlieue. Je suis flic. Mais la mafia piège ma voiture, ma femme et mes enfants meurent carbonisés dans l'explosion qui suit. A partir de là, les valeurs morales n'ont plus cours à mes yeux. Je deviens obsédé ; je parle à Dieu, applique sa justice, à la manière d'un messie ultra violent... L'histoire se complique lorsque les *yakusas* japonais proposent un marché au Milieu

The Punisher



américain. Je redeviens humain vers la fin du film en essayant de sauver un enfant.

I.: La place accordée aux arts martiaux est relativement importante ?

D.L.: Oui. Le policier que je joue au début est ceinture noire de karaté. Ce que j'ai été dans la réalité. Les scénaristes du film sont ceux du **Moment de Vérité/Karaté Kid** mais la chorégraphie des combats ressemble finalement à celle des **Rocky**. On utilise aussi des armes assez diverses, des épées, des instruments japonais. Je me suis beaucoup amusé à affûter mon habileté dans ce domaine mais ce n'est pas évident de manipuler des armes orientales. J'ai dû aussi perfectionner ma conduite motorisée. Toutefois, les combats à mains nues ne sont pas très nombreux ; mon personnage cherche à éliminer le plus possible d'adversaires et n'y va pas par quatre chemins.

I.: Le Punisher a un look très particulier, pas vraiment courant...

D.L.: Tout d'abord il a fallu se soumettre aux impératifs de la bande dessinée. Je me suis mis à réfléchir sur quelques inflexions à donner au personnage. Les cheveux noirs étaient dans le scénario. J'en ai lu seulement deux pages avant d'accepter. On se rend compte immédiatement si c'est bon ou pas. J'ai tout fait pour que le Punisher ne se fasse pas aimer. Je l'ai rendu plus antipathique que ne le prévoyait le scénario.

I.: Avec **Le Scorpion Rouge** *et* **The Punisher**, *deux héros qui n'en sont pas vraiment, vous vous démarquez de Stallone ou Arnold... Vos personnages sont impurs.*

D.L.: Oui je pense. Instinctivement, je cherche à amplifier ou à extérioriser (s'il existe) le conflit interne de mes personnages. C'est ce qui en fait l'intérêt, comme dans le premier **Rambo** ou le premier **Rocky**. Quand le scénario est très écrit, comme celui de **The Punisher** par exemple, l'effet en est encore renforcé.

I.: Dans le même registre, il y a encore **Ranxeros...**

D.L.: Je connais bien la bande dessinée mais le projet hésite sans arrêt à se mettre en route. Il y a d'autres personnages de bandes



dessinées érotiques françaises que je souhaiterais me voir proposer. Il faut du nouveau et surtout du plus grand que nature.

I.: Vous avez refusé de reprendre le rôle de Musclor dans **Les Maîtres de l'Univers** *?*

D.L.: A l'époque où on me l'a proposé, je tournais **Le Scorpion Rouge. Les Maîtres de l'Univers** fut un cauchemar. 5 mois de tournage dont deux la nuit. Le studio connaissait d'énormes problèmes et le budget était important. Et il s'agissait de mon premier rôle en tant que vedette. Cela a été très dur. En général, je ne m'aime pas à l'écran mais là... Il y a bien quelques effets spéciaux à sauver, quelques séquences. Pas plus. J'aimerais oublier. D'un autre côté, il m'a aidé dans ma carrière et m'a appris beaucoup. **Les Maîtres de l'Univers** a été numéro 1 des ventes vidéo en Angleterre mais je n'ai pas gagné beaucoup d'argent dans l'histoire. Peu importe, ce qui compte c'est ce que l'on veut devenir.

I.: Comment expliquez-vous la fascination des Américains et des Européens pour tout ce qui est oriental, une fascination qui sévit depuis deux ans dans bon nombre de films ?

D.L.: Certainement parce qu'il y a là un côté cruel et organisé. Si un protagoniste s'écarte du chemin qui lui a été tracé, il disparaît. Il n'y a qu'un seul chemin, et cela rend ces histoires "efficaces"! Vous savez, les films ne sont que le reflet d'une société.

I.: Et vous en avez appris sur les Yakusas pendant le tourage du **Punisher** *?*

D.L.: Ce n'est pas un documentaire sur les *yakusas* mais il y a des éléments dans le film qui y font référence, comme les traditions issues de la mafia, la manière de marcher, les vêtements qu'ils portent...

I.: Et le sexe là-dedans ?

D.L.: Il y en a assez peu dans le film, sauf en ce qui concerne la chef *yakusa*. Disons que le sexe se rapproche ici de l'esprit des premiers **James Bond**.

I.: Une scène est assez impressionnante, celle où les yakusas vous cuisinent...

D.L.: Une scène assez amusante. Ils ont essayé tout ce qui était possible en matière de supplices et tortures sans que le Punisher ne bronche ou leur révèle quoi que ce soit. A un autre moment, la chef des *yakusas* lui demande qui l'a envoyé, ce à quoi il répond: "-Batman". Vous voyez, il y a énormément d'humour dans le film, même lorsqu'il tue les deux *yakusas* !

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et
Marc TOULLEC.

TRANCHES DE VIE

Né à Stockholm, Dolph Lundgren est l'aîné d'une famille de quatre enfants. "Mon père était ingénieur, j'ai voulu faire la même carrière. Jamais je n'ai pensé à l'art dramatique ou au show-business en général. J'ai passé tant de temps plongé dans des livres que je devrais avoir une tache d'encre indélébile au bout du nez". Licencié en chimie, maths et physique, il parle couramment l'anglais, l'allemand et le japonais. Guère intéressé par les sports d'équipe, il devient en 1977 ceinture noire de karaté après des études à l'université de Sidney. Plusieurs fois médaillé en Europe, il est sollicité en tant que boxeur aux USA par une horde de managers. "Je suis certain que chacun d'eux s'est dit : j'ai enfin découvert l'*espoir* de demain... C'est une réaction courante dans cette profession. Quoi qu'il en soit, ça ne m'intéressait pas. Lors de mes compétitions de boxe thaïlandaise, j'avais suffisamment encaissé de coups. J'ai préféré accepter l'offre plus pacifique d'une agence de mannequins. Présenter des maillots de bain ou figurer sur des affiches en tenue de sport était beaucoup moins dangereux que de risquer de se faire sonner sur un ring!". Là-dessus, Dolph a enchaîné sur des cours de comédie, ce qui lui vaut alors de fréquenter les castings. "J'ai d'abord passé une audition, pour tenir le rôle du Russe dans **Rambo II**. J'ai rencontré Stallone alors qu'il venait juste de terminer son script de **Rocky IV**. Il m'a dit qu'il préférait me garder en réserve pour tenir le rôle de Drago dans son film. Lorsque **Rocky IV** est entré en pré-production, certains de ses conseillers techniques l'ont persuadé de ne pas me prendre ; selon eux, je n'étais pas assez "volumineux". Pendant un moment, j'ai cru que j'avais raté deux belles occasions de faire enfin mes débuts au cinéma. Durant les quatre mois suivants, j'ai suivi un entrainement intensif de musculation. Les onze kilos supplémentaires que j'ai pris ont fait pencher la balance du bon côté. Stallone m'a engagé, et nous nous sommes entraînés ensuite ensemble pendant plusieurs mois. Je crois que je n'en aurais pas fait davantage pour me préparer à un vrai championnat de poids lourds contre Mohammed Ali ou Larry Holmes. Mais je me suis également fait la remarque suivante : la carrière d'un acteur dure souvent plus longtemps que celle d'un boxeur". Sur le tournage, Dolph blesse Sly au cœur ; il a frappé trop fort... Entre-temps, grâce à sa copine du moment (Grace Jones), il écope d'un emploi fugitif de garde du corps russe. La gloire acquise sur **Rocky IV** lui permet d'incarner un Musclor bien transparent dans **Les Maîtres de l'Univers**, et, comme Jane Fonda, de sortir quelques cassettes vidéo sur la mise en forme. Après **Le Scorpion Rouge** et **The Punisher**, Dolph a incarné un flic, confronté à des trafiquants de drogue interstellaires, dans **Dark Angel** de Graig **Action Jackson** Baxley.



LE SCORPION ROUGE

Un tueur du Kremlin dans la brousse africaine. Impassible, le robot Lundgren mène la vie dure à la guerilla locale avant de la rallier. Après une période d'initiation...

Cheveux brossés façon Fourcade, le muscle luisant et l'oeil dangereux, Drago/Lundgren le soviet présente ses vœux et ses poings au peuple américain. Ebranlés par sa dynamique et sa prestance, Robert et Jack Abranoff (américains comme leur nom ne l'indique pas) décident de l'extirper de **Rocky IV** et de le lancer dans l'espace hollywoodien comme une comète brûlante... Mais la *Cannon* leur grille la politesse, imposant au pauvre Dolph une pénible expérience (de l'aveu même du comédien, **Les Maîtres de l'Univers** ne l'enchantait guère). Obstinés, les frères Abranoff prennent le relais et curieusement songent à exploiter le physique du suédois dont les diplômes de chimie et de technologie ne lui servent guère dans le milieu du show-biz. Abranoff et Abranoff détournent Joseph Zito de la *Cannon* pour quelques mois et investissent le tiers-monde africain. Trois mois pour construire la base soviétique, 17 semaines de tournages, l'aide de l'artificier John Evans (quelques **James Bond** et **Full Metal Jacket** notamment), le trio AZA (Abranoff, Zito, Abranoff) concilie logistique d'experts et artillerie lourde.

Le but ? Faire de Dolph Lundgren une star à l'image de Chuck Norris, ou mieux encore d'Arnold Schwarzenegger! Et **Le Scorpion Rouge** sera, en quelque sorte, le test...

De quoi va être composé ce parcours africain du combattant ? "D'un revirement humain" dirait Zito, mais nous pourrions ajouter revirement politique.

L'agent soviétique Nikolaï, un assassin patenté, est envoyé au Mambaka (ne cherchez pas sur une carte, ce pays n'existe que cinématographiquement...) pour y éliminer un leader rebelle au régime communiste mis en place. Nul ne connaît son identité réelle, exception faite du général Vortek. L'homme à abattre se nomme Sundata. Nikolaï est envoyé en prison, à la suite d'une rixe. Il y rencontre Kallunda, le second de Sundata, et Dewey Ferguson (ce bon vieux Emmett Walsh), un journaliste américain qui traîne ici ses guêtres par humanisme... Les trois hommes s'évadent et rejoignent le camp des rebelles où ils sont accueillis en héros.

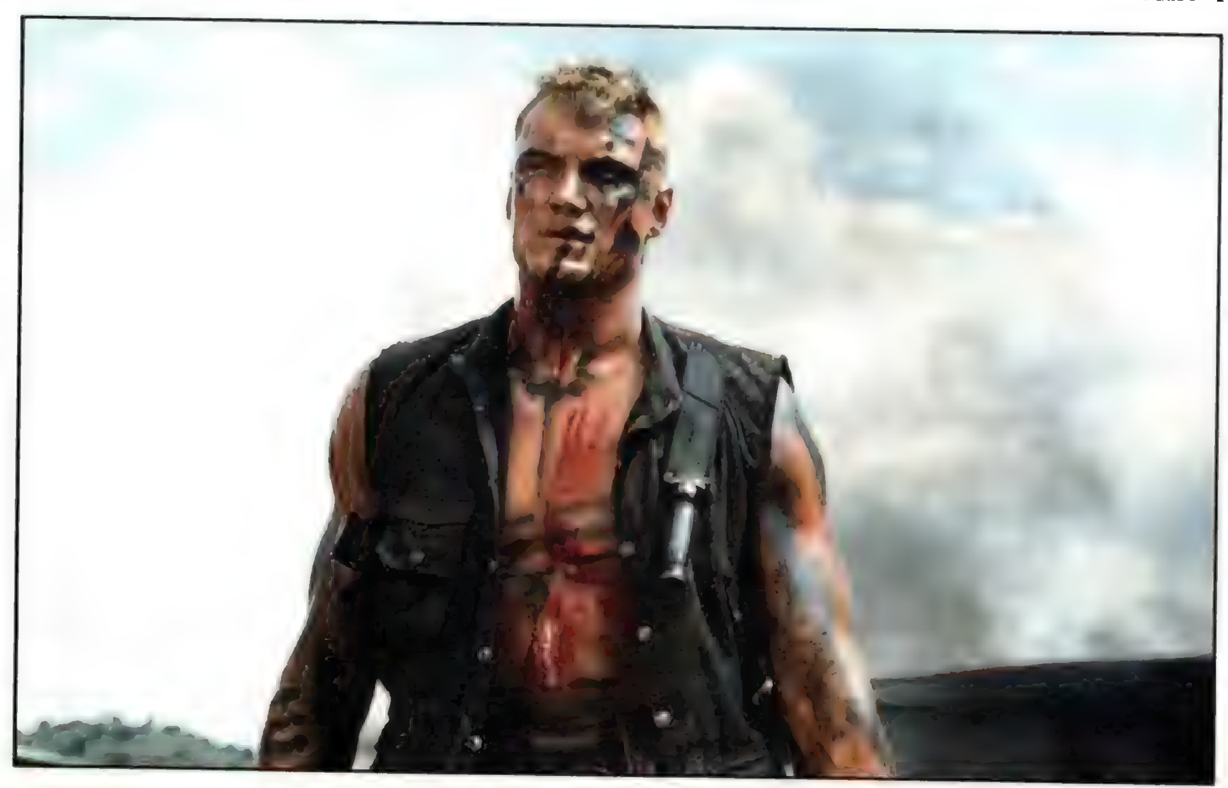
Ayant peu l'habitude de gamberger, notre espion exécute la commande, ou du moins essaye. Echec... Epargné par ses ennemis, mais abandonné aux vents et au soleil, il est repris par les russes. Vortek, qui est plutôt du genre radical, ordonne son exécution, non sans lui avoir ménagé un intermède de torture...

Ladite scène (de torture) a une fonction bien précise dans le cinéma d'action, elle jauge le degré d'héroïsme, de résistance et de musculature de la "victime". Bien ficelée, elle peut faire de l'acteur une vedette immédiate et cataloguée. Alors que mal foutue, elle ennuiera le spectateur.

Dans **Le Scorpion Rouge**, le tortionnaire amoureux de son métier est interprété par Brion James (un des *répliquants* dans **Blade Runner** et dératiseur fou dans **Mort sur le Gril**), qui s'est fait teindre les cheveux en blond pour l'occasion. Nikolaï se libère une nouvelle fois, va intégrer une bande de *bushmen*, et devenir spirituellement l'un d'entre eux. Alors, avide de revanche et de justice sociale, il organisera un raid sur la base militaire soviétique...

Le Scorpion Rouge, vous vous en doutez, repose essentiellement sur deux choses : la présence de Dolph Lundgren, qui a bien carré le film sur ses épaules massives. Et une action bien menée sabre au clair par un Joseph Zito impétueux dont le désir secret serait de tourner le quatrième volet de... **Rambo**.

Marc TOULLEC



Le Scorpion Rouge

Entretien avec

JOSEPH ZITO



Quand il s'agit de faire des cartons, Joseph Zito sait de quoi il parle. Pour avoir dirigé Chuck Norris à deux reprises (dans Portés Disparus puis Invasion USA), et pour avoir suivi les ballades sanglantes de deux tueurs psychopathes (le G.I. de Rosemary's Killer et Jason dans Vendredi 13, Chapitre Final). Un équarisseur de première pour la mise en scène du Scorpion Rouge....

I.: Commençons par une petite plongée dans votre passé?

J.Z.: C'est un exercice peu évident en ce qui me concerne car j'aurais plutôt tendance à oublier mes films sitôt mis en boîte. On s'investit tellement, l'expérience est tellement difficile, qu'on pense immédiatement au film qui va suivre. Il y a des gens dans ce métier qui sont cinéastes pour avoir la possibilité de le clamer dans des soirées mondaines. Moi, je trouve cela épuisant.

***I.: Chuck Norris, avec qui vous avez tourné à deux reprises, nous a avoué que vous avez eu des problèmes avec la* Cannon...**

J.Z.: En tout cas, pas avec Menahem Golan avec qui je m'entends parfaitement. En fait, Golan me demande de le suivre partout pour vanter les mérites de sa compagnie. J'ai travaillé sur quatre films dont deux en tant que metteur en scène, **Portés Disparus** et **Invasion USA**. Ils ont tous rapporté de l'argent et furent pour moi une expérience très intéressante.
J'ai été déçu récemment par le projet avorté de **Spiderman** ; ce devait être au départ un film coûteux (18 millions de dollars) et son tournage devait avoir lieu en Angleterre. Puis Golan décida de transférer le tout à... Rome. Après plusieurs mois de travail sur le scénario, sur les réductions de budget, Golan et Yoran Globus abandonnèrent l'idée parce que cela leur revenait trop cher.
Dommage car cela aurait fait un film formidable. En réalité, ils ont envisagé de le faire *cheap* et je leur ai conseillé de le suspendre définitivement. Les choses changent, les circonstances également. Vous connaissez les problèmes que traverse la *Cannon*. Je suis déçu mais la faute n'en incombe pas aux producteurs. Ils étaient très embarrassés à mon égard.

***I.: Vous n'avez pas répondu à leurs appels lorsqu'ils vous réclamaient pour* Braddock : Portés Disparus III...**

J.Z.: Ce n'est pas tout à fait exact. Ils n'arrêtaient pas de m'appeler pour que je puisse reprendre les choses en main, mais je n'aime pas en règle générale m'occuper des séquelles de mes propres films... Celles des autres, c'est une autre histoire. Bref, Globus puis Golan me tarabiscotaient jour et nuit à propos du film et j'ai fini par céder en me disant qu'une exception à mes règles ne serait finalement pas gênante. On a préparé l'expédition de Los Angeles, puis nous nous sommes rendus aux Philippines à nouveau. J'ai démarré la pré-production. Et peu de temps après, ils sont venus me trouver pour me dire de faire le même film avec un budget inférieur. J'ai accepté. Ils sont revenus en me demandant de le baisser encore...
Ils avaient alors des difficultés financières énormes, et je leur ai dit: "- Ecoutez-moi, je ne veux pas vous mentir. Si vous le voulez pour moins cher, vous n'avez pas besoin de moi!". Puis je me suis retiré du projet en leur proposant d'autres noms.

***I.: Comment a débuté votre collaboration avec* Cannon?**

J.Z.: Je venais de tourner **Vendredi 13, Le Chapitre Final** pour la *Paramount*. Le film était sorti depuis deux jours et fonctionnait bien au box-office. Globus m'a téléphoné et flatté, je lui ai dit "- Oh, vous n'avez pas vu mon film", et il m'a répondu "- Non, j'ai vu les chiffres des recettes"... Quelque temps après, je réalisais **Portés Disparus** en Asie. Tout s'est fait très vite. A peine arrivé à Los Angeles, on me remettait un chèque et un ticket d'avion. Direction les Philippines. Je pouvais y rester aussi longtemps que je le désirais. Pas de contrat! Je n'ai jamais eu de conversation de gros sous avec eux, qui ait duré plus de 10 ou 15 minutes

I.: Parlons du* Scorpion Rouge*. Le gouvernement du Swaziland vous a posé problème paraît-il?

J.Z.: Ce fut très étrange. Le tournage de ce film devait se dérouler au Swaziland, un petit royaume d'Afrique, où personne n'a jamais tourné. Le roi a 19 ans et sa mère se montre très active au sein du gouvernement... Nous avions d'ailleurs le soutien du frère du roi et tout paraissait OK.
Mais nous nous sommes aperçus qu'il existait de 150 à 160 frères du roi! Et ce dernier ne connaissait même pas notre collaborateur! En fait, **Le Scorpion Rouge** aurait nécessité, comme ce fut le cas pour **Rambo**, une armée de techniciens, figurants, cascadeurs; et les gens du pays s'alarmèrent en voyant que leur propre armée ne rivalisait même pas avec la nôtre... Ils s'étaient imaginé que le film entraînerait la venue de 2 ou 3 personnes avec une caméra vidéo; car ils étaient habitués aux reporters de la BBC. Même pour moi, le film prenait des proportions gigantesques : 500 personnes au total se succédèrent sur le plateau. Il a fallu tout construire, les bases russes par exemple. Nous avions du mal à communiquer: les journaux n'étant même pas quotidiens...

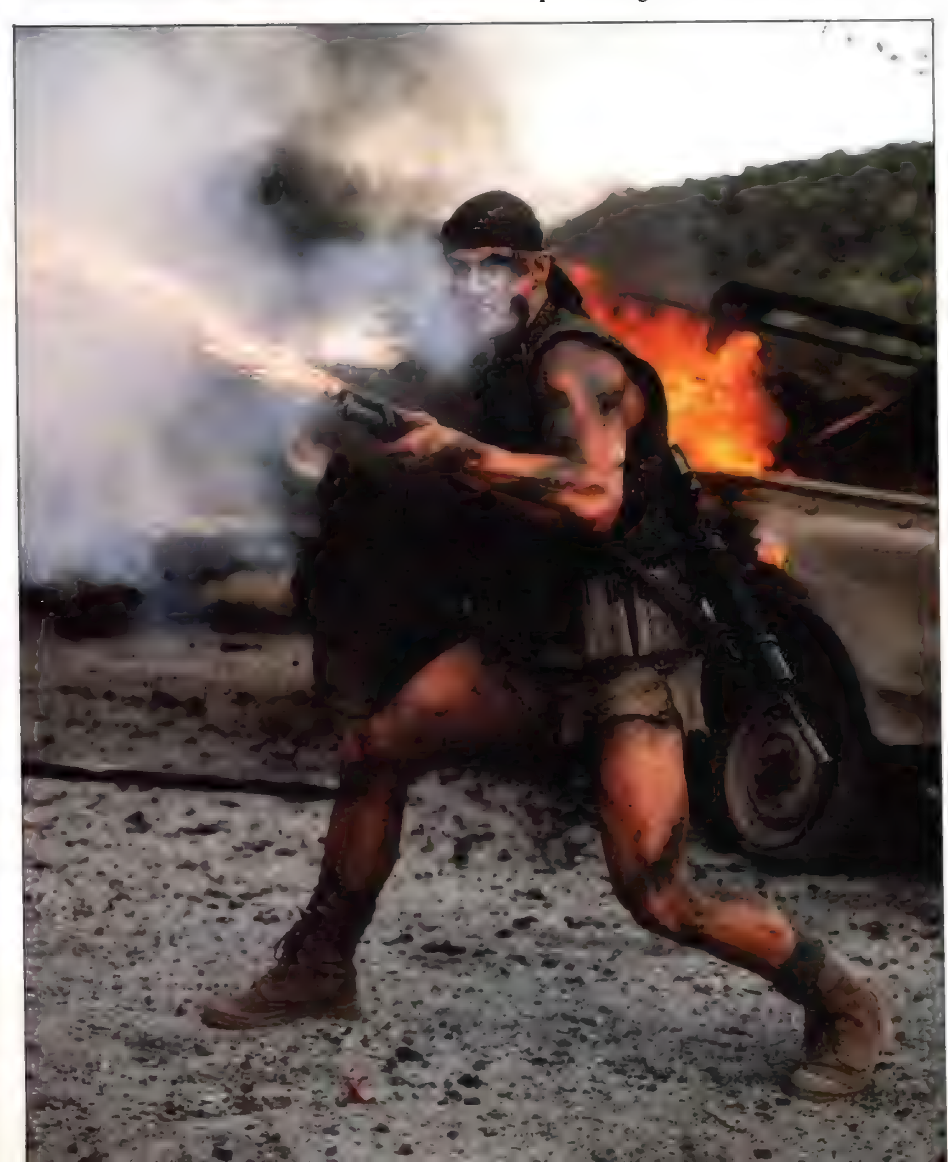


Pas mal de gens s'étonnaient de voir des hélicoptères survoler leurs villages, et des tanks rouler sur leurs routes. On avait tous peur que la population panique. Après plusieurs rencontres avec les autorités, nous avons compris que le problème était insoluble. Un petit état voisin, une autre monarchie militaire, ne tenait pas non plus à nous accueillir. Pareil pour le Botswana. Nous avions tout, le personnel, les acteurs, l'argent, le matériel, le metteur en scène, tout sauf le lieu de tournage... Finalement, nous avons tourné en Namibie.

I.: Comment Dolph Lundgren a-t-il accepté tout cela?

J.Z.: Très bien, très calmement. Dolph est quelqu'un de compréhensif, de malléable et qui cherche à satisfaire tout le monde. Il a lui-même exécuté toutes les cascades, comme sauter d'un camion en marche sur une motocyclette... Je pense d'ailleurs que nous allons refaire un film ensemble.

I.: Et qu'offre-t-il de vraiment neuf, **Le Scorpion Rouge**?



J.Z.: Son principal atout est le personnage interprété par Dolph, un soldat russe qui prend fait et cause pour les rebelles qu'il est censé combattre.
Parce que le héros est soviétique, je pense que le film intriguera les gens. Mais **Le Scorpion Rouge** ne se prend jamais au sérieux. Le plaisir avant tout.

I.: C'est la troisième fois que Dolph Lundgren joue un Russe, après l'homme de main de **Dangereusement Vôtre** *et le boxeur de* **Rocky IV**...

J.Z.: Oui, mais celui-ci parle. Lorsque je l'ai rencontré à Berlin, pour la première fois, je m'attendais à son accent de **Rocky IV**. Il parle en fait un américain sans accent. On a utilisé un spécialiste du russe car Dolph s'exprime de temps à autre dans cette langue.

I.: Comment tourne-t-on une scène de bataille comme celle qui clôt le film?

J.Z.: Avec beaucoup de patience. Je le répète, nous avons tout construit. L'Afrique nous a procuré le sable et les étoiles. Nous avons fait le reste. J'ai mis des mois à repérer la bonne colline qui pourrait servir de base russe. On a fait venir des centaines de figurants avec lesquels on a répété durant des jours. On place des cascadeurs près des centres névralgiques pour s'assurer que personne ne soit blessé. Il y a des plans où on compte pas moins de 35 explosions. Tout le monde courait; il faut contrôler sans cesse la pagaille. On s'y prend comme des militaires avant une campagne. Quand j'ai tourné **Portés Disparus**, certains figurants se croyaient revenus au temps du Viet-Nam!

I.: Vous avez l'habitude des tortures sadiques: il y avait déjà Chuck Norris dans **Portés Disparus**; *et Dolph Lundgren se fait aussi chatouiller les côtes...*

J.Z.: C'est curieux, je n'arrête pas de recevoir des scripts avec des éléments identiques. Par exemple avec des bateaux; je hais les bateaux. Dans **Le Scorpion Rouge**, j'ai ma petite séance de torture. Histoire de garder la main. Je crois qu'on s'en souviendra. C'est Tom Savini qui s'est occupé des effets spéciaux. Il avait travaillé sur trois de mes films, **Rosemary's Killer**, **Vendredi 13, Le Chapitre Final**, et **Invasion USA**.

I.: Vous avez bien 2 ou 3 histoires croustillantes à nous raconter?

J.Z.: Le tournage ne s'est pas passé dans la joie et l'humour. La chaleur, le sable, les insectes, le manque d'eau, les serpents et les scorpions, tout ça n'était pas très réconfortant. Alors qu'il était en train de jouer une scène, Dolph s'est rendu compte que deux scorpions étaient montés sur son dos. Ils s'y sont tués mutuellement!
Et Dolph a également été mordu par une espèce de chien sauvage. Il a survécu à tout...

I.: Le vieux personnage de **bushman** *paraît vraiment pittoresque.*

J.Z.: Il était incroyable. Très serviable; un gars merveilleux. Il a 95 ans et son unique obsession est de baiser tout ce qui bouge et qui est féminin. Il chassait les femmes toute la journée. Pour le faire venir sur le plateau, il a fallu lui donner notre accord pour qu'il se déplace avec sa tribu, qu'il ne quittait jamais. Ils étaient 27 et se sont installés dans le désert, à proximité. On le cherchait tout le temps, il était toujours occupé à...
Je suis sûr qu'il aurait fait un acteur merveilleux. Il jouait ses scènes impeccablement, sans rien changer...

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et **Marc TOULLEC**

INVASION LOS ANGELES

Entretien avec JOHN CARPENTER

Halloween, New York 1997, The Thing, Starman, Fog, Christine, Les Aventures de Jack Burton, Prince des Ténèbres...

John Carpenter est le cinéaste du suspense, de l'action. Mais il n'est pas une machine à aligner les cartons. Conscient de la régression de la société américaine, il met le doigt sur l'abcès et le crève dans un sursaut de colère. Comme Khomeiny, il voit en Reagan et ses fils spirituels de la Maison Blanche des... Satans, prospérant sur la misère du peuple. Mais ses propres raisons sont tout autres. Le cinéaste s'explique ici:

I.: Question simple mais obligatoire : comment a pu naître Invasion Los Angeles *?*

J.C.: En fin de compte, l'idée m'est venue à la lecture d'une bande dessinée underground publiée dans le Nord de la Californie. Quelqu'un en a tiré une nouvelle intitulée *"8 o'clock in the Morning"*. Son auteur, Ray Nelson, est un type un peu fou, excentrique mais aussi un très bon écrivain. Manifestement, il s'est largement inspiré du roman du Jack Finney, *"L'invasion des profanateurs de sépultures"*. Cela date de 1963. *"8 o'clock..."* est presque similaire à *"L'invasion..."* dans la mesure où le héros y est aussi décrit comme quelqu'un échappant à une hypnose collective. C'est un peu comme si un autre homme lui aurait crié dans l'oreille "réveille-toi !" Et il se réveillerait pour apercevoir des créatures extraterrestres autour de lui...

J'ai immédiatement pensé qu'il s'agissait d'une bonne idée mais comment l'adapter aux années 80 et aux USA ? Contrairement à Reagan, je ne suis pas un inconditionnel de cette décennie. Du coup, j'ai pensé à l'impact d'un tel scénario dans un contexte que je n'appréciais vraiment pas. **Invasion Los Angeles** dit explicitement que la révolution reaganienne serait contrôlée par des créatures venues d'une autre planète et qui exploiteraient les êtres humains, qui



coloniseraient la terre de manière à en faire leur nouveau pays. Et par leurs bonnes grâces, les riches deviennent plus riches tandis que les pauvres deviennent encore plus pauvres. Et ces créatures vont dans ce sens jusqu'à prendre complètement possession de la terre. C'est seulement après l'avoir ruinée qu'ils partiront. Je pense que le capitalisme américain est à cette image. D'ailleurs le cinéma le montre; les films américains sont *cools*, ils mettent en scène des gens qui gagnent toujours.
Avec **Invasion Los Angeles**, j'ai voulu faire un film qui, à l'opposé, serait mou...

I.: Mou dans le sens de pas nerveux, languissant, léthargique...

J.C.: Dans le domaine du cinéma spectacle, les USA sont vraiment les numéros 1. J'ai voulu dire à leurs producteurs d'aller se faire foutre. Nous ne sommes pas tous

Photos: C. Petroff

aussi *cools*, nous ne sommes pas les numéros 1. C'est pourquoi j'ai décidé de prendre mon héros dans le pays des bleus de travail, des prolétaires, des mecs de la rue. Et ainsi Roddy Pipper incarne parfaitement mon choix ; il représente le point de vue, l'opinion des déracinés, des vagabonds, des sans-toits. L'opposé même des classes moyennes qu'utilisent les films hollywoodiens, ceux-là même qui montrent à quel point tout le monde il est *cool*, tout le monde il est super...
Voilà comment tout a pris forme.

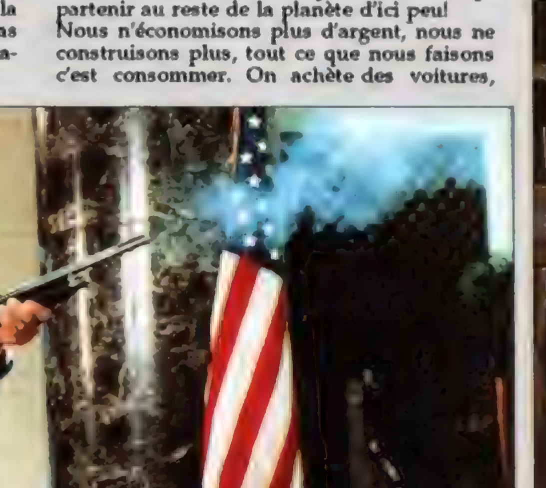
I.: Un des aliens ressemble étrangement à Ronald Reagan, un peu la même coupe de cheveux...

J.C.: Mais cet extra-terrestre est vraiment supposé être Ronald Reagan ! Je se sais pas ce qui se passe en France mais ici nous sommes devenus fascistes et racistes. Nous sommes vraiment des gens très laids. Et tout ceci se déroule maintenant, dans les années 8O, pour différentes raisons. Mais nous allons payer nos erreurs, en subir les conséquences. Très bientôt. Nous sommes descendus si bas, tellement bas que nous n'allons pas tarder à vous appartenir à vous autres européens... L'Amérique s'est complètement plantée. Les enfants américains pensent que le soleil tourne autour de la Terre, et la moitié d'entre eux ne sait pas lire ! Ils étudient l'histoire mais sont incapables de placer les USA sur une carte...

J.C.: Etes-vous allé dans le sud de Los Angeles ? Vous devriez y aller. Le week-end, ce sont les armes qui parlent... Des conducteurs tirent sur tout ce qui bouge, y compris les enfants. Une fillette de huit ans est morte le week-end dernier, un gosse de 11 ans le week-end précédent... Des bagnoles s'arrêtent et leurs chauffeurs tirent, s'enfuient. Voilà ce qu'est devenue Los Angeles. Ici, vous vous trouvez dans un très beau quartier près de Beverly Hills. Pour toutes ces raisons, j'ai voulu réaliser un film qui s'attaque à Ronald Reagan et aux républicains. Pour eux, seulement l'argent compte. Quand j'ai grandi, dans les années 6O, les droits civiques étaient en plein développement et maintenant on fait marche arrière, presque vers l'apartheid !

I.: George Bush devrait apporter certains changements: la lutte contre la criminalité est son cheval de bataille.

J.C.: Je ne sais pas. Il peut être encore pire que Reagan. Cependant, on peut dire qu'on est passé du degré zéro au degré "un". Je ne vois pas grande différence entre lui et son prédécesseur: les USA ont vraiment des difficultés financières, mais personne ne dit que nous sommes le pays le plus endetté du monde. Nous allons probablement appartenir au reste de la planète d'ici peu!
Nous n'économisons plus d'argent, nous ne construisons plus, tout ce que nous faisons c'est consommer. On achète des voitures, des milk-shakes, des hamburgers mais on croule sous des dettes fantastiques. Les USA sont cools, cools et perdus.
Invasion Los Angeles est donc un film politique contrairement à mes réalisations précédentes qui ne l'étaient guère...













Les différents visages de John Carpenter.

I.: Vous exagérez un peu, non ?

J.C.: Non, je ne plaisante pas. Ils ne font que regarder la télévision, tout le temps. Vraiment déprimant! Beaucoup de gens sont convaincus qu'ils agissent ainsi par réaction contre leur réalité de merde. Cela ne tient absolument pas debout. C'est un raisonnement commercial de plus. Etre heureux aux USA consiste à acheter une grosse voiture, une Mercedes, de se montrer *cool*, d'avoir une coupe de cheveux impeccable. Allons-y dans le meilleur des mondes ; tout y est si parfait...
Depuis mon enfance, les valeurs dans ce pays se sont vraiment écroulées. Comme en Inde, les personnes à la rue sont en train de devenir des bannis de la société, des *intouchables*. -"Je ne veux pas voir ces os, ces squelettes dans la rue. Ils sont là parce qu'ils le veulent bien, enlevez-les de ma vue!", telle est la philosophie de Reagan, du capitalisme non contrôlé. Cela représente pour moi l'enfer, le démon. Et je déteste voir cela dans le pays où je suis né.

I.: Et la situation ne s'est pas améliorée récemment ?

J.C.: Elle est très mauvaise. Et vous, vous voyez l'Amérique de quelle manière ?

I.: Tout est beau, immense. Mais l'image du Français qui découvre un pays est toujours très idyllique, idéaliste..

I.: Politique et action: le mélange est unique dans le cinéma américain d'aujourd'hui?

J.C.: C'est quelque chose de différent qui n'a jamais été fait à Hollywood. En France, vous avez déjà traité les événements de cette façon, deux choses à la fois. Les Américains ne comprennent pas ce qu'est la satire. Ils prennent tout à la lettre. Il y a même un certain public qui n'a pas toujours compris le film.

I.: Les extra-terrestres ont un look formidable, risqué mais impressionnant à l'image, surtout en noir et blanc...

J.C.: C'est mon idée. Tout d'abord, nous voulions que les aliens ressemblent aux créatures du **Zombie** de George Romero. Ceux-ci sont pourris, corrompus, la corruption des valeurs... Mais j'ai craint que les gens pensent que le film mettait en scène des morts-vivants. C'est pourquoi, j'ai encore appuyé le côté extra-terrestre avec des yeux métalliques de manière à les robotiser. En examinant leurs yeux, les gens ne songent jamais aux zombies.

I.: Les aliens sont à la fois réalistes et très "bande dessinée" dans leur démarche?

J.C.: Oui, cela renforce encore ce que je désirais : action + satire + science-fiction. Ils sont réels et stupides en même temps. Pour moi, ils ressemblent à des républicains, à Ronald Reagan, à sa femme Nancy !

I.: Trouvaille surprenante que ces lunettes noires permettant de découvrir un monde parallèle!

J.C.: Une bonne idée à mon avis. C'est une des choses que j'ai retenues de la nouvelle. Les lunettes sont simplement un moyen efficace et rapide de différencier le monde où l'on vit sous hypnose et le monde réel. L'opposition équivaut à celle du noir et du blanc. Je serais tenté de faire une comparaison avec **Citizen Kane**, où Orson Welles dépeint une vie merveilleuse. C'est un monde plein de couleurs attrayantes que celui des extra-terrestres de **Invasion Los Angeles**. Mais dès que vous mettez les lunettes, la réalité est pénible. Les lunettes traduisent la vérité.
Regardez la publicité télévisée ; tout paraît facile, l'opposé de la réalité. Et puis dans les messages publicitaires du film, il y a des signaux subliminaux. Et leur contenu n'est pas si outrancier que cela...

I.: Pas un peu extrémiste peut-être ?

J.C.: La télévision ne nous dit-elle pas "achetez ceci", "arrêtez de penser, de vous émouvoir pour n'importe quoi"?... Tout ce que je dis dans **Invasion Los Angeles** est vrai. Lorsque vous descendez dans Los Angeles, vous trouvez des tas de panneaux publicitaires et les gens passent devant sans leur accorder absolument aucune attention. Je suis convaincu que ce comportement est un aveu d'abrutissement des masses: les gens admettent qu'ils sont complètement endormis!

I.: Un paradoxe. Dans le dossier de presse américain , vous déclarez formellement: "Invasion Los Angeles *est bien un film d'action"...*

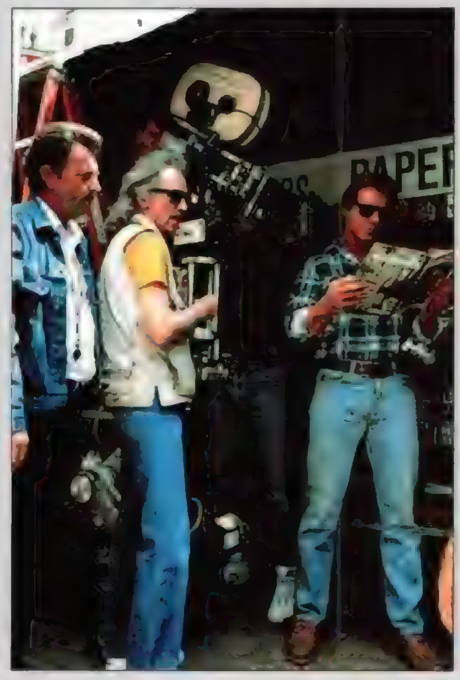
J.C.: J'ai dit ça, moi ? En fait, qu'appelle-t-on un film d'action ? Là, vous avez un héros nommé John Nada, un hispanique bon à rien qui arrive en ville. Ce gars se comporte comme un cow-boy voyageant dans les trains, et le voilà qui rencontre d'autres sales types. Il leur demande assistance, met son fusil en bandoulière à la manière de John Wayne...

I.: Invasion Los Angeles *serait un western alors ?*

J.C.: Aussi, dans ce sens, il n'y a pas beaucoup de différence entre tous les types de film d'action, à part le traitement de la violence qui diffère souvent!
Je suppose que j'ai déclaré qu'il s'agissait d'abord d'un film d'action pour davantage interpeller le public qui recherche avant tout la distraction. Si je dis clairement que **Invasion Los Angeles** est un film à message, les gens vont fuir. Je crois que j'ai prononcé le mot "action" dans ce but bien précis.

I.: Les metteurs en scène américains d'aujourd'hui se vantent justement de l'absence de messages dans leur film.

J.C.: Je ne sais pas si on peut appeler ça un message ! Tout un chacun, actuellement, voudrait être dans la norme car cela est censé vous faire gagner un paquet de pognon. Et l'idée géniale en Amérique, c'est bien de devenir le plus riche possible, et cela le plus rapidement possible. Et si vous dites ses quatre vérités au public, si vous dites "merde" aux puissants, vous ne serez jamais aussi fortuné qui si vous y allez mollo. Aucun metteur en scène ne veut prendre ce risque, et les grandes compagnies ne veulent pas de produits qui déprécient l'*american way of life* ; ils préfèrent ceux qui la glorifient.



Sous l'oeil de John Carpenter, Roddy Piper se permet une pose culturelle avant d'en venir aux mains pour l'un des morceaux d'anthologie du film

I.: D'où le fait que vous travaillez maintenant hors de ce système, pour des producteurs indépendants?

J.C.: Est-ce que cela a de l'importance. Je ne pourrais jamais faire les films que l'on m'ordonne de tourner avec un découpage tout mâché. Je ne peux pas me résoudre à ça. J'aime tourner mes films, des films intéressants et... différents.

I.: Le conformisme s'installe dans le cinéma américain. Tous les films, ou presque, se ressemblent.

J.C.: N'est-ce pas bizarre ? **Rain Man** et **Jumeaux** sont pratiquement les mêmes films. Sauf que dans le premier, Dustin Hoffman joue le rôle d'un autiste. C'est la seule différence. De plus, je n'aime pas les séquelles... J'ai refusé **Halloween IV**. Regardez les sorties de cet été : **Indiana Jones III, Freddy V, S.O.S. Fantômes II, Vendredi 13 VIII, Retour vers le Futur II** et le III est déjà en préparation !
Dans ce pays, on ne produit que des films qui ont été faits ; les producteurs sentent qu'il y a un marché pour ça. Le cinéma américain ne donne plus rien de créatif, de vraiment original. C'est pourquoi un film comme **Invasion Los Angeles** a des difficultés à se monter : le fait est qu'il n'a jamais été fait auparavant. Il n'a pas déjà été vu sous un autre titre!

I.: On vous a offert la mise en scène de Liaison Fatale?

J.C.: Que j'ai refusée. A quoi bon tourner un film qui a déjà été tourné : **Liaison Fatale** ressemble beaucoup à l'un des premiers films de Clint Eastwood en tant que metteur en scène, **Un Frisson dans la Nuit**. Et il l'a si bien fait !

I.: On peut penser que vous avez choisi le rôle principal, Roddy Pipper, à cause de sa ressemblance avec votre acteur fétiche, Kurt Russell...

J.C.: J'aime la lutte et Roddy Pipper était encore lutteur quand je l'ai rencontré. J'ai assisté à ses derniers matches. Il voulait se lancer dans le cinéma d'autant plus qu'il ne peut plus remonter sur le ring ; de graves







lésions dorsales et aux épaules le tueraient. J'ai passé beaucoup de temps avec lui à parler de sa vie et j'ai mis une partie de son expérience dans le scénario. Roddy possède l'expérience de la vie dans la rue, sans abri. Moi non...

I.: Le combat au milieu du film est impressionnant. De plus, il rend hommage à la bagarre entre John Wayne et Victor McLaglen dans L'Homme Tranquille...

J.C.: Je suis heureux que vous l'ayez remarqué. Vous êtes la première personne à me le dire. Nous avons préparé, chorégraphié cette bagarre pendant un mois. Au début, Roddy Pipper et Keith David, un lutteur aussi, y sont allés doucement. Mais progressivement, les deux hommes se sont réellement battus. Mais ils savaient exactement quels sont les coups qui font mal... Roddy et Keith David ont éxécuté toutes leurs cascades eux-mêmes.

I.: La musique a une importance primordiale dans vos films. Elle suit le rythme des battements du coeur...

J.C.: Ce style de musique, je l'ai employé pour mes précédents films, **Halloween**, **New York 1997** surtout. Au départ, je devais l'utiliser dans les mêmes proportions pour **Invasion Los Angeles**. Ce rythme métronomique installe le suspense: les gens pensent toujours qu'il va arriver quelque chose... Dans le film, j'ai introduit de nouveaux composants musicaux, des composants très *blues* comme le saxo, l'harmonica, la guitare. Cela ressemble aussi à ce qu'on peut trouver dans un western classique.

I.: Et sur le sound-track, vous travaillez toujours avec Alan Howarth...

J.C.: .... depuis des années et des années. Je me préoccupe de la musique seulement après le tournage, durant la post-synchronisation. Je n'y pense pas pendant les prises de vues. Alan Howarth est complémentaire à ma personnalité. Il manipule le synthétiseur, le computer et assume les réglages pendant que je compose. Cela me donne plus de liberté, une plus grande spontanéité. Je hais les machines, lui les aime...

I.: Pourtant un metteur en scène est aussi un technicien ?

J.C.: Actuellement, la technique étrangle certains metteurs en scène.
En fait, je me fie à ce que Luis Bunuel disait à son sujet. Il ne connaissait pas les lentilles nécessaires à la caméra, ni son fonctionnement! J'en suis à mon treizième film, je commence donc à le savoir...
Personnellement, je me préoccupe davantage de l'histoire, de la manière de raconter avec des images. Les machines, de la façon dont nous les utilisons, nous mèneront à notre perte. Je ne story-boarde jamais mes films. Je préfère l'instant du tournage, l'intensité de la lumière décidera des plans...

I.: Vous aimez utiliser des pseudonymes pour signer vos scénarios: Martin Quatermass pour Prince des Ténèbres ***et Franck Armitage dans le cas de*** Invasion Los Angeles...

J.C.: Pourquoi pas ?

I.: Par modestie ?

J.C.: Non. Quatermass, par exemple, se rapproche du mot quatermaster, quelque chose comme un contre-maître ou machéral des logis dans l'armée américaine.
Cela implique une notion d'organisation, et c'est dans cette optique que j'ai choisi ce nom. Et puis j'aime les héros comme le Professeur Quatermass, un personnage qui est confronté à quelque chose d'un autre monde. Ce pseudonyme est parfaitement adapté à **Prince des Ténèbres**.
Mon pseudo pour **Invasion Los Angeles** est aussi justifié. Frank Armitage est un personnage de H.P. Lovecraft et les histoires de cet écrivain sont toutes situées dans des univers souterrains. **Invasion Los Angeles** évoque justement un monde caché, secret....
Et de toute façon, imaginez mon nom apparaissant partout au générique: John Carpenter par-ci, John Carpenter par-là. Je trouverai vraiment ça détestable de le voir mentionné partout!

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**



INDIANA JONES :

LE DERNIER DES HEROS ?

Stop! Avant toute chose, nous ne savons rien, ou presque, de *Indiana Jones and the Last Crusade*. On a essayé de secouer le cocotier, sans grande conviction, et rien n'est tombé. Pourtant, il y a matière à anticiper et, que vous le vouliez ou non, quelque part, ça sent mauvais. Vu la dégringolade des super-héros, de *Superman* à *Rambo*, il va falloir un sacré talent à l'aventurier *Jones* pour faire mieux que les précédents volets de la série. Et les choix de Spielberg pour atteindre ce but ne semblent pas être les meilleurs.

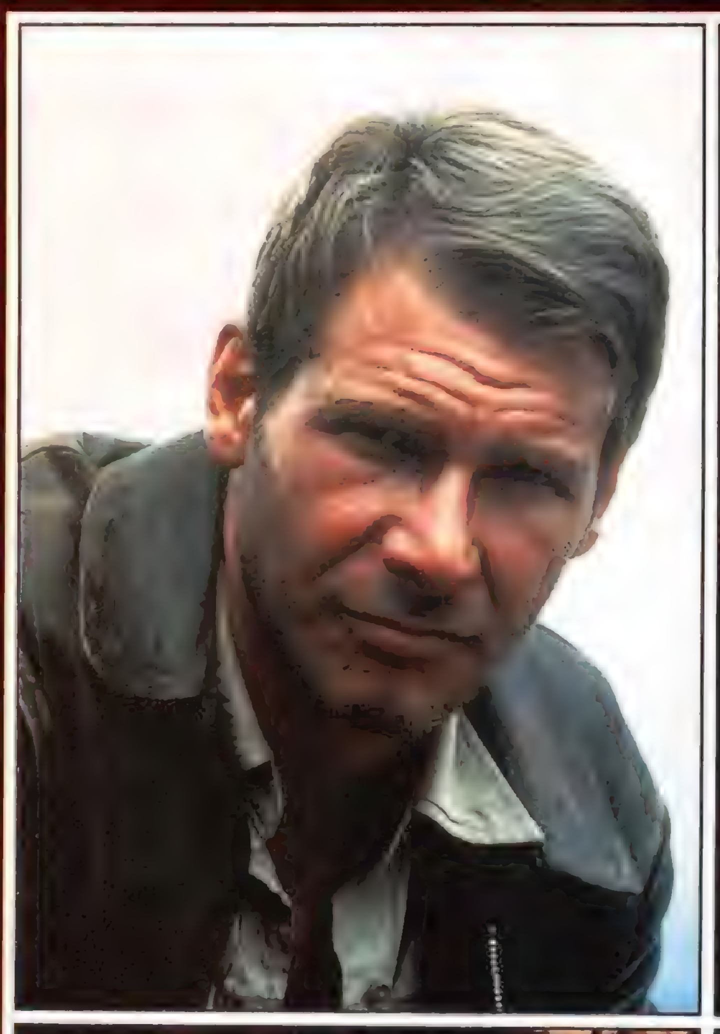


Les Aventuriers de l'Arche Perdue

Que reste-t-il de nos héros?
Superman casse du carton-pâte, vole à l'économie devant des flou-screens, délivre ses bons vieux messages de paix, comme on donne une carte de visite. Out l'élégance du super-héros qui luttait avec la même force pour la justice et contre ses mauvais penchants. Superman est devenu par la disgrâce d'un film l'emblème ridicule d'un pays qui ne l'est pas moins.
Mad Max arrondit ses fins de mois en faisant du baby-sitting. Cet anti-héros torturé qui n'en finissait pas de semer le trouble dans l'esprit des spectateurs est aujourd'hui clair comme de l'eau de roche. La transparence a ses limites. Mad Max est mort.
Rocky Balboa a dérouillé haineusement le nec plus ultra de l'athlète soviétique. Pour cet ex-boxeur amateur aux allures de voyou, il est difficile de trouver un challenge plus excitant que de donner la leçon aux Rouges. **Rocky 5** est pourtant en préparation. On va bien se marrer.
Conan ne voit plus l'avenir en rose depuis que Schwarzie, son interprète, se commet aux côtés d'un gnome, dans des comédies lourdes et crasses. Le champion de la gonflette barbare n'est plus. Le grand dadais musclé attire les foules. Amen.
Rambo se porte bien, merci pour lui. Tant qu'il y aura des guerres, des attentats, des enlèvements, des conflits inter-raciaux qui remueront les pays du tiers-monde, le vétéran John "huit tonnes" Rambo pourra intervenir de nouveau dans son rôle de "stop-the-war". Tant mieux pour le box-office, tant pis pour nous.

LA TROUILLE

En fait, le cercle des super-héros, ceux qui franchissent le cap du premier film, n'a jamais été aussi fermé. L'Amérique, cette véritable usine à mythes régie de plus en plus par le dieu Money, a la trouille.
Actuellement, sur dix films produits, trois seulement feront des bénéfices. Les sept autres essaieront tant bien que mal et sur une longue durée de se rentabiliser, grâce aux droits vidéo et TV. Et pour qui veut monter un film mettant en scène un super-héros, il faut penser en termes de dollars, des dizaines de millions, et donc accepter d'investir une somme énorme. Vraiment casse-gueule, vu l'époque... Alors, on réfléchit, on calcule, on cherche à limiter les risques en misant sur des valeurs sûres. Batman? La star-déglingue Michael Keaton (**Beetlejuice**) fera l'affaire, et si ça ne marche pas, tant pis, on aura un Joker, Jack Nicholson. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un fou inconscient comme Terry Gilliam pour confier le rôle du Baron de Münchausen à un parfait inconnu, du moins pour le grand public, John Neville. Les résultats s'en ressentiront certainement.
Où se situe Steven Spielberg dans tout ça? Eh bien, paradoxalement ou pas, le réalisateur le plus cher du monde est aussi le plus méfiant. Après le flop d'**Amazing Stories**, le demi-succès de ses deux derniers films, dits d'auteur, **La Couleur Pourpre** et **Empire du Soleil**, son retour au cinéma commercial avec **Indiana Jones III** ne doit pas, ne peut pas être un échec. Bien sûr, les






LES SOURCES DU MYTHE

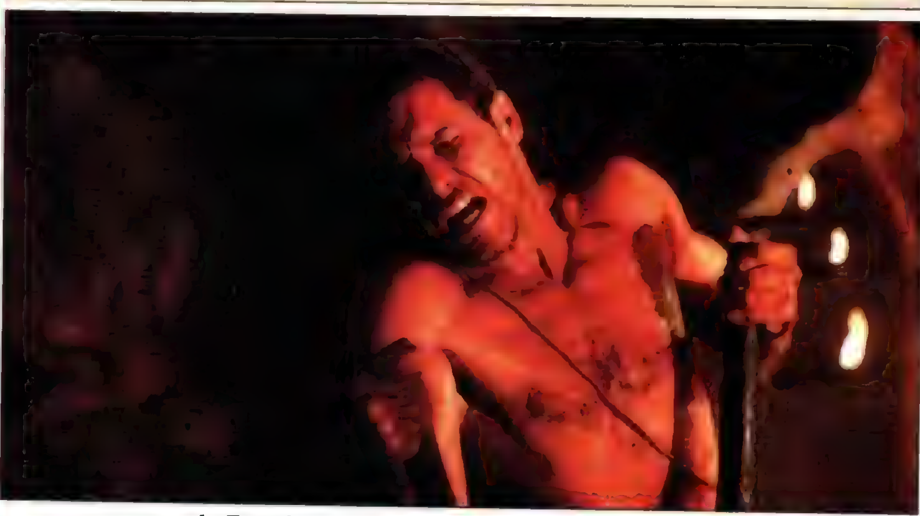
C'est en 1977 à Hawaï, quelques jours avant la première de **La Guerre des Etoiles**, que Steven Spielberg et George Lucas eurent l'idée des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Pas par enchantement, non. Les deux compères, fous de vieux sérials invisibles pour nous autres occidentaux, avaient de la matière pour créer leur fameux **Indiana Jones**. **Spy Smasher** par exemple (1942, 12 épisodes), un espion américain contrecarrant les plans de l'armée allemande en France sous l'occupation... Ou **Masked Marvel** (1943, 12 épisodes), un détective derrière lequel se cache un homme très ordinaire. Ou même **Perils of Nyoka** (1952, 15 épisodes), un sérial se déroulant dans une jungle truffée de fabuleux trésors à découvrir et de dangereux obstacles à franchir. Ou alors **Secret Service in Darkest Africa** (1943, 15 épisodes), l'espionnage sous toutes ses formes pendant la seconde guerre mùondiale. Ou... plein d'autres bandes qu'il serait trop long d'énumérer. Indiscutablement, pendant que les Américains débarquaient en Normandie, Spielberg et Lucas prenaient leur pied devant la télévision. **Indiana Jones** est le résultat de tant d'heures passées à regarder le petit écran. Docteur Jones et Aventurier Indiana sont attirés tous deux par les mystères historiques et par les pièces de musée à débusquer. L'un d'une façon intellectuelle, l'autre d'une façon physique...
Spielberg et Lucas n'ont pas stoppé ici leurs emprunts. La panoplie de Jones ressemble à s'y méprendre à celle de Charlton Heston dans **Le Secret des Incas** de Jerry Hopper (1954).
Si vous le voulez bien, nous étudierons les emprunts faits par la série B ritale aux films de Spielberg un autre jour.

JEFFREY BOAM : SCENARISTE

De la difficulté inhérente à l'écriture du troisième volet d'une formule à succès, ou comment peut-on étoffer un personnage universellement (re)connu sans le dénaturer. Le scénariste Jeffrey Boam parle:

Lucas et Spielberg ont d'abord récusé deux autres scénaristes, et non des moindres, puisqu'il s'agissait de Chris Columbus ou Menno Meyjes, responsables respectivement de **Gremlins** et de **La Couleur Pourpre**. Pour finalement confier l'écriture de cette *part III* à Jeffrey Boam... Tâche ô combien délicate, a avoué celui-ci: "- Non sans avoir longuement analysé les deux premiers épisodes, il m'a fallu redonner vie au héros, mais en lui conservant son identité comme l'ensemble de ses caractéristiques immédiatement identifiables: chapeau mou et veste de cuir tombante... Tout en introduisant dans ces aventures typiquement masculines un nouvel intérêt, en l'occurrence un personnage féminin non négligeable, destiné à croiser le fer avec Indiana."
Avec son allure sophistiquée à la limite du *BCBG*, Alison Doody jouera une superbe allemande: Elsa Schneider, un professeur passionné d'histoire de l'art: "- De quoi mettre en valeur la vocation et les goûts archéologiques d'Indiana. D'ailleurs l'aventurier y a beaucoup gagné en *épaisseur*, à mon avis; le film lui-même pourra ainsi se différencier des deux premiers volets de la saga."
Une autre entrée de taille devrait être celle du père du héros, le docteur Henry Jones, campé par un majestueux Sean Connery au demi-sourire aussi énigmatique que celui de son fils. A se demander qui copie qui! "- Là encore, l'ampleur et la vitalité données à ce personnage ne pourront que nous apprendre de nouveaux secrets sur la formation de la personnalité d'Indiana... On saura enfin dans quel milieu il a grandi, ou comment a pu se développer sa peur des serpents, qui se sont pourtant souvent trouvés sur son chemin. En outre, une incursion-flashback dans l'enfance expliquera tout, des détails physiques aux sentiments: le style ou les vêtements adoptés par Indiana, la signification même de ce nom... Le but étant, bien entendu, de saisir la manière dont il sera effectivement *devenu* Indiana!"
Néanmoins, et c'est tant mieux, **Indiana Jones III** rappellera quelque part, très fortement, les deux premiers épisodes: "- Avec par exemple ses toutes premières minutes, qui ont le charme et l'air naturel d'appartenir à l'épilogue d'un autre film. On ne pouvait pas négliger une telle transition, qui est censée marquer la filiation et l'unité d'ensemble de la série".
De belles séquences d'effets spéciaux n'ont pas été oubliées: "- Je ne peux rien révéler là-dessus. Sachant tout de même que tanks et chevaux y apparaîtront sur fond de désert, mais l'on doit ménager un final évidemment grandiose".
Patience donc, jusqu'à la venue du Harrison Ford nouveau. Nouveau? En est-on si sûr?

C. GIRAUD



...*le Temple Maudit. Ci-dessous : Les Aventuriers...*





risques sont minimes, mais quand même. Que Spielberg ne se contente pas du seul nom d'Harrison Ford et lui adjoigne pour une fortune celui de Sean Connery, est déjà révélateur! D'autant plus que pour faire plaisir aux kids, c'est River Phoenix qui jouera le rôle d'Indy jeune. Fini le temps où Spielberg donnait des seconds rôles à des Karen Allen, Kate Capshaw, à des Ke Huy Quan (le gamin bridé du **Temple Maudit**). Aujourd'hui, il assure. Au risque d'ennuyer son fan club...
Depuis que les stars ont envahi Hollywood décidant de la vie ou de la mort d'un film (**Working Girl**, **Scoop**, **Les Liaisons Dangereuses**, **Tequila Sunrise**, **Jumeaux**, **Rain Man**, à suivre...), le cinéma a beaucoup perdu de son insolence, de sa liberté. Spielberg qui, jusqu'ici, n'avait jamais vendu un de ses films avec des noms, vient de rentrer dans le rang.
La star/réalisateur se fera-t-elle voler la vedette par ses stars/acteurs?

TOP SECRET

Si vous attendez de cet article qu'il vous dévoile des informations exclusives sur la nature du dernier film de Steven Spielberg, vous allez être très déçus... Le "motus et bouche cousue" qui a entouré le tournage n'est pas prêt d'être rompu. Ici et là, on grignote des news d'une banalité effarante. Oui, Indy porte toujours son chapeau. Oui, il se sert encore de son fouet. La moindre petite révélation est tout de suite accueillie par des "Alléluia!!!". "Eh, eh, les mecs, y'a une scène où un tank poursuit Indy sur son cheval!" C'est une info, ça?
A trop vouloir devancer l'actualité, on tombe dans le ridicule. Tenez, par exemple, essayons de critiquer **Indiana Jones and the Last Crusade** sans l'avoir vu. Eh bien, ça donnerait à peu près ceci: "Spielberg est revenu au mieux de sa forme pour les troisièmes aventures de son héros favori.
L'action éclate aux quatre coins de l'écran, portée par Harrison Ford/Sean Connery, un duo explosif mais aussi très émouvant par moments. Le flashback où l'on découvre les origines du comportement de Jones, de sa tenue vestimentaire, est d'une drôlerie surprenante. Quant au final, c'est un véritable morceau d'anthologie. A voir assurément sur grand écran!"
Des trucs comme ça, vous n'avez pas fini d'en lire. On peut les adapter d'ailleurs à tous les films à grand spectacle où le critique s'abandonne au plaisir intense qu'il a ressenti, plaisir qu'il aura par la suite bien du mal à faire partager, l'EGOISTE.
Ne tombons pas dans les mêmes travers, chers Lecteurs. Si jamais Spielberg arrive une nouvelle fois à nous surprendre, alors, l'Aventure, nous la vivrons ENSEMBLE.

Vincent GUIGNEBERT

LA MOUCHE II

La Mouche a fait un petit. Et un petit qui ne se porte pas si mal. **La Mouche II** échappe à la maladie des séquelles. Non à cause de son originalité qui n'en est pas vraiment au stade des grandes innovations, mais simplement grâce à un professionnalisme évident qu'on serait tenté d'appeler talent...

"**La Mouche II** retrouve l'impact émotionnel du précédent film et l'histoire d'amour qui en faisait partie intégrante. Mais ce film est aussi plus dynamique. Il a un rythme plus rapide et un panorama plus large, incorporant beaucoup plus de participants dans son intrigue dramatique. **La Mouche II** définit en termes beaucoup plus clairs le conflit entre bien et mal". Les propos de Chris Walas font craindre le pire. Ils sentent les prétextes tout cuits, prêts à être servis en pâture au publi-rédactionnel. Ils sont tellement parfaits qu'on ne peut pas les prendre pour ce qu'ils sont. Et pourtant Chris Walas donne une idée très précise de **La Mouche II**. **La Mouche II** n'est pas une mauvaise séquelle, ni une trahison de l'oeuvre originale, encore moins le détournement d'une philosophie au profit d'un spectaculaire immédiat et visant à retourner l'estomac. **La Mouche II** retourne l'estomac mais le fait intelligemment.



LE FILS DE SON PERE

Sans doute tassé dans une multitude d'éprouvettes et de tubes, Seth Brundle laisse un fils. Sa naissance ne se passe pas sans douleur : la mère meurt et le bébé se trouve à l'intérieur d'un cocon organique. La science et la puissance de l'industriel Anton Bartok condamnent le nourrisson à une prison dorée, véritable laboratoire où il est sans cesse surveillé par un bataillon de blouses blanches. La croissance de Martin Brundle se déroule à une vitesse foudroyante : à cinq ans il en paraît tout juste 20. Cobaye volontaire doué d'une intelligence supérieure, il montre un intérêt certain pour l'invention de son père, le téléporteur, un appareil pas encore au point. Insomniaque vu sa lourde hérédité (les mouches ne dorment jamais), Martin résoud le mystère des deux capsules ayant entraîné la métamorphose de son père. Dans le même temps, il rencontre Beth Logan, mignonne, esseulée comme lui. Love story et désir de la part de Martin de vivre enfin sa vie. Bartok n'est pas de cet avis; il veut contraindre le jeune homme à oeuvrer pour sa puissance. Ce dernier subit les premiers assauts des cellules d'insectes qui constituent sa morphologie. Il renaît littéralement dans un gigantesque cocon et en sort sous la forme d'une créature monstrueuse. Monstrueuse mais encore capable de manifester des sentiments. Et Bartok entend bien le dresser. Il lance ses hommes de main à la poursuite de Martin-Mouche dans les coursives de son institut...



MEILLEUR QUE PREVU

"Martin se transforme de la première minute où il apparaît sur l'écran jusqu'à la dernière image du film. Contrairement au long processus de désintégration subi par son père dans **La Mouche**, Martin est en perpétuelle évolution... Dans le film précédent, Seth Brundle s'est accidentellement combiné avec une mouche et le résultat final est une créature mal formée au niveau cellulaire. Martin, lui, naît avec tous ses codes génétiques en place. Son corps sait ce qui va arriver mais son esprit n'en a pas conscience" rajoute Chris Walas afin de marquer la différence avec le chef-d'oeuvre de David Cronenberg. Contre toute attente, **La Mouche II** n'est pas à son auteur ce que **Pumpkinhead/ Le Démon d'Halloween** est à Stan Winston par exemple. Des effets spéciaux oui, mais des effets toujours justifiés. Des traditionnels gonflements de la peau ou d'une boule musculaire qui déforme un bras, **La Mouche II** passe à ce qu'on peut faire de plus malsain dans le genre, quelque chose comme une créature complètement retournée, dont les membres sont placés dans le désordre. Un chien passé aux *télépodes* donne une masse informe, suppliciée dès qu'elle entreprend un mouvement. Contrairement à Cronenberg, Walas (responsable des effets spéciaux sur **La Mouche** rappelons-le) tape au ventre. Ca fait presque aussi mal, d'autant plus qu'il introduit une pointe d'émotion dans des séquences absolument horribles. Une larme tombant d'un oeil torve rivé au milieu d'un amas de chairs torturées, ça secoue. Préserver l'aspect humain au centre d'un scénario qui reprend quelques thèmes classiques (la belle et la bête, le mégalomane désireux d'acquérir le secret des dieux, des relations père/fils difficiles à assumer...), Walas et son équipe de maquilleurs de choc (Stephen Dupuis en tête) se consacre à une créature d'un réalisme surprenant, ne ressemblant que vaguement à Brundle-Mouche (Jeff Goldblum) et tirant quelques traits morphologiques de son interprète Eric Stoltz. Après quelques escarmouches dignes des meilleurs moments de **Aliens**, **La Mouche II** retrouve le tragique de son prédécesseur et modèle, avec, en sus, une morale bouleversante. Pris au piège des *télépodes*, Anton Bartok connaît le sort le plus terrible réservé à un vilain depuis longtemps. Encore grâce à des images métalliques exploitant à merveille l'espace, à des seconds rôles bien dessinés, Chris Walas s'élève largement au-dessus du remake/séquelle attendu.

Marc TOULLEC





LES EFFETS SPECIAUX

"Dans **La Mouche**, Seth Brundle se transformait en une douloureuse créature qui, littéralement, se décomposait et tombait en morceaux. Dans **La Mouche II**, nous avons éliminé cet aspect maladif de la métamorphose. Notre approche a été plus clinique, avec des décolorations de peau, des modifications de structure osseuse et une mutation dans la plantation capillaire. Ces changements reflètent une évolution naturelle, bien que très horrible à observer.

La transformation de Martin Brundle, allant du garçon d'apparence normale à l'horrible mutant, s'est faite en quatre étapes principales. Le maquillage le plus sophistiqué demandait cinq heures complètes de travail pour appliquer les prothèses sur l'acteur Eric Stoltz.

Voici les quatre étapes principales pour la transformation de Martin: dans la première, il paraissait pâle, malade et légèrement marbré. Pour la seconde étape, nous ajoutions plus de détails, comme des poches sous les yeux et des prothèses modifiant le contour du front. Lors de la troisième étape, pratiquement toute la tête était couverte. Et la quatrième exprimait une configuration proche de l'insecte. Entre chacune de ces étapes, un certain nombre d'effets de maquillage intervenaient, pour concrétiser les transformations."

Stephen Dupuis (assistant de Chris Walas sur **La Mouche** et responsable des effets spéciaux de maquillage de **La Mouche II**)

The Fly II.USA.1988. Réal.: Chris Walas. Scén.: Mike Garris, Jim et Ken Wheat, Frank Darabont d'après une histoire originale de Mike Garris et des personnages créés par Stuart Cornfeld. Dir. Phot.: Robin Vidgean. Mus.: Christopher Young. SPFX : Stephen Dupuis et Jon Berg. Prod.: Steven-Charles Jaffe/ Brooksfilms. Int.: Eric Stoltz, Daphne Zuniga, Lee Richardson, John Getz, Frank Turner, Ann Marie Lee, Gary Chalk... Dur.: 1H45. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 26 avril 1989.



POLAR

DU VAGUE A L'ARME

Bronson prend de sages résolutions pour **Kinjite** *: démanteler un réseau de prostitution enfantine sans tuer personne. Pendant ce temps, le polar s'humanise avec le trio Gibson/ Russel/ Pfeiffer dans* **Tequila Sunrise**. *Le flingue a la larme à l'oeil. A Cognac, James Woods joue les baba-cools du barreau* **(True Believers)** *tandis que Roy Scheider kidnappe un gosse* **(Cohen and Tate)**... *Le monde à l'envers!*

KIN JITE



Bronson porte bien ses 60 balais et continue de faire justice. Du nouveau: il revoit quelque peu son image de justicier... Tout arrive!

Bronson nous revient. Toujours moustachu, toujours flic, toujours bon père de famille concerné par certains problèmes de société. Autant les derniers "Bronson" ne se distinguaient guère du lot par leur originalité, autant ce **Kinjite** essaie de sortir des sentiers battus. Pourtant le générique n'inspire pas confiance. Jack Lee Thompson est toujours commis à la mise en scène ce qui n'augure rien de bon après la catastrophe du **Justicier Braque les Dealers**. Mais le père Bronson dit en avoir assez des rôles de justiciers, des personnages taillés dans le granit de la série B post **Death Wish**. Fondamentalement **Kinjite** ne changera pas grand chose à l'image du grand Charles mais le scénario va dans le sens de jours meilleurs.

Le Sergent Crowe est un flic méritant qui se voit attribuer une mission délicate : coincer un proxénète de haut calibre, le Duke. Ce dernier kidnappe la fille d'une homme d'affaires japonais afin de la fourguer à un réseau de prostitution prospère. D'abord, Crowe ne porte pas les asiatiques dans son coeur : sa fille s'est fait agressée par un malfrat bridé. Pour les besoins de l'enquête, Crowe file au Japon et se heurte aux tabous locaux pour tout ce qui est sexe : le "kinjite". Tourisme modèle, Crowe visite les lieux chauds de Tokyo. Il fait équipe avec un vieux flic au bord de la retraite, avec un jeune businessman japonais. Et vogue l'enquête...

Sans retrouver les polars qui lui ont valu une partie de sa gloire (**le Cercle Rouge**, **Le Flingueur**...), Bronson rachète l'échec des précédents navets de sa filmographie. **Kinjite** est un polar sec, assez violent, plein de scènes attendues (l'inévitable cadavre dans l'aquarium) et plus surprenante (Bronson agressant un bandit avec un vibromasseur et lui infligeant le supplice de Sodome, hors-champs quand même). Il ne faut pas trop se poser de questions sur le pourquoi des choses, ne pas chercher une réponse au problème de la prostitution enfantine, simplement regarder, apprécier la démarche de vieux lion du vieux Charles. A plus de 60 berges, il tient mieux la distance que beaucoup d'autres.

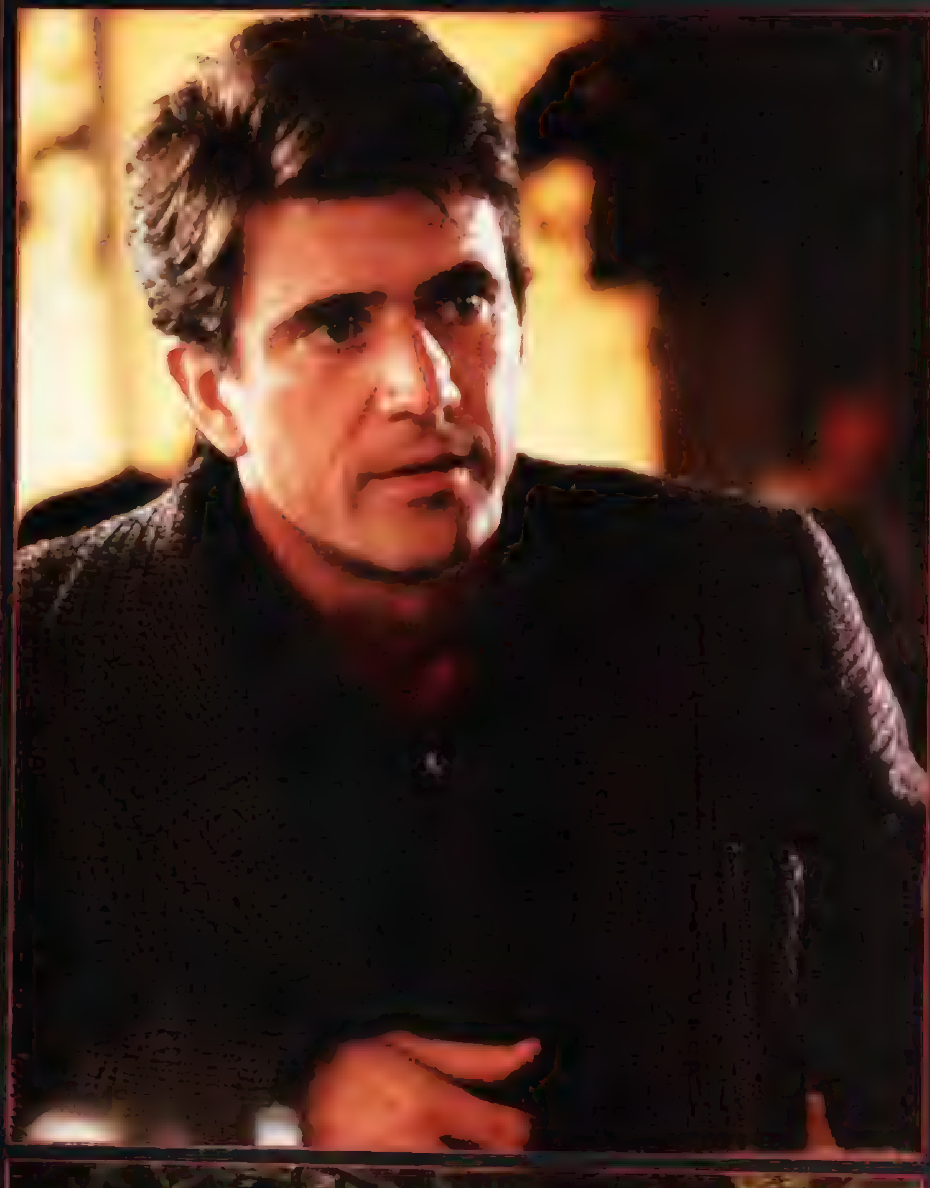


Cyrille GIRAUD

Kinjite. USA. 1988. Réal.: Jack Lee Thompson. Scén.: Harold Nebenzal. Dir. Phot.: Gideon Porath. Mus.: Greg DeBelles. Prod.: Pancho Khoner. Int. : Charles Bronson, Perry Lopez, Juan Lopez, Peggy Lipton, James Pax, Sy Richardson.... Dur.: 1H 35. Dist.: Cannon. Sortie prévue le 19 avril 1989.

TEQUILA SUNRISE

Les bonnes surprises ne sont pas obligatoirement là où on les attend. *Tequila Sunrise* n'a rien du polar traditionnel. On y préfère la discussion à l'emploi des armes. Surprenant.





Une sortie sans gros tapage pour un film dont la vedette est de la trempe de Mel Gibson, n'est jamais très rassurante. **Tequila Sunrise**, un cocktail explosif? Non, tout sauf ça. Les fans d'action musclée genre **L'Arme Fatale** vont sentir les minutes passer. **Tequila Sunrise** va les déconcerter du début à la fin.

Un flic, Nick, un ex-dealer, Dale et deux interprètes, Mel Gibson et Kurt Russel. Qui joue le rôle de qui?... Pardon?... Non, c'est le contraire, première surprise. Tout comme **Sang pour Sang, Huit Millions de Façons de Mourir** et **Cop, Tequila Sunrise** semble avoir été conçu autour d'une seule consigne : "Sus aux clichés!" Robert Towne est un malin mais pas au sens machiavélique du terme. L'intrigue ne progresse pas par des coups de théâtre successifs, mais par une approche très humaine des personnages, chose rare dans le cinéma stéréotypé américain.

Nick et Dale se connaissent de longue date, ils étaient au collège ensemble. Par amitié, le premier a fait l'impasse sur les quinze années d'activité malhonnête du second. Dale est en dette avec Carlos qui s'apprête à importer pour quinze millions de dollars de cocaïne. La police pose des taupes un peu partout. Dale risque gros, Nick le sait. Entre eux deux, il y a Jo-Ann (Michelle Pfeiffer), une amie de Dale à laquelle Nick semble s'intéresser...

Résumé de cette façon, **Tequila Sunrise** n'a rien de vraiment attractif. Mais pour chaque ligne de scénario "banal", il y a une idée en opposition. Dale a organisé une réunion suspecte chez lui, et c'est l'anniversaire de son gosse. Dale et Carlos se donnent rendez-vous pour régler leurs comptes et, par la parole, ils se réconcilient. Parfois, c'en est presque bêtement, simplement, émouvant.

Effet logique, le temps d'action est inversement proportionnel à l'épaisseur des personnages et il faudra attendre les deux dernières minutes pour goûter au cocktail explosif du sous-titre, d'ailleurs pas très bon, sentant même la concession commerciale... Dans son refus de l'action pour l'action, Robert Towne a puisé le talent de raconter une histoire surprenante avec des personnages humains. C'est rare dans le polar. Ailleurs aussi.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1988. Réal. : Robert Towne. Scén. : Robert Towne. Dir. Photo. : Conrad L. Hall. Mus. : Dave Grusin. Prod. : Thom Mount/ Warner Bros. Int. : Mel Gibson, Michelle Pfeiffer, Kurt Russel, Raul Julia, Ann Magnuson, Arye Gross, J.T. Walsh, Arliss Howard, Gabriel Damon, Garret Pearson, Eric Thiele, Tom Nolan, Dawn Martel... Durée : 1H40. Dist. : Warner Bros. Sorti à Paris le 29 mars 89.

Mi-avril, Cognac abandonne les caves, les taste-vins, les raisins...et s'adonne aux délices du polar. Mais de toute façon, les vapeurs d'alcool se marient bien avec l'odeur de la poudre...



COHEN AND TATE

COHEN & TATE

A 26 ans, Eric Red possède déjà l'étoffe des plus grands scénaristes américains. Au détail près qu'il ne roule pas pour Hollywood, car loin des gamineries d'un Chris Columbus en service, ou du travail d'un vieux pro comme Kasdan, cet obsédé du road-movie sanglant (**Hitcher, Aux Frontières de l'Aube**) s'est bâti une œuvre cohérente en marge des grands studios. Sa première réalisation, **Cohen and Tate**, reprend des éléments de ses précédents scripts (personnages névrosés, hyper-violents ou coincés entre deux forces, primauté de la voiture, flics-patrouilleurs qui se font trouer comme des lapins) et s'inscrit comme le reste dans un vaste mouvement surréel. Le cinéma de Red ressemble à une hypertrophie de l'espace-temps où la violence humaine serait dilatée puis contrôlée. Un reproche toutefois, le jeune homme manquerait parfois d'humour. Mais la distance qu'il impose entre lui et son sujet, en peignant des personnages hors normes, est certainement la preuve qu'il ne se prend pas complètement au sérieux. En ce qui concerne **Cohen and Tate**, l'ironie est même visible dès le titre. Film de copains ou histoire de deux frères se dit-on. Non, non, pas du tout, juste deux tueurs professionnels qui se mettent sur la gueule avec un acharnement réussi ! Du côté de chez Red, on ne fait pas de sentiment. L'intro en témoigne : Cohen et Tate (Roy Scheider et Adam Baldwin) s'emparent d'un gamin de 12 ans, non sans avoir buté ses parents et les deux hommes du FBI qui les protégeaient. Ils ont tous les trois 1000 km à parcourir avant de rejoindre le commanditaire du kidnapping. Le gosse comprend rapidement que sa seule chance de survie est de monter les malfrats l'un contre l'autre. Cohen versus Tate ou une certaine manière de démontrer que face à un cinéma pareil, seule la raison préserve le spectateur.

Alain CHARLOT

FOR QUEEN AND COUNTRY

Tous les ex-pays "impérialistes" ou colonisateurs (eh oui, le nôtre aussi!) ont eu, ont ou auront leur Indo. et leur Algérie, leur Cuba et leur Viet-Nam, leur Irlande du Nord et leurs Malouines, leur Hongrie et leur Afghanistan... Et tous les cinéastes un tant soit peu branchés sur la réalité ne peuvent éviter de plonger au cœur du problème. C'est-à-dire de nous livrer des images honteuses et accablantes sur nos soldats perdus, sur ces anonymes qui furent envoyés combattre le coco ou le guérillero en notre nom. Et qui ont eu le malheur de *ne pas* mourir sur ces champs de bataille exotiques que nous leur avions assignés!
La réinsertion (tiens, tiens, comme pour des taulards!) de ces "revenants de guerre" pose toujours problème. Qui se corse un peu plus, lorsqu'il s'agit de soldats de couleur partis défendre l'honneur d'un beau pays blanc et de sa Reine: **For Queen and Country**. Le "nouveau cinéma" anglais s'attaque donc très logiquement et très fort au sujet, après ses incursions dans le racisme (british) au quotidien, la violence, la marginalité, etc... et tous les joyeux reflets de sa (de notre!) société (in-)sécuritaire à la dérive. **My Beautiful Laundrette, Sammy et Rosie S'Envoient en l'Air** ou **Too Much** par exemple, avaient tracé la voie; **For Queen and Country** reprend ce malheureux flambeau.
Le réalisateur Martin Stellman est un peu un franc-tireur. Après le mythique **Babylone**, après des polars sur la politique ou la drogue (**Defense of The Realm** et **Cheap Perfume**), il est allé maintenant chercher un acteur noir aux USA: Denzel Washington. Sans doute pour mieux marquer la filiation directe entre ce film et tous ceux produits aux States, avec les G.I.'s paumés dans leur désespérance d'avoir miraculeusement retrouvé la paix...
Denzel Washington avait joué le leader anti-apartheid Steve Biko dans **Cry Freedom**; et même incarné Malcolm X lui-même, au théâtre à New York. C'est dire qu'il était fait pour assumer Reuben, le rôle principal de **For Queen and Country**.

TRUE BELIEVERS

Joseph Ruben, passé à la postérité pour avoir signé l'un des meilleurs suspenses de ces dernières années avec **Le Beau-Père**, prouve que sa précédente réussite n'est vraiment pas due au hasard ou à un bon script. **True Believers** (traduisez par "des menteurs qui disent la vérité") prend pour héros le moins conformiste des avocats, Eddie Dodd auquel James Woods prête son immense talent. Eddie Dodd porte une queue de cheval, fume des joints, enfile des vêtements grossièrement taillés, à l'opposé de ses confrères toujours impeccables. C'est un ancien de mai 68 qui est resté lui-même : intègre, toujours prompt à accepter des affaires complexes. Et celle qu'il prend sous la pression de son assistant fraîchement sorti de l'école, sent déjà le brûlé : le coupable est un asiatique accusé d'avoir abattu à bout pourtant un malfrat. Plusieurs témoins l'ont formellement identifié. Une cause perdue a priori. Et pourtant les apparences sont trompeuses. De fil en aiguille, Dodd met en cause plusieurs types qui avaient fait équipe par le passé. Et l'un de ces types est maintenant le très respecté avocat de l'accusation... Le projet **True Believers** démarre en 1983 lorsque le producteur Peter Rosten lit dans un journal un article concernant un district-attorney d'un genre spécial, unique.. Et ce Tony Serra est considéré comme l'un des meilleurs hommes du barreau de tout le pays. Il porte les cheveux longs. Ses qualificatifs : "guerrier de la sémantique" ou "samouraï des tribunaux". Du sur mesure pour un film. Peter Rosten en profite pour faire quelques recherches sur certains avocats des années 6O, réputés pour avoir porté secours aux opprimés (Panthères Noires y compris). Le producteur engage un scénariste qui malaxe les faits réels (comprenant la base de l'intrigue inspirée d'un événement ayant vraiment eu lieu) en prenant garde de ne compromettre personne. Il déguise tous les noms, ceux des flics, des témoins... Après trois ans et demi d'enquête et d'écriture, Wesley Strick, le scénariste, aboutit à une histoire parfaite, forgée selon un concept original. Comment un avocat des années 8O met en pratique les enseignements des années 6O sous le regard d'un jeune confrère et élève idéaliste.

Avec entre les mains ce script de béton, Joseph Ruben fait un merveilleux boulot de mise en scène. Passionnant, même dans ses nombreuses séquences dialoguées, et inattendu dans son dénouement, **True Believers** est un thriller parfait. Mieux un vrai film noir.

Marc TOULLEC



TRUE BELIEVERS



TRUE BELIEVERS

Reuben, avec ses origines antillaises et ses neuf années de guerre dans les para. pour une poignée de médailles, n'aura qu'une hâte: courir tout naturellement vers l'illusion de l'"assimilation" et de la respectabilité, dans sa soi-disant "patrie". Mais le chômage, les tracasseries administratives d'un pays qui *ose* lui dénier sa citoyenneté britannique (un comble!), et l'injustice dont lui ou ses co-équipiers ne cesseront jamais d'être victimes, auront finalement raison de ses nerfs. Mesdames et Messieurs, des émeutes (raciales ou prolétariennes, peu importe...) viennent d'éclater en Grande-Bretagne. Et Reuben, comme d'autres, a redécroché une dernière fois son arme, pour descendre dans la rue...

Cyrille GIRAUD



AN AMERICAN MURDER

AN AMERICAN MURDER

Présenté au marché de Cannes 88, puis au récent festival de Bruxelles, **An American Murder** pompe à plein sur **Blood Simple (Sang pour Sang)** auquel il rend hommage d'une certaine (mauvaise) façon. Mick Drummond reçoit une mystérieuse lettre de son père Fred, l'invitant à venir le rejoindre au beau milieu du désert californien. Intrigué et furieux (Fred l'abandonna, lui et sa mère, quand il avait trois ans), il se rend au Drummond Ranch où il rencontre Sarah qui veille au grain en l'absence de Fred. La soirée se passe plutôt bien pour Mick car la jeune femme le séduit et l'entraîne dans un tourbillon de passion. Le lendemain, Fred est de retour et, à la grande surprise de son fils, présente Sarah comme sa femme. Tandis que les jours s'écoulent, l'adultère se renforce. Mais Sarah prétend alors avoir tout révélé à Fred qui serait, suite à cela, prêt à assassiner le couple fautif. Face à cette toute nouvelle violence, Mick réagit comme il le peut sans s'apercevoir de la duplicité de sa belle-mère.

Inconnu au bataillon, Doug Campbell (réalisateur de **Let's Do Lunch**) s'est entouré d'un quartet d'acteurs méritants mais peu inspirés : Michael J. Pollard (**Bonnie and Clyde**) en propriétaire sadique et dérangé d'une station d'essence, Clancy Brown (**Highlander, La Promise**) en frangin de Sarah et de surcroît policier, Ray Wise (**Natty Gann**) alias Fred, look rugueux et regard intense, et Clare Wren (**260 Chrono, Extremities**), unique représentante de la gent féminine.

Cyrille GIRAUD

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

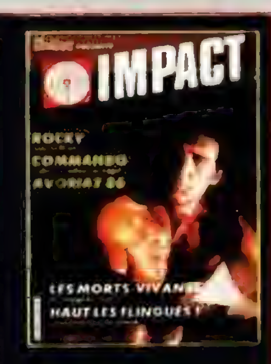
23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dario Argento, Blade Runner, R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper, Alien, Dick Smith.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Conenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroï c-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, maquillages: Stan Winston.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Dossier King Kong.
47 Robocop, House II, Freddy III.
48 Evil Dead II, Predator, Creepsow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.



50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Cinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Near Dark, Willow.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.

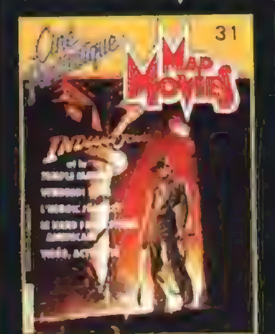
IMPACT

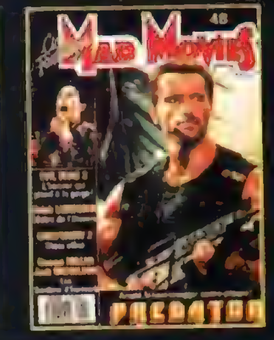
1 Commando, Rocky IV, George Romero.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja".
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo II, Munchhausen de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989.
19 Munchhausen, Phantasm 1 et II, Twins.



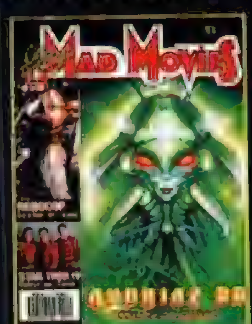














BON DE COMMANDE

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37
☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46
☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55
☐ 56 ☐ 57 ☐ 58 ☐ ☐ ☐ 37HS(spécial Bond)

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8
☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre réglement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande. Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM __________ PRENOM __________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, réglement joint.

CHERIE B



Un Pape du Bis, Andy Milligan et sa "chose"...

Y'en a marre des grands metteurs en scène, des Rockfellers de la caméra, des nominés, des palmés d'or! Et les obscurs, les tâcherons, les fous, les délirants, les pitres de la pellicule? Modestes et fauchés comme les blés, ils garnissent les rayons des séries B et Z, en tirant le maximum de budgets minimums... Sélection du bimestre, deux ancêtres, deux Papy Z: Andy Milligan, fils spirituel du Dr Warhol et de Mister Gore et Ted V. Mikels, le Salvador Dali de la pelloche au rabais...

ANDY MILLIGAN

A 66 ans, Andy Milligan reste vaillant. Convivial malgré le fait qu'il n'aime guère les gens (selon ses aveux), il a accumulé en 25 ans de carrière tous les vices : sadisme, déviations sexuelles, viols, prostitution, meurtres, vengeances, cannibalisme, atmosphères maladives et familles composées de tarés. As du budget mesquin, il a la réputation de tourner les films les moins onéreux de ce monde....

I.: Votre premier film date d'il y a une bonne vingtaine d'années maintenant.

A.M.: C'était à la fin des années 5O. **Vapors** est un court-métrage de 3O minutes, un documentaire en noir et blanc sur les bains de Saint-Mark, un endroit de New York où se rencontraient les homosexuels. Je travaillais alors au café underground "La Mama" dont j'ai mis en scène les premiers shows. **Vapors** a été écrit par une femme, Hope Stanbury, une actrice que l'on retrouvera ensuite dans beaucoup de mes films. **Vapors** est un peu dans le style de Kenneth Anger, un réalisateur britannique de documentaire. Il est encore diffusé à San Francisco et un peu partout en Californie. Vient ensuite mon premier grand succcès commercial, **The Promiscuous Sex** en noir et blanc, une histoire de lesbiennes et de gangsters.

I.: Vous avez réalisé quelques pornos soft dans les années 6O, The Weirdo, The Compass Ross...

A.M.: On pouvait entendre des mots vulgaires, voir les gens se shooter. C'était plutôt dans le domaine du "cinéma vérité".
Il existait alors tout un mouvement aux U.S.A., mélangeant existentialisme et obscénité. Le comique Lenny Bruce, le *musical* Hair, la nudité... Tout un courant s'est mis en place. J'y ai contribué avec des films où l'on prononçait les mots "foutre", "merde", "drogué"... Voilà pourquoi ces films étaient classés X. Personne ne l'avait fait auparavant. **Vapors** a été un des premiers films à montrer la nudité masculine à l'écran. Mais par la suite je ne suis pas venu au *hard* comme les autres, j'ai réalisé des films d'horreur. Je suis connu en tant que tel.

I.: Tous vos films sont typiquement américains ?

A.M.: Oui, complètement. Ils appartiennent à l'Amérique "underground", à la 42ème Rue, à la drogue... Le grand truc dans les années 60, c'était l'acide, la mescaline. J'ai aussi été le premier à montrer quelqu'un en train de se piquer. On ne pouvait pas trouver de seringues à l'époque. Il fallait utiliser des seringues de diabétiques.

I.: Vos méthodes de tournage sont souvent épiques. Notamment cette incursion dans un cimetière anglais pour les besoins de The Body Beneath...

A.M.: Oui, dans le cimetière d'Highgate à Londres. Il fallait avoir la permission d'y accéder. C'est un cimetière classé monument historique, un endroit séculaire où les cercueils sont brisés. On peut voir les corps, les squelettes, tout... les vieilles cryptes s'effondrent. On s'y est glissé sans permission en escaladant le mur. Le gardien nous a surpris. J'ai bluffé. J'ai raconté qu'on avait cette permission en lui donnant en pâture quelques faux noms. Le temps qu'il vérifie, nous avions eu le temps de tourner puis de nous enfuir avant que la police n'arrive. De plus, les comédiennes étaient maquillées en vampires. Toujours pour **The Body Beneath**, j'ai utilisé une maison abandonnée où se déroulait au siècle dernier un culte satanique. Lorsqu'on tournait dans la 42ème Rue, à New York, c'était à peu près la même chose... Ce "tournage clandestin" se faisait avec des micros sous les vestes. C'est la meilleure façon de procéder et la seule possible avec des budgets comme les miens. J'ai même tourné pendant quelques jours dans une église, celle de Saint-Pierre à New York dans laquelle se cachait au même moment un activiste noir poursuivi par le FBI !



***MONSTROSITY**, de bien belles images comme on aimerait en voir plus souvent.*





Photos de tournage : l'équipe technique (quatre personnes) sur le plateau (la rue). C'est bien du Bis.

I.: Vos budgets sont, dit-on, parmi les plus légers du continent américain...

A.M.: Mes plus petits budgets sont de l'ordre de 15OO, 17OO dollars. Actuellement, je réalise un film pour 6O.OOO à 7O.OOO dollars. Je protège ainsi mes commanditaires. Avec des investissements pareils, ils sont assurés d'être remboursés. C'est stupide d'obtenir des gros budgets. Cela ne veut pas dire que la film sera meilleur pour autant; il sera seulement plus luxueux. Soit le film a une âme, soit il n'en a pas. Il s'agit du point le plus important. Cela ne sert à rien de réaliser un film qui n'émeut pas, qui n'a rien à dire même si on lui donne 12 millions de dollars. 12 dollars dans la poche revient à un résultat similaire. Et puis dans le milieu du cinéma, on trouve beaucoup de requins. Peut-être qu'avec le temps, une nouvelle génération essaiera de changer les choses, si elle n'est déjà pas trop corrompue. Le futur appartient aux réalisateurs indépendants qui assureront la distribution de leurs films.

I.: Vous préférez agir seul, en marge.

A.M.: C'est plus facile. Lorsque vous travaillez pour un studio, légalement, vous n'avez pas le droit de toucher à une caméra, aux éclairages, aux costumes, aux chaises, aux micros... Vous ne pouvez rien faire sinon vous consacrer seulement à votre spécialité. Les syndicats font la loi. Mais quand

même, l'Amérique reste encore le plus grand pays du monde pour ce qui est de la libre entreprise.

I.: Vos rapports avec les producteurs n'ont pas toujours été sans problème ?

A.M.: Tous les réalisateurs en ont, surtout avec les producteurs des studios. Ce sont de sacrés voleurs. C'est pourquoi je distribue mes films moi-même maintenant. Je ne travaille plus pour d'autres personnes actuellement, sauf s'il y a beaucoup d'argent à gagner. La méthode américaine ne rime à rien. Vous ne pouvez pas tourner de scènes contenant des dialogues subtils, intellectuels. Le public ne marche pas. Si vous avez un nom, comme Woody Allen, vous pouvez encore vous permettre des séquences cérébrales mais en ce moment ça ne marche vraiment pas pour lui. En Amérique, l'industrie du film touche le public au niveau corporel; on ne vise pas trop l'intellect... Pour ma part, j'écris beaucoup de dialogues. Mes films sont pleins de dialogues. Je n'ai pas encore trouvé mon public mais mon public, lui, m'a trouvé. C'est toujours la même chose, il ne faut pas poursuivre les gens, comme un magazine qui vise un certain lectorat. Cela ressemble à de la prostitution. Il faut suivre son chemin, faire son truc. Ainsi, vous pouvez devenir très bon, le public s'en rendra compte. En demeurant intègre, vous existerez toujours, vous survivrez. Par contre, si vous faites du commerce, vous disparaissez au bout de 7 ou 8 ans.

I.: Vous ne semblez guère apprécier le cinéma américain.

A.M.: Non, pas vraiment. L'Amérique est si soucieuse de sa moralité. Et puis, aujourd'hui, le monde du cinéma n'est pas vraiment un modèle de sympathie. Les acteurs et actrices se montrent odieux. Le charme a disparu. Les films américains parlent de gens égoïstes et sont eux-mêmes très égoïstes. Comme dans ce film de Woody Allen que je déteste tellement, **Hannah et ses Soeurs**. Pas un seul personnage sympathique dans ce film mais tout le monde l'a adoré. Idem pour **Les Copains d'Abord**. C'est toujours moi, moi, moi..., je, je, je et je, mon, mon, mon... mais jamais nous. Voilà comment on écrit des films aux Etats-Unis. C'est toujours l'individu qui prime sur la collectivité. J'ai une façon différente de voir les choses.

I.: Vos films sont souvent la bête noire des critiques.

A.M.: Aux Etats-Unis, les critiques ne voient pas les films dont ils parlent. Ils lisent tout ce qui a déjà été écrit concernant le film en question et se contentent de rajouter une idée qu'ils ont entendue ici ou là. Beaucoup de critiques ne vont jamais voir les films. C'est la méthode américaine : voler les gens. Ces gens-là n'ont aucune intégrité...



MONSTROSITY

I.: Vos petits budgets réduisent les équipes...

A.M.: Habituellement, je travaille avec seulement quatre personnes autour de moi : l'assistant-caméraman, l'ingénieur du son, le clap-man et le directeur de production. Pas besoin d'une grande équipe quand on filme clandestinement sur la 42ème Rue : il suffit de suivre avec une caméra dans la voiture les acteurs au milieu des prostituées et des dealers. Mes comédiens viennent pour la plupart des troupes de théâtre new-yorkaises.

I.: Le gore et la violence sont présents dans tous vos films.

A.M.: Je suis naturellement porté sur tout ce qui est horrible, grand-guignolesque. Dans cette branche, il faut s'y connaître pour réussir. Toutefois, on apprend davantage à la lecture des classiques, des contes qu'à celle des histoires contemporaines. Autrefois, je me consacrais moi-même aux effets spéciaux. Le truc de l'éviscération est très aisé à faire; il faut simplement trouver des boyaux de poulets. J'employais souvent de l'argile et des fonds de teint couleur peau. Il m'est souvent arrivé de concevoir les costumes de mes films, notamment ceux de **Guru**, **The Mad Monk** qui se déroule durant le Moyen-âge mais j'ai tourné à New York ! Maintenant pour les effets spéciaux, j'emploie des spécialistes.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**



MONSTROSITY



Andy Milligan at home. (Photo. : C. Petroff)

Andy Milligan en quelques films

1966 **The Naked Witch** (une sorcière brûlée vive a légué ses pouvoirs à sa fille)
1966 **The Degenerates** (après une guerre nucléaire en l'an 2000)
1966 **Depraved** (trip au LSD et sadisme)
1967 **Seeds** (une famille de tarés genre **Massacre à la Tronçonneuse**)
1969 **The Ghastly Ones** (héritage d'une île et série de meurtres sanglants).
1969 **Torture Dungeon** (succession pour le trône d'Angleterre et séances de torture)
1970 **The Body Beneath** (Un révérend vampire revient à la vie)
1970 **Bloodthirsty Butchers** (gâteaux à la viande humaine)
1971 **Doctor Jekyll and Mr. Blood** ou **The Man with two Heads** (Le docteur Jekyll isole les cellules du mal dans le cerveau)
1972 **Night of the Full Moon** ou **The Rats are Coming : the Werewolfes are here !** (une famille de tarés dont la fille élève des rats mangeurs d'hommes dans les caves de son château)
1973 **Blood** (plantes poussant grâce au sang, fille de Dracula et loup-garou)
1978 **Legacy of Blood** (assassinat de trois couples pour ramener un père maléfique à la vie)
1982 **Carnage** (meurtres dans une maison hantée)
1987 **Monstrosity** (une créature faite à partir de morceaux humains et animaux)
1988 **Weirdo** (fous homicides)
1988 **Search to Kill** (humour noir dans un hôpital)
1989 **South of Edge** (un dérivé de Carrie)

Entretien avec TED MIKELS



Ted Mikels fait le pitre (photo C. Pétroff)

Véritable homme-orchestre déformé par les conditions de tournage les plus cataclysmiques de l'histoire du cinéma, Ted Mikels passe sans problème d'un genre à l'autre, d'un budget mesquin à pas de budget du tout. Cadrant les acteurs qu'il dirige d'une main, il sert dans le même temps d'artificier. Collectionneur d'armes anciennes, il vit dans un décor de château- fort en compagnie de sept mannequins à Las Vegas. Vraiment un personnage...

I.: Vous avez débuté en tant que cascadeur non ?

T.M.: J'ai commencé par tourner des films en 8mm comme tout le monde. Etant enfant, je développais des diapositives dans une chambre noire. Ensuite, j'ai commencé à développer des films pour le cinéma. Le premier d'entre eux fut une catastrophe. J'avais acheté pour cela du matériel et il y avait une fuite au fond de la cuve. Après avoir mis les produits chimiques et enroulé la pellicule autour du tambour, le liquide s'est évaporé. Le film était donc foutu !
J'ai surtout fait des tas de choses différentes. J'ai grandi dans le monde du théâtre. Sur scène, je jouais de l'accordéon, je servais de musicien, de ventriloque, d'acrobate et de magicien. J'ai ensuite travaillé pour une troupe théâtrale en tant que metteur en scène alors que j'avais seulement 19 ou 20 ans. Ses autres membres en avaient au moins le double. Je me suis rendu compte que pour devenir réalisateur de cinéma il me fallait acquérir une expérience. J'ai enchaîné film sur film, occupant tous les postes : caméraman, responsable du montage, producteur, scénariste.

I.: Et votre premier film en tant que réalisateur fut.

T.M.: **Strike Me Deadly** en 1959. J'ai vendu ma maison pour pouvoir le financer. Faute d'argent, il a été tourné en noir et blanc mais il semble avoir bénéficié d'un gros budget : on y voit des feux de forêt, des avions... C'est toujours un bon film et j'espère un jour pouvoir le coloriser.

I.: **The Corpse Grinders** *("les broyeurs de corps") est un de vos titres de gloire...*

T.M.: C'est le seul scénario qui l'on m'ait apporté dans mon bureau. Et par manque d'argent on a modifié beaucoup de choses. Je n'ai jamais eu beaucoup d'argent en fait. En faisant un emprunt à une banque, j'ai pu en obtenir les droits. Et le film a vraiment bien marché mais on avait un si petit budget qu'on ne pouvait pas perdre de l'argent. On faisait tout nous-mêmes. Parfois, je me mettais derrière la caméra pour cadrer la scène tout en dirigeant les acteurs. Tout le monde débutait et était bénévole ; on ne pouvait guère savoir à l'avance qui allait venir travailler. On ne pouvait pas payer le personnel. Personne n'avait fait un film auparavant. Le premier jour de tournage, le caméraman est venu me demander comment fonctionnait la caméra. Beaucoup de gens y ont appris leur métier. Ce fut dur mais le résultat s'est révélé excellent. Les recettes m'ont permis d'oublier les problèmes financiers pendant quelques années.

I.: **The Astro-Zombies** *a connu une carrière identique...*

T.M.: ... Et fut aussi amusant à tourner. Je l'ai écrit avec l'idée d'en faire un film de science-fiction sérieux. Pour l'époque, 1967, cela aurait pu être expérimental. Mais faute de budget, on en a fait une série B. Les zombies du titre se servaient de pompes cardiaques ; c'était bien avant les transplantations. Une partie du film a été tournée dans ma propriété de l'époque et dans mon garage. Pour le vaisseau spatial, nous utilisions simplement une paroi de plastique avec des lumières qui clignotaient derrière. J'y ai tout fait, y compris la bandesonore !

I.: Et vous trouvez le temps de dormir pendant de pareils tournages ?

T.M.: Pas vraiment. Un tournage est toujours très intense surtout lorsque vous devez écrire, diriger, produire, monter, adapter. Et en plus je travaille souvent avec des personnes qui ne sont pas très bien payées car elles manquent d'expérience. Quand on commence dans le métier, il faut accepter d'être peu ou pas du tout

rémunéré. Tout ceci était très astreignant. Parfois, je ne dormais pas plus de 2 ou 3 heures par nuit !

I.: Et vous avez produit quelques films aussi, sans porter la responsabilité de la mise en scène, notamment **The Undertaker and his Pals** *("le croque-mort et ses copains")...*

T.M.: C'est un film que j'ai acheté en 1966. Ses auteurs avaient tourné des séquences vraiment horribles, si *gore* qu'on ne pouvait trouver un marché pour lui. A vrai dire, ils utilisaient des fragments de documentaires chirurgicaux ! J'ai organisé une projection et les gens dans la salle ont vomi. J'ai ensuite remonté le film en enlevant ces scènes pour le rendre sortable. De 85 minutes, il est passé à 60 minutes. Le *gore* poussé à l'extrême ne m'intéresse guère. Je préfère faire ressentir quelque chose au public mais pas de cette manière.

I.: **The Black Klansman** *traite du racisme. Un film à thèse en quelque sorte...*

T.M.: Il date de 1965 et ressemble un peu à **Mississippi Burning**. C'est l'histoire d'un jeune homme qui apprend la mort de sa fille tuée par le Ku Klux Klan qui a déposé une bombe incendiaire dans une église. Le héros est très élégant ; malgré ses origines noires, il a la peau très claire, ses cheveux ne sont pas crépus. Il peut ainsi se faire passer pour un vrai blanc. Il retourne sur les lieux du crime, devient membre du KKK, découvre le responsable et obtient vengeance. Je n'aurais pas réalisé **The Black Klansman** s'il n'avait pas contenu des qualités redemptrices. Je voulais montrer la futilité des blancs qui se croient supérieurs aux noirs. Le film traite du respect, de l'honneur. A la fin, on peut lire une citation de John Kennedy.

I.: Avant d'en venir aux long-métrages, vous avez tourné beaucoup de petits films d'une heure...

T.M.: Je garde surtout le souvenir de **Compelled** pour lequel j'ai fait appel à un hypotiseur. Je filmais un œil en gros plan et le titre du film sortait de la pupille. Quelques années après, le procédé a de nouveau été employé dans une production importante. On m'a reproché d'avoir piqué l'idée! Je ne copie jamais les autres. Je soupçonne les producteurs de la série **Drôles de Dames** de m'avoir volé l'idée de plusieurs filles travaillant pour la CIA ; **Superflics en Jupons** a été réalisé quatre ans avant et une de ses interprètes se nomme Sabrina !

I.: Et vous n'avez jamais eu d'offres des grandes compagnies ?

T.M.: Ils m'ont déjà proposé de travailler pour eux, mais chaque fois le budget était dérisoire. Je préfère encore travailler seul. Bien sûr, j'aimerais collaborer avec un studio. Ce n'est pas à moi de faire la demande, mais à eux. J'ai des amis bien placés. Depuis mes débuts, j'ai fait débuter environ 2000 personnes et certaines d'entre elles sont maintenant importantes et riches. Ces mêmes personnes me disent souvent que les réalisateurs avec qui ils travaillent ignorent complètement comment réaliser un film. En fait, ce sont d'autres gens comme les caméramen qui les soutiennent et leur apportent leur talent. Ces amis me disent : "Ted, pourquoi tu ne bosses pas pour les grandes compagnies ? Tu leur ferais économiser des millions de dollars avec tes 35 ans d'expérience !". Seulement, personne ne fait appel à moi (rires).

Ted V. Mikels en quelques films



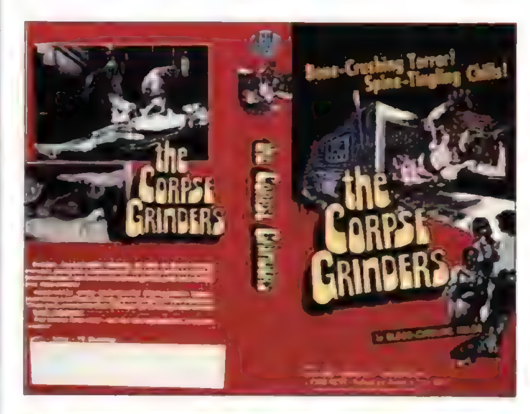
Mikels : l'homme au naturel.

1963 **Strike Me Deadly** (chasse à l'homme sur fond d'incendies de forêt)
1965 **The Black Klansman** (un noir blanc infiltre dans le Klan pour démasquer les assassins de sa fille).
1965 **The Worm Eaters**-Production- (un type bouffe des lombrics pour faire parler de lui)
1967 **The Astro-Zombies** -disponible en vidéo- (des *cybernotes* avec des éléments de corps humains avec John Carradine)
1968 **The Girl in Gold Boots** (une oie blanche devient star à Hollywood)
1972 **The Corpse Grinders** (des corps humains servent à confectionner du ronron)
1973 **Blood Orgy of the She Devils** (exorcismes et réincarnation)
1974 **The Dolls Squad/ Superflics en Jupons** (un sinistre individu projette de répandre la peste dans le monde entier)
1978 **Alex Joseph and his Wives** (un indien et ses douze femmes entendent retrouver leur honneur perdu)
1980 **Cruise Missile** -Production- (espionnage avec Peter Graves et Curd Jurgens)
1982 **Ten Violent Women** (une innocente en prison)
1982 **Devil's Gambit** (arts martiaux et trust industriel)
1983 **Kill the Dragon** (CIA contre terroristes)
1985 **Operation Overkill** (arts-martiaux, CIA et terroristes !)
1986 **Angel of Vengeance/ L'Ange de la Vengeance** diffusé sur M6 (Rambo au féminin).

I.: Les petits budgets ne sont pas toujours commodes ?

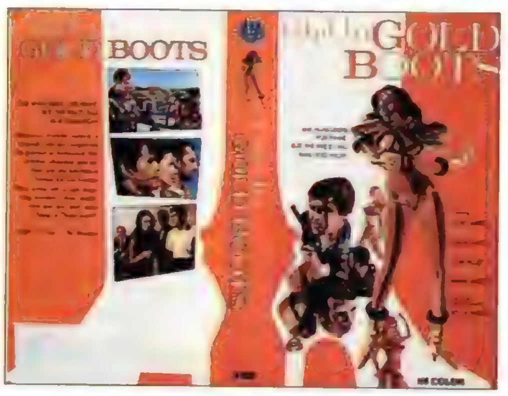
T.M.: On ne peut pas y faire des choses correctes, y compris les effets spéciaux et les maquillages. Pour faire une cicatrice, je prends de la colle que j'étale sur la joue. Je pince et il ne reste plus qu'à dessiner les points de suture ! Plus vous avez d'argent, plus c'est facile. Vous pouvez engager des spécialistes qui connaissent leur travail. J'ai même réalisé des films où je m'occupais directement des impacts de balles sur les corps et sur les rochers. Ce n'est pas bien difficile à régler. Vous prenez un pétard relié à deux câbles que vous mettez ensuite en contact. Et ça explose. Avec un budget important, je pourrais assurer la moitié du tournage au téléphone. Je pourrais réserver tel plateau, faire construire tel décor, retenir une salle de projection, bénéficier d'une moitié de voiture pour ne pas avoir à réaliser une scène de dialogue dans un véhicule en marche qui est aussi difficile à éclairer. C'est fou ce qu'on peut faire avec de l'argent. Mais le manque de moyen stimule la créativité. Un jour, des producteurs de Taiwan sont venus me voir pour tourner un film qui ait l'étiquette américaine. Seulement, ils ne voulaient rien me donner, pas même 15000 dollars pour liquider quelques engagements et frais. Ils ont fait appel à un autre réalisateur qui ne l'a jamais fini.

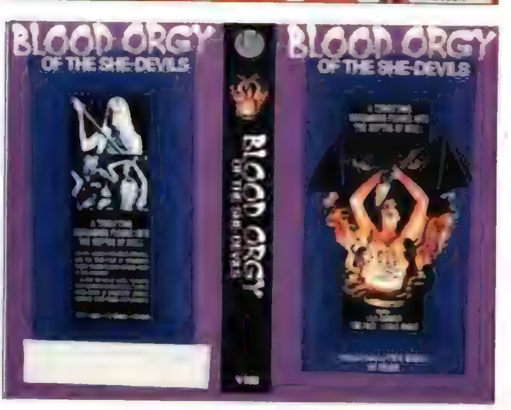
Propos recueillis par **Marc TOULLEC.**











ROCKULA

L'invasion des vampires se prenant les pieds dans le tapis continue. A la mode des bons vieux tubes rock des années 50. Faute d'une apparition du prince des ténèbres, c'est ici le King qui sort de sa tombe. Le King Elvis Presley bien évidemment !

Le vampire passe vraiment à toutes les sauces. Devenu teen-ager branché dans **Génération Perdue**, danseuse new-wave et strip-teaseuse dans **Vamp** pour ne citer que deux exemples de libre adaptation, le voici maintenant servi à la mode rock'n roll. Pourquoi pas, ce sont souvent les hérétiques au mythe qui lui donnent ses plus belles réussites. Le projet **Rockula** traîne depuis un bout de temps dans le catalogue de production de *Cannon*. Il faisait autrefois partie de ces productions farfelues dont Menahem Golan avait le secret. Tandis que le **It Eat Cleaveland** (version moderne frappadingue de **Godzilla**) tombe rapidement à l'eau, **Rockula** ressort régulièrement des oubliettes. Pour disparaître peu après. Coup de poker ou chance, il finit toutefois par voir le jour. Film par cher, film qui vise au statut de "cult movie", film qui essaie de marier les mythologies... **Rockula** mêle canines pointues et guitare électrique. Le mariage sera-t-il réussi?

Un vampire sachant mordre...

Ralph Lavie est un vampire de trois cents ans qui a conservé l'éclat de la jeunesse. Il vit toujours chez sa mère, une femme sexy qui le pomponne comme un nourrisson. Elle lui mijote amoureusement sa ration sanguine journalière. Malgré toutes ses attentions, Ralph aspire à une existence meilleure. Il fréquente toutefois quelques humains non vampires, ses seuls amis. Ce sont un ivrogne, un joueur de saxo et un barman. Et cette faune se retrouve au Khyber Pass Bar, un lieu où Ralph éponge sa mélancolie en jouant du blues sur un vieux piano. Et il lui arrive de raconter son histoire, ce que sa mère appelle son "héritage". Son histoire remonte au 16ème siècle. Ralph était alors follement amoureux de Mona, une mortelle. Vampire, le jeune homme espérait l'initier au plaisir de la vie éternelle. Au moment même où Ralph allait la mordre, déboule un pirate fou qui tue sauvagement la promise. L'événement se déroulait pendant la nuit d'*Halloween* et une étrange malédiction prenait alors forme. Tous les 27 ans, Mona se réincarne pour disparaître presque aussitôt de façon similaire. Cette fois-ci, elle apparaît sous les traits d'une chanteuse rock. Ralph se décide à conjurer la malédiction une fois pour toutes, d'enrayer cette mort répétée tous les 27 ans.

Pour cela, il crée un groupe rock, le "Rockula" band. Et sa musique doit attirer la belle. Ralph, pour y voir plus clair, consulte une voyante. Celle-ci lui annonce que c'est son ami Stanley qui la perdra...
Tandis que *Halloween* approche, Ralph et Mona vivent le parfait amour. Lorsque le "jeune" vampire annonce à sa tendre et chère la vérité, elle le classe aussitôt au rayon cinglé. En désespoir de cause, il convoque via quelques incantations sataniques une créature monstrueuse. La bête terrorise la belle qui s'enfuit à toutes jambes... *Halloween* arrive et les rivaux, Ralph et Stanley, se disputent Mona tandis qu'intervient la mère du premier, élément nécessaire pour sauver l'élue du coeur de son fils...





L'après Ghoulies

Le réalisateur de **Rockula**, Luca Bercovici, n'est pas tout à fait un inconnu. Acteur à ses heures, il interprète les séries B **Parasite** et **Space Raiders** et tourne à l'âge de 27 ans l'un des plus importants succès de la firme *Empire*, **Ghoulies**, histoire marrante de monstres ringards réveillés par quelques formules cabalistiques. Voyant la plupart de ses scénarios repoussés à "plus tard" par un Charles Band en difficulté financière, il propose donc le scénario de **Rockula** à *Cannon*. Comme sur **Ghoulies**, Luca Bercovici partage ici la paternité du scénario avec Jeffery Levy.
"Que vous le croyiez ou non, le film était originellement conçu pour être sérieux. C'était il y a quatre ans. Mais à cette époque, des productions comme **Génération Perdue** commençaient à sortir. C'est alors que nous avons réécrit le script comme une parodie à la Woody Allen qui se moque des conventions d'un "genre" avoue Jeffery Levy. **Rockula** sans second degré ? Difficile à imaginer. "Dans les films du style **Le Vampire de ces Dames**, le vampire vedette est quelqu'un de suave. Ici, d'une toute autre manière, nous mettons en scène un type qui n'a rien du mondain. Ses canines ne travaillent jamais et son reflet dans le miroir lui parle. Il n'aime pas le sang (bien que sa mère le lui prépare dans un verre tous les jours) et apprécie l'ail. Il ne peut se transformer en chauve-souris. Et de plus, il ne peut dormir dans un cercueil car il souffre de claustrophobie". Curieux vampire non ? Il évite de boire du sang, de mordre mais chante. Et finalement se métamorphose en un magnifique sosie de Elvis Presley.

D'où la chanson "The King is back". La bande sonore du film comporte des titres de ce tonneau : "He's Rockula" pour ceux qui en doutaient, "Love Sucks" lourd de jeux de mots grivois, "Aliens ate my Buick"... Le sommet est atteint avec une danse au nom évocateur de Rapula. A vrai dire, **Rockula** est davantage porté sur le *musical* que sur le fantastique classique et même loufoque. Des noms connus des mélomanes des années 80 constellent le générique : Bo Diddley (grand du *blues* et égal des Chuck Berry et autres Fats Domino), Nancye Ferguson (ancienne du groupe Devo), Toni Basil (danseuse, chorégraphe et chanteuse), Thomas Dolby (jazz-man et compositeur de **Gothic** et **Howard the Duck**)... Vraiment pas le générique d'un hommage respectueux aux toiles d'araignées de la *Hammer* ou de la *Universal*.

Cyrille GIRAUD

AMERICAN FILM MARKET

LOS ANGELES FEBRUARY 23 - MARCH 3, 1989

WELCOME TO L.A.

Le Marché du Film de Los Angeles, l'American Film Market, est un événement. Une foire oui, mais une foire qui décide pour beaucoup d'une année de cinéma. De nombreux navetons, très peu de bons produits. La braderie cohabite avec des films que l'on s'arrache à prix d'or. Et ceux-ci sont de plus en plus rares...

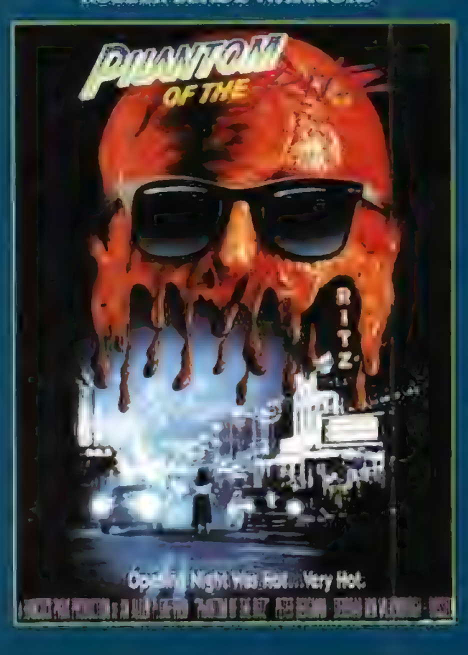
Première impression : le souvenir de la séquence générique de **Blade Runner**. Une mégalopole immense, s'étendant à perte de vue, des lumières plein les yeux, la sensation de mettre les pieds dans un autre monde. Los Angeles, vue du dessus, évoque irrésistiblement le chef-d'œuvre de Ridley Scott. Mais les gens ne portent pas d'antennes sur le front, ils parlent anglais et ne se balladent pas avec des sacs de pop-corn/coca sur le dos. Ici, le comble du snobisme consiste à parler français de manière sonore. Normal que le frenchie fraîchement débarqué soit considéré comme un millionnaire en puissance. Toujours est-il que les premières paroles échangées à la douane relèvent de l'absurde. "Ah, vous venez pour voir des films. Mais connaissez-vous **Les 3 Stooges et les Little Rascals?**" entonne fièrement le fonctionnaire. Pour situer les sus-nommés, disons qu'ils sont ce qu'il y a de plus lourdingue dans le comique yankee, les Charlots flanqués de Pierre Doris et Jacques Balutin en quelque sorte...

JOUR 1

Une fois retirés les badges au Bureau Presse (très peu fréquenté d'ailleurs) de l'AFM, la visite des lieux s'impose. Le Beverly Hilton ressemble à une fourmilière. Les quatre ascenseurs sont constamment pleins à craquer, impossible de circuler dans le hall sans jouer des coudes, sans entendre parler six ou sept langues, sans être bombardé de revues corporatives (*Variety*, *Screen*, *Business*)... On est bien dans le premier marché du film du monde. 249 sociétés de vente et distribution monopolisent les 6 étages du Hilton. Les organisateurs, effrayés par ce nombre, envisagent de trouver un bâtiment plus grand pour 1991.
Un petit détour du côté de chez *Carolco* se voit taxé d'une seconde vision de **Deep Star Six** vu une semaine plus tôt à Paris. Le film sous-marin de Sean **Vendredi 13** Cunningham ne tient pas le choc. Plat, il a seulement le mérite de venir avant **Leviathan** et **The Abyss** et le personnage le plus intéressant du film est un gaffeur qui, en quelques heures, fait péter une douzaine d'ogives nucléaires, embroche son supérieur hiérarchique et laisse pénétrer une langouste géante dans la station. Faute de projections, le soir même, on se précipite à **La Mouche II**, une heureuse surprise. Le public américain, venu nombreux, hurle, éructe, applaudit en se bourrant de bennes de pop-corn arrosé de coca. Un cauchemar de cinéphile attentif, habitué aux toiles d'araignées et à la poussière du Palais de Chaillot.



ROLLER BLADE WARRIORS



JOUR 2

ROLLER BLADE WARRIORS débute en beauté le marché du film, en compétition horaire avec une quinzaine d'autres produits. Vu le titre, le choix s'impose de lui-même. Le film, tourné avec des moyens très limités mais bénéficiant d'un producteur-cinéaste connu (Jonathan Kaplan), se classe dans la catégorie "après la bombe". Il est alors aisé de faire passer étendues sablonneuses et terrains vagues pour toute une planète irradiée. Donald Jackson s'en tire certainement mieux que ses confrères italiens grâce à une caméra d'une étourdissante mobilité. Tout ceci se réfère aux westerns spaghetti (musique à la Morricone), aux films de samouraïs. Plusieurs donzelles plutôt bien faites et montées sur des patins à roulettes affrontent des types ignobles, violeurs et voleurs. Ils enlèvent une vierge blonde à qui ils font connaître les derniers outrages... Bricolé avec quelques bouts de ferraille et des tenues pour séances sado-masochistes, **Roller Blade Warriors** est en outre fréquenté par un gros monstre lubrique ainsi que le vétéran Rory Calhoun (gloire de la série B des années 50) dont le faux bras cache un canon!
CHINA O'BRIEN était attendu avec impatience. Nouveau produit de la *Golden Harvest* (quelques chefs-d'œuvre dont certains Jacky Chan), le film devait être mis en scène par Mark Lester. Surprise, c'est Robert Clouse qui apparaît au générique. Capable du pire (souvent) et du très bon (**Opération Dragon** et **New York ne Répond plus**), ce réalisateur vétéran des arts martiaux à l'écran suit péniblement les crochets de la volcanique Cynthia Rothrock pas très gâtée par la caméra. Une fois sur deux, elle ressemble à un petit cochon trop nourri. Un comble pour une championne d'arts martiaux. Le film se résume à un défilé de figurants laids, de seconds rôles inexpressifs, à des cadrages approximatifs et une confection expéditive. Réduit à ses scènes d'action montées en bout-à-bout, China O'Brien pourrait faire illusion. Le scénario ? Une femme-flic réduit à néant la pègre d'une paisible bourgade des States. Quelle folle originalité !
PHANTOM OF THE RITZ était tentant à une heure où se bousculaient les titres inquiétants. Joli titre mystérieux et quelle déconfiture une fois calé dans le fauteuil. Un type assez laid décide de retaper un cinéma en ruine. Il y met toute ses économies tandis qu'un colosse hante les coursives. Nouveau venu, Allen Plone connaît visiblement très mal le genre fréquenté. Il choisit radi-

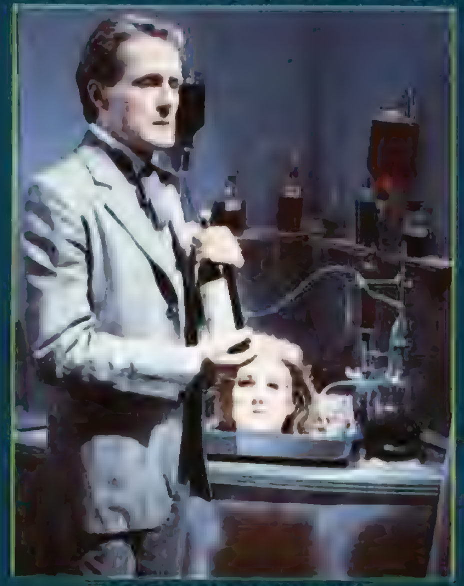
calement le blabla, des dialogues dont on se fout éperdument et glisse toutes les vingt minutes un effet de caméra subjective censé secouer le spectateur de frayeur. On aperçoit une grosse main et finalement le cinéaste livre la marchandise planquée une heure trente durant : un maquillage rapidement tartiné sur la tronche d'une force de la nature. Plus qu'un très mauvais film mal photographié, du vol. Allen Plone mérite la prison.

BRUTAL GLORY ne sortira probablement jamais en France, du moins en salle. Ce n'est pas une merveille mais il a au moins le mérite d'être bien fait, bien interprété. Un minimum requis qui n'a pas toujours été tenu, loin s'en faut. A travers le parcours d'un boxeur sortant du ruisseau, le réalisateur brosse un tableau assez passionnant de ce qu'a pu être ce milieu sportif dans les années 2O. Salles d'entraînement, réceptions mondaines, ballets classiques... Une certaine routine. Evidemment, le jeune loup du ring tombe follement amoureux d'une danseuse qui hait la violence. Les coups de poing font très mal, le sang gicle façon **Raging Bull** et l'amitié virile supplante la corruption. Curieusement, dans sa deuxième moitié, **Brutal Glory** se permet une escapade en pleine brousse africaine digne d'un Tarzan. Avec dans le rôle du manager un excellent Robert Vaughn et James Ryan dans celui de l'ex-champion véreux.

THE TOXIC AVENGER 2 se montre d'une grande sagesse. Toujours signé Michael Herz et Lloyd Kaufman, cette séquelle souffre des obligations de la co-production. La participation financière de *Lorimar* limite les excès. *Lorimar* paie, *Troma* coupe dans le lard. Le premier quart d'heure sauve malgré tout les meubles. Des nasillons dégénérés plastiquent un refuge pour aveugles et envisagent de bétonner le moindre coin de verdure de Tromaville. Le vengeur toxique écrase quelques cervelles et s'en va au Japon retrouver son père. Parodie des films à monstres genre **Godzilla** et tourisme sont au rendez-vous. A noter que la bande-annonce projetée avant le film montre des séquences ensuite absentes, notamment celle où Toxic lime tellement sa petite amie qu'il fout le feu au plumard.

JOUR 3

Le jour où l'on goûte aux joies de l'arrestation par les flics du comté. Haut-parleur, main sur le flingue, torche électrique


DOCTOR HACKENSTEIN



en pleine gueule et tout cela pour une vignette non renouvelée. Mais la démonstration est mémorable. Le même jour, par hasard, on savoure la bande annonce du **Batman** de Tim Burton. Le super-héros s'apparente à une immense créature de métal. Pas un faux pli au costume puisque c'est une véritable armure à la RoboCop. En joker sortant de l'ombre avec une pétoire fumante, Jack Nicholson promet des moments surprenants.

LOBSTER MAN FROM MARS se traduit par l'Homme-Langouste de Mars. Stanley Sheff parodie la bonne vieille science-fiction des années 5O. Pas très original ces temps-ci. Film dans le film, **Lobster Man**... suit les agissements sournois d'une créature ringarde souvent réduite à une ombre et une grosse pince. Très ringard et plein de trouvailles kitsch : l'arrivée du pêcheur providentiel qui, comme Robert Shaw dans **Les Dents de la Mer**, griffe un tableau noir, le militaire idiot prenant son pied avec des jouets... La farce fonctionne plutôt bien. Le metteur en scène n'a pris aucun risque. Sa reconstitution de Mars est succulente : un souverain barbu avec couronne, des playmates en string sous une toile transparente, quelques éclairages agressifs... Les vedettes invitées de service sont Patrick MacNee (présent dans la salle) sous la blouse du savant et Tony Curtis tremblant de trouille à la vision du film.

DOCTOR HACKENSTEIN possède la photographie la plus crade jamais vue sur un écran. Des grains énormes, des flous permanents. Richard Clark doit encore en rougir de honte. Il ne s'agit que d'un modeste pompage de tout ce qui a pu être fait dans le genre, un peu de **Frankenstein**, un peu de **Ré-Animator**. Situé au début du siècle pour faire chic, **Doctor Hackenstein** essaie de trouver dans l'humour noir son salut. Echec. Le seul bon calembour est emprunté à **Frankenstein Junior**. Misogyne en diable, le film recourt à des effets spéciaux calamiteux. La tête sous cloche du brave et distingué Docteur Hackenstein (en fait sa défunte épouse) demeure invariablement immobile pendant qu'une voix off débite des sornettes.

THE RADICALS rappelle, vu de loin, un film d'*héroïc-fantasy*. On déchante rapidement puisqu'il s'agit d'une reconstitution moyenâgeuse. Comment ose-t-on encore produire pareil document traitant des abus de l'église ? Raul V. Carrera filme platement en évitant surtout de cadrer les poteaux électriques. Opération réussie mais son rejeton se traîne. De plus, les églises restaurées font vraiment trop propres, trop clean. Demeure le charme de Leigh Lombardi dans le rôle de la nonne.

CLOWNHOUSE exploite l'image négative du clown. Trois psychopathes liquident trois clowns et volent leurs défroques. Ils s'en vont ensuite terroriser quelques gosses isolés dans une grande maison. Victor Salva soigne son film, peaufine des images toujours belles, veille à ce que les apparitions des clowns tueurs soient toujours surprenantes. Elles le sont au départ, beaucoup moins après. Rapidement, on s'aperçoit que l'embryon de scénario manque totalement de fondement, que l'illustration des terreurs enfantines tourne autour de quelques clichés. Bien réalisé et parfois troublant, **Clownhouse** se hisse néanmoins au-dessus de la moyenne du genre.

EARTH GIRLS ARE EASY se classe parmi les rares révélations de ce marché du film. Révélé par **Absolute Beginners**, Julian Temple évite les redites de son sujet : le débarquement de trois extra-terrestres sur terre. Ecran large et eastmancolor comme on n'en avait plus vu depuis vingt ans, **Earth Girls are Easy** procure du plaisir. Tout commence sur une autre planète avec des aliens poilus. Après rasage, ils atterrissent sur le plancher des vaches dans un engin qui s'apparente à un jouet colorié par un gosse. Rythme fou, permanence de l'imagination... Julian Temple parodie les films de plage genre Beach Boys, énumère une galerie de nénettes impressionnantes, montre que ses effets spéciaux sont bien des effets spéciaux tout en se permettant les fastes d'un grand film de science-fiction. Une comédie pleinement réussie et un divertissement haut de gamme. Le couple de **La Mouche** (Geena Davis/Jeff Goldblum) fonctionne à merveille. Vivement une distribution française. Cela ne sera possible que si son vendeur international baisse le prix du film, exorbitant.

JOUR 4

Le jour des mauvaises nouvelles. Par écho, on apprend que le **Kickboxer** de Jean-Claude Van Damme ne vaut pas tripette, que le **Sans Espoir de Retour** de Samuel Fuller ne rachète pas son auteur du flop des Voleurs de la Nuit. Comme on n'est pas pressé de vérifier ces déceptions, les deux projections sont remises au marché du film de Cannes. Faute de pouvoir assister à celle de **The Return of Swamp Thing**, suite de **La Créature du Marais** signée Jim Wynorski (la presse est refoulée à l'entrée), on se console avec sa bande annonce. Apparemment, c'est génial, plein d'effets spé-

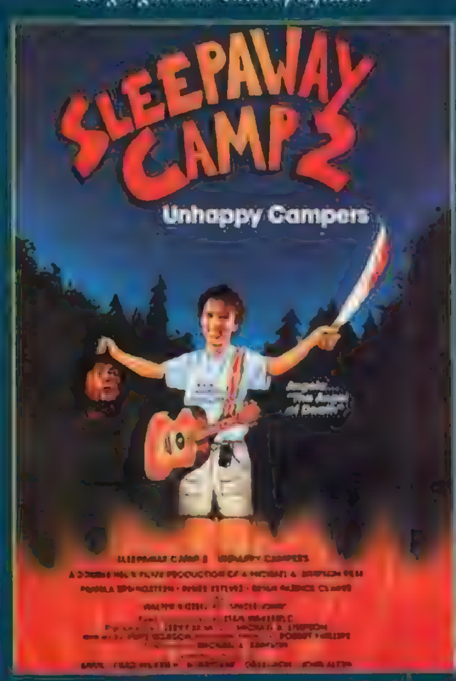

THE TOXIC AVENGER 2



ciaux fous et de gueules déformées. Attendons avant de prêter un jugement définitif.
BLOODFIGHT de Shuezy Gott montre à quel point **Bloodsport** a été un succès retentissant partout dans le monde. Deux ou trois autres démarquages sont repérés dans ce marché du film. Co-produit par le Japon, **Bloodfight** ne ressemble à son modèle que dans sa dernière partie avec une compétition d'arts martiaux où tous les coups sont permis. Un as du *kung-fu* forme un novice doué dans le but de remporter le premier prix d'une compétition terrible. La moitié du film tourne autour de cette formation détaillée dans les règles, avec quelques pirouettes savoureuses. Coup de génie du scénariste, le bon garçon est liquidé par une brute épaisse (la même que dans **Bloodsport**). L'initiateur devient alcoolo avant de reprendre du service pour venger son pote. Les combats sont réussis et la mort de l'élève secoue par sa violence. Pas mal.
FAREWELL TO SPACE BATTLESHIP YAMAMOTO est un épouvantable dessin animé du japonais Yoshinobu Nishizaki. Dernier rejeton d'une série à succès, ce nouveau **Battleship Yamamoto** souffre principalement d'une animation fonctionnelle et économique héritée de la télévision. Le concept même du film (un cuirassier qui sort de son repaire sous-marin pour filer vers l'espace) est extraordinaire. Pour le reste, les ouvriers commis au scénario se sont amusés à copier **Star Trek** dont ils ont repris l'entité extra-terrestre détruisant toute vie sur son passage. Mal foutu, pudibond, ce spectacle s'adresse à des débiles mentaux.
DEATH HOUSE marque les débuts de cinéaste du comédien John Saxon qui s'est d'ailleurs réservé un rôle de méchant. Dans la lignée actuellement très productive des pénitenciers diaboliques, **Death House** se situe dans une prison où se déroulent des événements bizarres : suite à des expériences interdites, des détenus se métamorphosent en zombies cannibales. Bigre! Carrefour de tous les clichés (prisonniers pédés, gardiens sadiques, agents fédéraux avec Ray Ban sur le nez) le film n'est pas une merveille d'ingéniosité. Cependant, John Saxon sait mener une intrigue. Ca va très vite, surtout dans la seconde moitié où des hordes de morts-vivants hystériques mangent les survivants. On craint pour la peau des gosses du directeur mort d'un coup de pioche dans le bide, pour la charmante doctoresse blonde en blouse blanche trop souvent boutonnée. Explosion finale mais le virus survivra.
SHOGUN'S SHADOW du japonais Yasuo Furuhata décoiffe. Deux heures de grande mise en scène, d'images superbes, de combats virtuoses. Le film de samouraï se porte bien. L'enjeu est ici un enfant convoité par un seigneur. Des partisans l'enlèvent... **Shogun's Shadow** conte leur fuite à travers le pays. Ils sont quelques hommes et presque tous y laisseront leur peau. Une réussite malheureusement appelée à rester aux oubliettes car ne portant pas la griffe "exportable" d'Akira Kurosawa. Mais **Shogun's Shadow** ne vise pas aux mêmes ambitions que le Maître. Sa violence est aussi fulgurante que ses instants de poésie (la séquence où tout l'écran est envahi de lucioles). Guerriers luttant à un contre vingt, corps criblés de lances et de flèches, énucléations spectaculaires, cavalier enflammé fonçant dans les rangs adverses, imbibés d'un liquide inflammable, cascades délirantes où des chevaux ont dû se briser les jambes... Quand la musique moderne, à la limite du rock, couvre les cavalcades, **Shogun's Shadow** décolle. Final cruel digne du plus grand auteur shakespearien. Une merveille.



THE RETURN OF SWAMP THING:
Le gargarisme chlorophyllien.



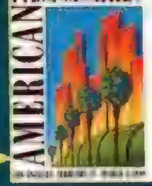
THE APPLEGATES



THE APPLEGATES, présenté sous la forme d'une promo-reel, semble s'orienter dans la bonne voie. Des insectes venus d'Amazonie investissent une famille typique. Leur but : conquérir le monde. Critique acerbe de l'*American Way of Life* sous l'angle de la sucrerie et effets spéciaux drôlatiques.
OUTBACK est un western australien genre téléfilm de luxe. Une confection soignée pour une intrigue mêlant amour et chevauchées (les meilleurs moments du film). Cela rappelle **L'Homme de la Rivière d'argent** avec Kirk Douglas dont **Outback** cherche vainement le souffle. Autrefois plus frondeur avec **Réactions en Chaîne**, Ian Barry oublie les leçons de George Miller, son boss sur **Mad Max**.

JOUR 5

THE DEAD PIT de Brett Leonard est probablement le meilleur film fantastique classique visionné durant ce marché du film. Le meilleur mais pas un bon film pour autant. Les scénaristes n'ont pris aucun risque : en pillant tout ce qui est passé à leur portée. **Hellraiser**, les **Freddy**, **L'Exorciste**, **L'Emprise**, **Zombie**... L'action se déroule dans un hôpital psychiatrique où un infirmier commettait autrefois d'atroces expériences. Une jolie malade se voit hantée par son âme Plutôt bien torché, **The Dead Pit** ne s'embarrasse guère de nuances. On vise l'efficacité et on y arrive parfois, surtout grâce à une caméra arpentant à grande vitesse des coursives insalubres. La description de la folie est évidemment caricaturale mais les déferlements *gore* de la dernière demi-heure gomment pas mal de scories. Trépanation avec cerveau hérissé d'épingles (merci Clive Barker) qui remue, tandis que les zombies sont réduits en bouillie par les soins d'une bonne sœur bénissant le contenu d'un château d'eau !
JUNGLE HEAT représentait l'Indonésie. Signée Ratno Timoer, cette grande aventure évoquant les Tarzaneries italiennes des sixties met en scène un groupe d'aventuriers cupides, des malfrats et une sauvageonne blonde (Azizi!) désormais reine d'une tribu de sauvages pas si mauvais que ça. Kistch en diable, bondé de péripéties mille fois vues, fréquenté par le valeureux Peter O'Brien (sosie de Stallone dans **The Intruder**), **Jungle Heat** accumule les scènes d'anthologie : ralentis sur Azizi folâtrant dans la verdure, buffet cannibale avec un gore pétillant, massacres divers, éboulement final... Tout y est, y compris un érotisme on ne peut plus prude. Quel régal. Projection en présence de Debbie Young, l'interprète d'Azizi, une jolie californienne blonde venue avec Maman assister à ses débuts cinématographiques à Djakarta.
SLEEPAWAY CAMP 2 devait en fait être **Sleepaway Camp 3** annoncé par le programme. Cette séquelle au malsain **Massacre au Camp d'Eté** joue sur un humour forcément noir avec un détachement surprenant. Michael A. Simpson filme son héroïne décimant une quinzaine de campeurs sans jamais manifester le moindre sentiment. La meurtrière agit en chantonnant. Elle utilise une tondeuse à gazon, la hache, des clous... Une corde et quatre roues pour arracher une paire de bras... Vraiment curieux, d'une froideur unique, **Sleepaway Camp 2** navigue à quelques larges coudées au-dessus de tous les **Vendredi 13** dont il est une excroissance monstrueuse.
HALLOWEEN 4 : THE RETURN OF MICHAEL MYERS est bien loin de bénéficier de l'approbation de John Carpenter. Encore inédit en France malgré un bon succès aux States, ce nouvel **Halloween** est de loin le





HALLOWEEN 4





OZONE...

moins bon de la série. Suspense fonctionnel au son d'une musique connue, coups de (grand) couteau et masque impassible d'un Donald Pleasence dans le rôle du psychiatre... Dwight Little n'a pas pris de risques. Même si la confection demeure honnête dans son ensemble, la banalité et les répétitions l'emportent largement.
THE LOST IDOL plante son action au Viet-nam. Un soldat liquide ses potes pour une statue en or. Quelques années plus tard, il revient reprendre l'objet. Il s'aperçoit alors qu'il reste un survivant; celui-ci s'adonne à la culture du riz. Il monte un commando avec des têtes brûlées complètement creuses et les réjouissances reprennent. Rien de bien palpitant dans cette série B de Philip Chalong dont les embuscades sont filmées tristement en champ/contre-champ.

JOUR 6

CODEMANE VENGEANCE nous narre les enièmes aventures du baroudeur Robert Ginty qui cache ses bajoues sous une barbe épaisse. Mis en scène par David Winters, un spécialiste du genre et président d'une firme rôdée à ce type de produits (*Action International Pictures*), **Codemane Vengeance** se situe dans un état d'Afrique sujet à une révolution sanglante dont les méchants de service sont des intégristes islamiques. Winters ne disserte pas, il bute les sujets négatifs avec une santé vivifiante. Il ne craint jamais le schématisme ou un quelconque caractère réactionnaire. Sorti d'une geôle craspec où il se faisait tabasser, Ginty reprend du service et s'en va mettre de l'ordre. Ça flingue, ça explose du début à la fin. Les amateurs apprécieront le nombre de cadavres, quelques concessions au gore (une tête coupée dans un bocal) et un sosie de Khaddafi. Quelques bonnes gueules de séries B fréquentent le spectacle : Don Gordon, Cameron Mitchell et James Ryan, parfait sous les turbans de l'affreux intégriste.
AMERICAN RAMPAGE vérifie les qualités du cinéaste David DeCoteau, connu pour avoir donné à la firme *Empire* ses plus beaux nanars (**Creepozoïd** surtout). Tourné à Los Angeles sous un soleil éclatant que le directeur de la photo transforme en luminaire mal réglé, **American Rampage** exploite la vogue des duos de flics. DeCoteau opte pour un homme et une jolie blonde sosie d'Annie Lennox, très mauvaise d'ailleurs. Cela voudrait ressembler à **L'Arme Fatale**... Les clichés tombent par dizaines : poussives poursuites automobiles, meurtre sous la douche, voitures piégées, attaque d'une épicerie par un malfrat vraiment laid, assemblée de mafiosi... Bien exécuté, **American Rampage** aurait pu donner un polar honorable. Bâclé, il fait regretter les plus mauvais épisodes de la série Starsky et Hutch.
SKINHEADS est le film méchant de cette sélection. Greydon Clarck (**7 Filles en Or, Terreur Extra-Terrestre et Hi Riders**) demande à ses acteurs de passer chez le coiffeur pour se refaire la boule à zéro. Avec quelques morceaux de jeans en loques sur le dos, ils sont fin prêts : ce sont des skinheads, d'affreux nazillons ne méritant que la mort. Parfaitement réactionnaire, le film tourne autour du siège d'un chalet de forêt par les rôles-titres. Ils jurent souvent mais agissent peu, presque toujours limités dans leurs débordements par ce bon vieux Chuck Connors promu représentant des vraies valeurs. Connors y laisse sa peau. Greydon Clark veut son film bestial, violent et malsain. Dès les premières séquences, il dérape dans la verdure. Ses skinheads sont des attardés mentaux, incapables de se défendre. Une pomme de pin pourrait les tuer. Le recours à un piège à loup puis à un ours pour achever l'un d'eux ne relève pas le sadique niveau de l'ensemble. Pour les tendres, il y a aussi une femme skinhead, note féministe indispensable...
THE LAST WARRIOR est l'une des vraies grandes surprises de ce marché du film. Réalisé par un inconnu (Martin Wragge), on le définit d'abord comme le croisement de **Duel dans le Pacifique** et de **Dieu Seul le Sait**. La présence de John Boorman faisant les cent pas devant la salle de projection laissait présager un démarquage assez suspect du premier. Martin Wragge évite le piège de la comparaison. Une île, un soldat américain, des japonais qui débarquent et qui repartent en laissant trois hommes, une nonne. L'américain liquide deux de ses adversaires mais se heurte au troisième, nettement plus coriace. Tandis que la religieuse apprend les rudesses de la guerre, le yankee fait l'apprentissage du code de l'honneur des samouraïs. Le japonais n'aime pas les armes à feu, il les méprise même. Place au sabre. Passionnant, original, **The Last Warrior** échappe à tous les poncifs avec une grande intelligence. L'affrontement entre les deux belligérants prend une tournure qui n'est guère en faveur de l'américain. Le talent de Martin Wragge éclate dans des scènes d'action très violentes au cours desquelles on remarque aisément son don à tirer parti des décors, comme celui d'un bateau croulant sous la rouille, tout particulièrement... Un film complètement remarquable.
MILLENIUM prouve que Michael Anderson sombre dans la banalité même avec un scénario exemplaire. Bon avec **L'Age de Cristal** et **Orca**, nul avec **Les Chroniques martiennes**, il illustre platement une incroyable histoire de société futuriste détournant des avions pour ensuite les crasher. A part les rides profondes de Kris Kristofferson, le lifting de Cheryll Ladd et quelques robots ringards, le vide sidéral.

JOUR 7

CELIA prouve que le cinéma fantastique australien est tombé bien bas. Pourtant prometteur avec son étiquette "film d'auteur" dans un registre peu fréquenté, **Celia** ennuie rapidement. Une petite fille blonde rêve à un monstre tapi dans les bois. Dommage qu'elle ne rêve que très peu car les neuf dixièmes du film concernent sa difficile vie de famille. Il est question d'adultère, de communisme... Peu passionnant. Les aventures turbulentes des gosses dans une carrière ne donnent aucun piquant à cette première oeuvre. Les images font dans la fadeur ce qui est un comble pour un film australien. Quant au rêve échappatoire, il n'est que le prétexte à des scènes à répétition. Un échec sur toute la ligne.
OZONE : THE ATTACK OF THE REDNECK ZOMBIES témoigne qu'aux USA on peut encore faire du gore explosif avec des moyens vraiment réduits. **Ozone** n'a pas dû coûter très cher mais cela n'a aucune importance. Matt Devlen exploite une catastrophe écologique : l'effritement de la couche d'ozone autour de la terre. Cela a pour conséquence de frapper à la tête quelques fermiers du Texas et de les transformer en zombies cannibales. Maître d'œuvre complet de son film, Matt Devlen en signe aussi les effets spéciaux, pas vraiment élaborés mais toujours dégueulasses à souhait. Les monstres en putréfaction avalent de gros quartiers de viande, arrachent des yeux, décapitent, et se liquéfient finalement dans de gros bouillons contre les murs. Corrosif, **Ozone** n'hésite pas à aller trop loin. Pour la petite histoire, sachez que son metteur en scène est végétarien et qu'il vient de produire un deuxième film d'horreur sommairement titré **Abomination**.
CASANOVA est un film soviétique muet datant de 1927. Cette réalisation de Alexander Volkoff restaurée par la Cinémathèque Française et l'UCLA n'a pas pris une ride. D'une modernité étonnante, mené à un rythme étourdissant, **Casanova** distance bon nombre de films d'aventures actuels par sa fantaisie, son allégresse, sa santé et le charisme de son interprète principal, Ivan Mosjoukine. Avec un battage peu commun, **Casanova** accumule chevauchées, scènes galantes, musicales (merci Georges Delerue) et fantastiques (le grimoire renfermant des diables grimaçants et un type qui se gonfle comme une baudruche). L'érotisme est traduit grâce à un ballet : les ombres chinoises d'une vingtaine de dames dévêtues des pieds à la tête. D'une grâce infinie, sans cesse surprenant, foisonnant sous les trouvailles visuelles et humoristes, ce **Casanova** devrait lors de sa sortie prochaine en France réconcilier deux générations avec le cinéma d'avant 1930.
Faut-il remonter à 1927 pour trouver un film digne de ce nom et succeptible de réhausser le niveau d'un Marché du Film très décevant?

Marc TOULLEC

PET SEMATARY

Tout fout le camp. Les cimetières ne savent plus garder les cadavres au chaud. Une famille, dangereusement installée à côté du lieu maudit, en fait les frais. *Pet Sematary* va à la rencontre du royaume des morts.

Depuis la vague déferlante d'adaptations plus ou moins heureuses de ses romans datant d'il y a deux ou trois ans, Stephen King s'est fait tout petit-petit. Sans doute pris par le doute à cause de l'échec commercial et artistique de son **Maximum Overdrive**. Annoncé depuis des lustres, **Pet Sematary** (traduit par "Simetière") voit enfin le jour. Non pas sous la direction de George Romero, comme il était question au départ, mais sous la tutelle de Mary Lambert, une jeune réalisatrice surtout connue pour avoir donné à Madonna ses plus beaux clips (("Like a virgin" et "Boderline"). Au cinéma, son unique titre de gloire n'en est pas vraiment un. Programmé à Avoriaz voici 2 ans, **Siesta** est un film "d'auteur" partant d'une banale histoire de meurtre et de jalousie pour tisser toute une toile schyzophrénique autour des déambulations de la comédienne Ellen Barkin. Lyrique et nébuleux, **Siesta** écopa d'un bide radical sur les écrans américains.

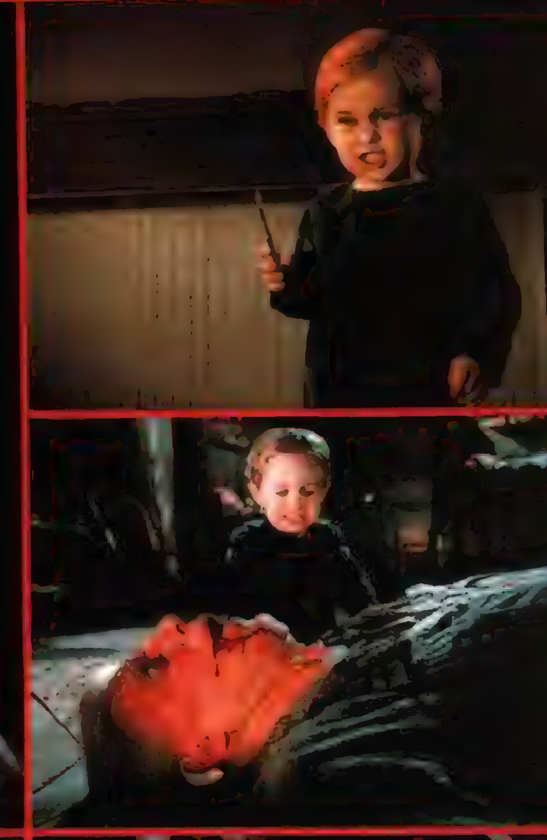


LE BON CHOIX ?

Mary Lambert prend les devants avec les fanas de Stephen King et surtout ceux du fantastique en général. "**Pet Sematary** est un film fantastique pour ceux qui n'aiment pas le fantastique". Bigre. Cependant, le producteur Richard Rubinstein et Stephen King ne doutent pas de ses capacités. "Nous avons été aussi bien impressionné par ses vidéo-clips que par **Siesta**. Les gens de la *Paramount* ont appréhendé que le mélange des possibilités de réalisation de Mary et du script de Stephen donnerait un film différent de ce qui se fait habituellement" rapporte, confiant, Rubinstein. Rubinstein, un nom connu pour être le producteur attitré de George Romero depuis **Martin**. Il a financé **Creepshow**, **Creepshow II** et demeure donc un proche de l'auteur de "Carrie". Pourquoi le nom de George Romero est-il absent du générique ? On sait que Romero a travaillé sur une première version du script avec Stephen King mais que le projet tomba rapidement à l'eau faute d'avoir trouvé un partenaire financier solide. Le voici ce partenaire, *Paramount*. Occupé







par la préparation puis le tournage d'**Incidents de Parcours**, le cinéaste préféré des zombies n'est finalement pas apparu aux yeux de Richard Rubinstein comme le metteur en scène idéal de **Pet Sematary** ; il connait trop bien le fantastique et l'horreur. Le duo Rubinstein/King penche pour une voie différente, moins "restritive". Et puis, ce qu'on ne dit pas vient des problèmes latents. Romero à la mise en scène du film aurait donné une oeuvre très violente, plutôt dérangeante. Romero a mordu la poussière quand *Orion* lui a trafiqué la fin de **Incidents de Parcours**. Les pontes de *Paramount*, désireux de voir le titre s'adresser à un large public, n'auraient pas apprécié. Et 10 millions de dollars dans le cochonnet de la production n'autorise guère les écarts. Pour l'instant, Stephen King (au générique scénariste et interprète d'un curé) se montre satisfait de l'entreprise. "Ce film m'est particulièrement cher. C'est le premier scénario que j'adapte directement d'un de mes romans. Et c'est ma première histoire à être filmée dans l'état du Maine où j'habite depuis toujours et où se situe un grand nombre de mes intrigues. L'écriture du scénario fut intéressante dans la mesure où elle m'a permit d'ajouter divers détails auxquels je n'avais pas pensé dans le livre".

UN SI JOLI CIMETIERE

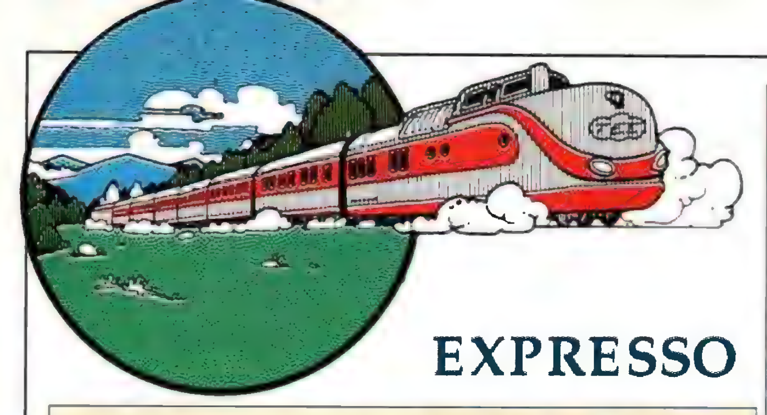
Départ classique. "Ludlow, Maine. Charmante demeure de style Nouvelle-Angleterre située à la campagne et entourée d'une propriété privée, de bois. Idéale pour une famille avec des enfants. Accès facile par la route". Voilà l'annonce par qui le malheur arrive. Citadin, le Docteur Louis Creed accepte un nouveau poste à la campagne, responsable du service médical d'une petite université. Il est accompagné de sa femme, de ses enfants. Entrainé par son voisin, le vieux Jud Crandall, il découvre que le cimetière voisin n'est pas aussi tranquille qu'il y paraît. Il est même très animé car les morts s'y balladent. En fait, le sanctuaire a été construit sur les restes d'un autre cimetière, indien celui-là. Et le Wendigo, un démon avide de chair humaine, se manifeste à travers la résurrection du corps fraîchement enterré. Le surnaturel se manifeste d'abord à travers un chat mort. Louis Creed, pour éviter un gros chagrin à son fils, place le corps de l'animal dans le fameux cimetière, un endroit où les enfants enfouissent en général les dépouilles de leurs animaux morts. Et les bêtes reviennent à la vie. Comme le chat... Un malheur n'arrivant jamais seul, c'est Cage, le fils de Louis Creed, qui est renversé par un camion non loin de chez lui. Louis pourrait très bien inhumer son fils dans le cimetière et ensuite le retrouver vivant. Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela. Surtout qu'apparaît Pascow, un étudiant, ancien patient de Louis Creed, et dont le crâne est en compote.

Best-seller, le roman de Stephen est d'abord publié trente semaines durant dans le New York Times. L'idée de "Pet Sematary" vient à King une nuit où il se promenait autour de sa maison du Maine. Le film a donc un caractère autobiographique que son auteur tient à affirmer en précisant que les premiers évènements relatés lui étaient vraiment arrivés. "Avec ma famille, nous nous étions installés dans une maison à la campagne, et il y avait derrière un adorable petit cimetière". **Pet Sematary** traite d'une famille rencontrant un problème hors du commun. Impliquer des personnages crédibles dans des situations terrifiantes est ce que Stephen King fait mieux qu'aucun autre écrivain" assure Richard Rubinstein. **Pet Sematary** devrait donc réussir là où **Peur Bleue** avait lamentablement échoué : amener le fantastique dans un environnement paisible et bucolique. Le film , se voulant intimiste, joue également sur les effets spéciaux de maquillage de David Anderson (**L'Emprise des Ténèbres**) qui s'est surtout consacré à Pascow, personnage furtif dans le roman. Il est dans le film un type comparable au comparse mort-vivant du **Loup-Garou de Londres** se décomposant au fur et à mesure que l'intrigue se déroule.

Cyrille GIRAUD



Stephen King



EXPRESSO

SIXIEME FESTIVAL DU SUPER 8

Des espions bien placés chez *Mad Movies* nous rapportent les plans secrets du prochain Festival du Super 8 et 16mm Fantastique. Bien joué, les gars!
Ca se passera le samedi 11 octobre, de 12 à 18 heures (date définitive) et au Palais de la Mutualité (2000 places), 24, rue St-Victor, 75005 Paris. Métro Cardinal Lemoine. Un lieu que les fantasticophiles apprendront rapidement à connaître puisque là se déroulerait peut-être aussi le prochain Festival du Film Fantastique de Paris (Rex).
Les places du Festival Super 8 (à 40F) seront en vente dès le mois de juillet à la Librairie *Movies 2000*. Tenez bon jusque là.

EUROCINE: French bis

Pendant que les ténors de la production nationale se pâment sur les écrans de télévision pour dire que la crise du cinéma français n'existe pas, la firme *Eurociné* continue son petit bonhomme de chemin. *Eurociné* existe depuis 1937, époque à laquelle elle se nommait encore *Eurocinéac*. Son fondateur : Marius Lesueur, producteur associé sur **La Belle et la Bête**. C'est après la guerre qu'*Eurociné* démarre véritablement avec un film aujourd'hui oublié, **Monsieur Lacaille** avec Jeanne Moreau. Gros succès, la maison peut se payer des vedettes comme Henri Vidal, Lino Ventura... Le *bis* arrive chez *Eurociné* dans les années 60. Les petits budgets d'aventures et d'action enrichissant leurs producteurs en Espagne et en Italie, pourquoi pas en France? Firme familiale, *Eurociné* se lance donc à la conquête de marchés rentables et à moindre risque. Ce sont d'abord des westerns (ou assimilés) qui garnissent le catalogue : **La Marque de Zorro**, **Le Dernier des Mohicans**, **L'Ange Noir du Mississippi**... Progressivement les budgets diminuent, jusqu'à atteindre le statut de films Z. Ses chefs-d'œuvre : **Le Lac des Morts-Vivants** de J. A. Lazer (en fait Jean Rollin contraint de faire jouer les acteurs au ralenti parce que la caméra ne tournait pas rond) et sa suite **L'Abîme des Morts Vivants** de Jess Franco. Les cannibales fournissent deux navetons assez délirants où l'on mâche du steak rouge. Ce sont **Terreur Cannibale** et **La Déesse des Barbares** de Jess Franco.

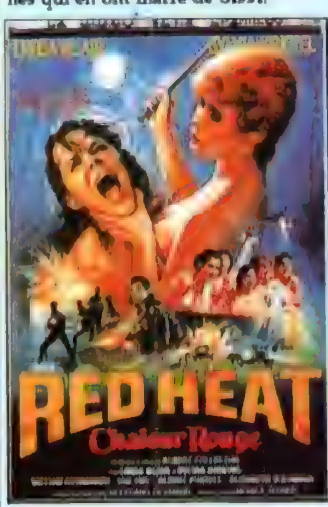




Le registre d'*Eurociné* s'étend aussi à une adaptation d'Edgar Poe (**Névrose** devenu **Revenge in the House of Usher**), à Guy de Maupassant (**La Maison Tellier**).
On nous propose des polars assez calamiteux (**Kiss Me Killer**, **Police Magnum 84**, **Police Destination Oasis**, **Kidnapping**), des productions visant à la découverte "in" de Paris (**Paris Inconnu en Totalscope !**, **Pigalle**...), des reconstitutions de l'enfer SS (**A l'Est de Berlin**, **La Louve de Stilberg**, **Train Spécial pour Hitler**, **Convoi SS de Filles**, **Nathalie Rescapée de l'Enfer**, **Fraulein Kitty**)... **Viol** de Pierre Chevalier (souvent caché sous le pseudo de Peter Knight) exploite une suite de scènes sordides et **Avortement Clandestin** du même prend position pour l'utilisation de la pilule. Quelques films érotiques de Jess Franco bien souvent, quelques perles rares (**Ogroff contre l'Homme Invisible**) complètent un listing maintenant bien décidé à laisser tomber le Z pour des productions plus ambitieuses.
Eurociné tourne maintenant avec Sybill Danning (**Panther Squad**), Chris Mitchum (**Commando Mengele**), Christopher Lee (**Dark Mission**), Chuck Connors et Robert Ginty (**Mania**) et peut-être Glenn Ford (**Emerald Bay**). Vendeur très actif dans le monde entier, *Eurociné* est sans doute le producteur français à s'exporter le mieux. C'est pas beau ça !

DU "CHOC" CHEZ DELTA

La collection *Vidéo Choc* n'est pas spécialement adressée aux maternelles. Chez Delta, société prospère au catalogue impressionnant (du Z rital et du **Rambo III** en passant par énormément de titres *Cannon*), on a décidé de viser un public avide de certaines sensations. A la vente exclusivement, ces cassettes marchent du feu de Dieu. Et ce n'est pas pour plaire à tout le monde. Y compris à certaines associations d'anciens combattants qui voient là un danger. Il est arrivé à un vidéo- club de Province de recevoir la visite de deux gendarmes suite à l'intervention de citoyens prudents. Le gérant du vidéo- club accueille les représentants de l'ordre, leur offre la vision des produits dénoncés. Ils s'installent, visionnent l'intégralité d'une cassette et déclarent finalement que tout ceci n'est vraiment pas méchant. Et ils ont raison. La collection *Choc* ne fait de mal à personne, ne fait l'apologie d'aucune idéologie suspecte et se contente de satisfaire quelques rétines qui en ont marre de **Sissi**.



Choc fonctionne sur deux idées : les femmes en cage et les uniformes. **Barbarie** (dont le premier titre est **Camp d'Amour pour Chiens Jaunes**) est une production de Hong Kong complètement délirante où les donzelles se font flageller par des Japonais sadiques. **Bourreaux SS** (ex **Des Filles pour le Bourreau**) de César Canevari, **Horreurs Nazies** (**SS Experiment Love**) de Sergio Garrone, **SS Camp 5** (Version dure de **Roses Rouges pour le Führer**) de Sergio Garrone (spécialiste des prisons de femmes par ailleurs), **KZ9 Camp d'Extermination** de Bruno Mattéi sont des dérivés du **Salon Kitty** de Tinto Brass. C'est toujours très efficace, et le contexte abordé n'autorise la vision qu'à des spectateurs avertis. Par contre **Condamnées à l'Enfer** de Giuliano Aneluci et **Chaleur Rouge** de Robert Collector exploitent innocemment le thème des prisons pour femmes. Toujours dans la collection *Choc*, **Orgie en Cuir Noir** est un hard-core où le cuir et les sévices raffinés détiennent la vedette.



Pour spectateurs encore plus avertis. Curieusement, la collection *Choc* possède un chef-d'œuvre dans ses rayons: **Requiem pour un Massacre** du soviétique Elem Klimov, une très impressionnante démonstration de folie nazie. Mais **Requiem pour un Massacre** ne vise pas à combler les penchants sado-maso de ces contemporains...



QUIMPER

Pour la septième fois se dérouleront à Quimper les rencontres ART et CINEMA du 14 au 25 avril. Le programme, riche et varié comme les années précédentes, se partage cette fois en deux axes principaux:
- Le cinéma soviétique après deux années de perestroïka avec de nombreux films inédits (Konchalovsky, Tarkovsky...) présentés par une importante délégation;
- Hommage à Roger Corman (enfin!) en sa présence avec projection de nombreux films inédits ou méconus comme ses premiers westerns ou **Mitraillette Kelly**, **She Gods of Shark Reef**, **A Bucket of Blood**, **The Terror**, **The Trip**, **Bloody Mama** et la plupart des films inspirés de l'œuvre d'Edgar Poe.
Il était temps de rappeler la carrière étonnante du réalisateur et saluer en lui un producteur inspiré, accoucheur de talents, qui a su donner leur chance à de nombreux réalisateurs débutants qui sont aujourd'hui parmi les plus grands comme Francis Ford Coppola ou Martin Scorsese pour ne citer qu'eux.
Renseignements: Association GROS PLAN 27, rue du Chapeau Rouge, 29000 Quimper. Tél.: 98 53 74 74.

JOE SPINELL
UN "MANIAC" EST MORT!



Impossible d'oublier sa tronche ravagée, vérolée, son nez aquilin, ses traits inquiétants et ses yeux noirs inquiets et ironiques à la fois. Joe Spinell était un personnage, une "nature". Pas un canon de beauté assurément, mais même dans ses plus petits rôles, il marquait, crevait l'écran. Joe Spinell doit toute sa célébrité à un personnage qu'il porta à bout de bras, le Frank Zito de **Maniac** du terrible William Lustig. Un personnage qu'il porta sur le papier avant de l'interpréter. Les débuts de Joe Spinell (né Spinelli le 28 octobre 1936) remonte à ses 9 ans où il joue Tom Sayer. Làdessus, il rejoint une troupe. Ses vrais débuts, il les fait au contact de l'univers carcéral: neuf ans de tournées dans les prisons du pays! Ca marque son homme. Ce n'est que bien plus tard qu'il auditionne pour **Le Parrain** de Coppola; Son visage typé le livre à un rôle de mafioso. Il était évident que Joe Spinell ne pouvait jouer le petit chaperon rouge. Ses films suivants lui donnent inévitablement des rôles de durs: **Le Convoi de la Peur**, **La Taverne de l'Enfer**, les **Rocky de I à III** (Stallone était un ami personnel), **Stay Hungry**, **Next Stop Greenwich Village**, **French Connection**, **Adieu ma Jolie**, **Les Faucons de la Nuit**, **Brubaker**... Dans **Cruising** de Friedkin, il était un flic porté sur les travestis, dans **Forbidden Zone**, il dansait, dans **Star Crash**, il incarnait un méchant spatial à la Darth Vader, dans **The Last Horror Film**, il se parodiait en compagnie de Maman... On l'a vu dernièrement et furtivement lors des scènes non retenues de **Veuve mais pas Trop** de Jonathan Demme lors du générique de fin!
Spinell envisageait le tournage prochain de **Maniac II** où il aurait repris le personnage émouvant et cruel de Frank Zito, le tueur de jolies dames. Joe Spinell est décédé d'une crise cardiaque le 13 janvier dernier. Il avait une cinquantaine d'années et toute sa carrière devant. Le dernier de ses 70 films, **The Undertaker**, traduisez "le croque-mort". Tristement loufoque!

THE KISS
RICHARD LEWIS:
Un producteur qui parle

"J'ai d'abord étudié l'anthropologie à l'université de Berkeley en Californie : les primates, les singes, les expressions du visage, les mouvements du corps, le système pileux... Ensuite, pendant l'été, avant les examens, j'ai travaillé en tant qu'assistant à la télévision nationale. Je balayais le plateau ! C'est alors que je me suis inscrit dans une école de cinéma l'UCLA la grande école du cinéma où j'ai obtenu un diplôme. Je suis donc assez différent des gens de cinéma, y compris des gens qui ont travaillé sur **The Kiss**. Je suis plus "scolaire". Mon premier job était pour une firme qui s'appelle maintenant *Orion*. Mais avant, j'avais réalisé, écrit, produit, monté pour la télévision un film tourné avec trois caméras. C'était juste pour voir ce dont j'étais capable. Puis sont arrivés les téléfilms où j'occupais le poste d'assistant-producteur. Un boulot physique : je prenais en charge le budget, l'équipe, les lieux de tournage... Mais je n'étais pas réalisateur.
C'est alors que j'ai rencontré Pen Densham qui n'avait encore jamais réalisé un "grand film". Pen et John Watson, son partenaire, avaient reçu des récompenses pour leurs documentaires. Ils avaient plus d'expérience que moi mais j'étais aussi plus agressif. J'ai le profil du producteur qui brasse les affaires, qui organise les choses. J'ai trouvé l'argent pour le premier film de Pen, **The Zoo Gang**, un petit film de deux millions et demi de dollars. Je l'ai produit physiquement de A à Z. C'était moyen...
The Kiss est le premier film dont j'étais complètement responsable. C'est après avoir été viré de **La Bête de Guerre** suite au limogeage de David Puttman de la *Columbia*. Le réalisateur de **The Kiss** n'était pas Pen au départ mais je l'ai imposé aux gens de la *Columbia*. Il a d'ailleurs récrit le scénario. Tous deux nous avons décidé de la distribution, du lieu de tournage (Montréal). J'ai réalisé pendant 7 jours les scènes imparties à la deuxième équipe.
Lorsque j'ai rencontré Pen, il n'avait qu'un film en développement. Maintenant, il en a 15 ! Maintenant que je suis le président de *Trilogy*, il est un de mes employés ! Enfin, on est sur un pied d'égalité, partenaire en somme. Le travail avec *Tri-Star* n'est pas évident bien que les gens soient sympathiques. Au niveau de la production, ça va mais la distribution est mauvaise. Ils sortent 15 films par an et ont l'air de s'en foutre. **The Kiss** (4 millions de dollars de budget) a fait des recettes identiques à celles de **The Blob** (18 millions de dollars de budget). Mais on aurait pu faire mieux. Le marketing n'a pas été très bien assuré. Il faut que les gens de *Tri-Star* sachent que cela est aussi important que la réalisation, le montage. Personnellement, je sais comment contrôler un film mais je ne sais pas comment le vendre.
Le plus dur sur le tournage a été l'explosion de la piscine. La première fois ça n'a pas marché, alors on a rajouté du gel explosif et ce fut vraiment trop puissant. Un cascadeur a été brûlé. Pendant un moment, j'ai cru qu'il était mort mais il s'en est sorti. On a tourné cette scène pendant 22 heures d'affilée. **The Kiss** est vraiment un film amusant. En France, il est censé s'adresser aux gens d'un certain âge; aux USA, il a pour clientèle des adolescents de 14 ans!

THE KISS



LA CHEVAUCHEE DE FEU

On se croirait revenu vingt ans en arrière, au bon vieux temps des films épiques qui glorifiaient des faits d'armes historiquement fameux. **La Chevauchée** décrit, pendant la première guerre mondiale, l'assaut mené par la cavalerie australienne contre les troupes germanoturques détenant un point d'eau capital dans un désert de Palestine. Seulement 30 hommes y laissèrent leur peau, alors que le feu ennemi les balayaient sur plusieurs kilomètres... Réalisateur autrefois talentueux (**Harlequin**) et tombé dans le piège hollywoodien (**Daryll**), Simon Wincer s'en est tenu à une illustration traditionnelle de cet événement contemporain au **Gallipoli** de Peter Weir. Et le classique sied à merveille à **La Chevauchée de Feu**. Amitiés viriles, manoeuvres malignes, amourette sur fond de soleil couchant, sacrifices humains... Wincer et son scénariste n'ont pas cherché midi à quatorze heures. Et c'est tant mieux. De plus, le film répond exactement à ce qu'on attend d'un bon film australien : un cinémascope splendide, des comédiens inconnus mais excellents, du lyrisme... Le talent du cinéaste et du directeur de la photo (Dean Semler venu de **Mad Max 2** et de **Razorback**) éclatent dans la charge finale qui restera comme l'une des plus impressionnantes reconstitutions de bataille de ces dernières années (avec **L'Ultime Attaque** et **Il Etait une Fois la Légion**). Sans céder à la barbarie, Wincer lance sa caméra à la vitesse des chevaux, décrit avec une minutie d'historien les manoeuvres de l'ennemi... Il réalise des plans larges où la "chevauchée de feu" apparaît dans toute sa démesure. Réellement prenant et aussi très beau. Le film retrouve ainsi la magie d'un grand spectacle simple, sans le recours réducteur des effets spéciaux. Cela fait déjà quelques années que le cinéma ne nous avait offert pareille jubilation, pareille utilisation du désert et des chevaux. A voir d'urgence.

Marc TOULLEC

The Lighthorsemen. Australien. 1986. Réal.: Simon Wincer. Scén.: Ian Jones. Dir. Phot.: Dean Semler. Mus.: Mario Millo. Prod.: Ian Jones et Simon Wincer/ Vestron. Int.: Jon Blake, Peter Phelps, Tony Bonner, John Walton, Tim McKenzie, Sigrid Thorton, Bill Ker, Shane Briant... Dur.: 1H 53. Dist.: Les films Jacques Leitienne. Sortie prévue le 19 avril 1989





LE RETOUR DES MOUSQUETAIRES

La vague des séquelles frappe encore. Des producteurs avisés contactent donc Richard Lester pour que celui-ci tourne illico une suite à son adaptation en deux tomes du chef-d'oeuvre d'Alexandre Dumas. Pris entre la parodie et un certain tragique (dans le deuxième film surtout), Richard Lester s'y laissait aller à un humour ravageur, iconoclaste et ironique.

Le Retour des Mousquetaires ne remet jamais en cause cette vision des choses. Au départ, il y a un autre roman d'Alexandre Dumas, "20 ans après", un livre crépusculaire, nostalgique, qui décrivait des mousquetaires vieillis, aigris, pleurant sur le passé. Lester, et ses scénaristes, n'ont retenu du bouquin que peu de chose. On retrouve Porthos, Aramis, D'Artagnan et Athos tout aussi jeunes, bondissants, un peu empâtés peut-être, mais ce ne sont pas les hommes meurtris du roman. Et leurs interprètes s'en tirent plutôt bien. Surtout Oliver Reed, le seul curieusement à faire passer une note d'émotion dans une suite de cavalcades, pièges et complots. 20 ans après l'affaire des ferrets de la Reine, ils sont donc de retour pour se heurter surtout à la fille de Milady. La fille est aussi douée pour le crime que sa maman, aussi belle aussi... Richard Lester, qui ne prend plus rien au sérieux depuis longtemps, imprime sa marque à cette aventure se déroulant dans des extérieurs magnifiques. Lorsque Michael York grimpe sur un arbre pour sauter sur une diligence, l'arbre tombe. Le même saute sur sa monture mais à l'envers! Hormis quelques clins d'oeil plus fins à l'histoire, quelques vacheries envoyées aux Anglais ("seulement des animaux maltraités et l'augmentation de la bière pourraient les faire réagir"), **Le Retour des Mousquetaires** se résume à une vaste loufoquerie. La chambre de Milady Jr. bondée de pièges manipulés par des nains planqués au-dessous restera le plus grand moment de la farce. Philippe Noiret compose un Mazarin perfide à souhait sous des dehors pépères, Christopher Lee campe un Rochefort tranchant de trouille du début à la fin... Divertissement toujours énergique, toujours jovial, **Le Retour des Mousquetaires** perd néanmoins du brillant de ses prédécesseurs. Mais il reste encore du panache à l'aventure. L'enthousiasme des comédiens visiblement heureux de se retrouver là y est sans doute pour quelque chose.

Marc TOULLEC

The Return of the Musketeers. France/ Espagne/ Angleterre. 1989. Réal. : Richard Lester. Scén. : George McDonald Fraser. Photo. : Bernard Lutic. Mus. : Jean-Claude Petit. Prod. : Pierre Spengler et Michelle de Broca. Int. : Michael York, Oliver Reed, Frank Finlay, Richard Chamberlain, C. Thomas Howell, Kim Catrall... Dist. : UGC. Durée. : 1H45. Sortie à Paris le 19 avril 89.



MISSISSIPPI BURNING

Lorsqu'au début du siècle, l'écrivain Jack London loua les mérites d'un livre intitulé "la Jungle" d'Upton Sinclair, il insista fortement sur la nécessité de ne faire diffuser l'oeuvre qu'à travers l'édition socialiste réduisant du coup son impact. En 1989, ce refus des compromis n'est plus de mise et qu'on soit "camarade" ou non, ne change rien à l'affaire : un film doit être vu, un livre doit être lu par le plus grand nombre de personnes. Cela dit, comment procéder ? Contenter un maximum de gens quand on s'attaque à la bonne conscience américaine reste peu réalisable (c'est le cas d'Alan Parker). D'un autre côté, satisfaire vraiment tout le monde signifie film roublard, biaiseur et souvent sans âme (ça n'est pas le cas de **Mississippi Burning**). Déjà taxé de racisme à la sortie de **Midnight Express**, Parker se met maintenant à dos les Noirs américains pour une raison très simple : les catalyseurs (ou supposés tels) de la prise de conscience des Noirs ne sont autres que deux agents du FBI ; pas de héros de couleur pour soulever les masses, juste deux ou trois allusions à un certain pasteur. C'est également le reproche que l'on a fait à Attenborough concernant **Fry Freedom**. Persévérer cependant dans cette voie serait prendre Parker pour le révolutionnaire qu'il n'est pas. Habile à dénoncer les injustices individuelles ou sociales, le réalisateur croit avant tout à un spectacle de qualité et de ce point de vue **Mississippi Burning** est une absolue réussite. Mené sans aucun temps mort, d'une violence étudiée (utilisation remarquable du son à cet effet) et magnifiquement photograhié (coup de chapeau à Peter Biziou pour ses extérieurs quasi-picturaux), le film se boit comme du petit lait. Mention très spéciale à Gene Hackman, peut être LE comédien sachant le mieux incarner les Américains moyens.

Alain CHARLOT

***Mississippi Burning**. USA. 1988. Réal.: Alan Parker. Scén.: Chris Gerolmo. Dir. Phot.: Peter Biziou. Mus.: Trevor Jones. Prod.: Frederick Zollo et Robert F. Colesberry. Int.: Gene Hackman, Willem Dafoe, Frances McDormand, Brad Dourif, R. Lee Ermey, Gailard Sartain... Dur.: 2H 06. Dist.: 20th Century Fox. Sortie le 29 mars 1989.*





L'UNION SACREE

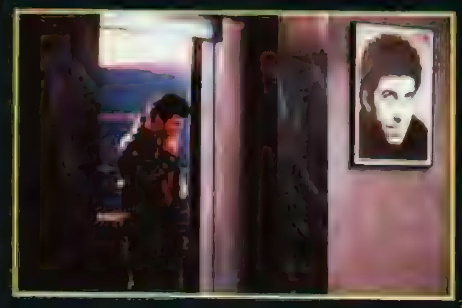


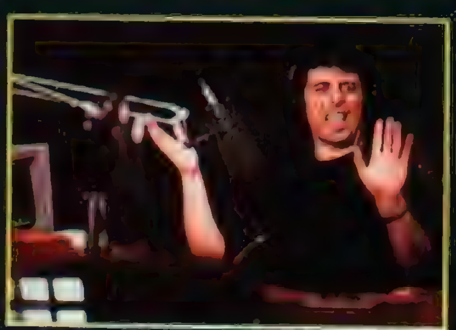
France, 1988. Réal.: Alexandre Arcady. Scén.: Daniel Saint-Hamont, Alexandre Arcady et Pierre Aknine. Phot.: Robert Alazraki. Mus.: Jean-Jacques Goldman. Prod.: Alexandre Films - S.G.G.C. - FR3 Films Production. Int.: Richard Berry, Patrick Bruel, Bruno Cremer, Claude Brasseur, Saïd Amadis, Corinne Dacla. Dist.: Les Films Number One. Durée 2h02. Sortie le 15 mars 1989.

Surprise ! Lorsque Karim Hamida, le flic d'origine arabe, intègre la brigade des stupéfiants, c'est à Simon Atlan, le juif, qu'il songe pour faire équipe. Les deux fils de l'Algérie, l'un Harki, l'autre Pied-Noir, n'affichent pas le même caractère. Le premier a l'air plus calme et moins commode; le second a des allures de chien fou généreux. Dans un premier temps, c'est la haine ou du moins le mépris. Schéma classique, les deux hommes apprennent à se connaître et passant outre leurs différences s'épaulent en cas de coup dur. Hamida abat alors ses cartes : agent de l'ombre, il bosse pour le compte de la DGSE en tant que lieutenant. Il a pour cible Radjani, un terroriste résidant en France et faux ambassadeur culturel...
Poursuivant son exploration d'un monde qu'il connaît bien, celui de là-bas, Alexandre Arcady n'a pas raté le coche du fanatisme islamique. Car venant fort à propos, **L'Union Sacrée** soulève un problème éminemment actuel : comment lutter physiquement et intellectuellement contre ce que la majorité des français considère comme un fléau, cette voix d'Allah déformée, amplifiée jusqu'à plus soif par les intégristes religieux. Intellectuellement, le film y répond. Ne pas faire l'amalgame entre ceux (les Hamida, Atlan...) qui interprètent correctement le Coran et ceux (les terroristes, les Iraniens, les fous dangereux) qui font couler le sang. C'est dit et répété de façon non ambiguë. Physiquement, **L'Union Sacrée** aligne 125 minutes de bon suspense durant lesquelles on ne s'ennuie guère. C'est sanglant à souhait, rythmé et puissant. Du bon boulot qui nous indique le chemin à suivre pour se débarrasser des terroristes. Un chemin fictif et idéalisé (Arcady ne se veut pas prophète ou donneur de leçons) qui va de l'attentat de la rue des Rosiers contre le restaurant Goldenberg à l'affaire de l'Ambassade d'Iran cernée par les forces de l'ordre pendant plus d'un mois.
Grâce à un scénario qui tient debout sans qu'on le soutienne, Arcady s'est donc permis de rappeler, à l'heure où l'Iran apparaît omniprésente, une page de nos relations "extérieures" passées.

Alain CHARLOT

TALK RADIO



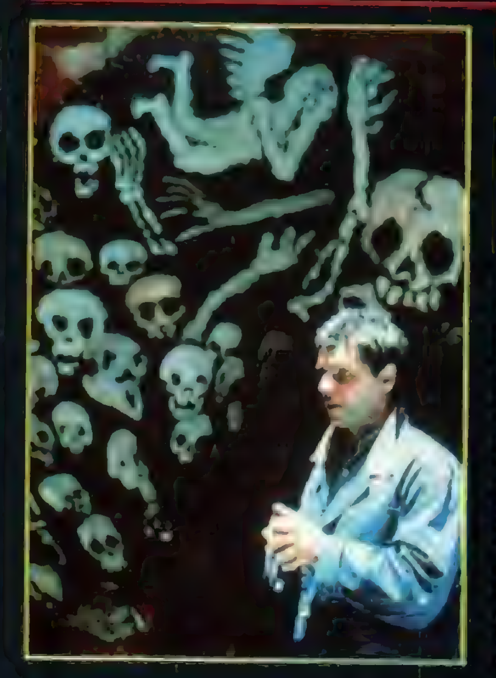


Talk Radio n'est pas un film qui a un commencement car il amorce, dès son début, une fin: celle de Barry Champlain. Barry Champlain c'est le nom qui remplace en fait celui d'Alan Berg, célèbre animateur radio assassiné à Dallas (déjà vu dans **La Main droite du Diable**), un animateur différent, poussant la provocation avec certaines fois une justesse terrifiante, un être qui dérange. Pour la première fois Oliver Stone (on omettra ici d'inclure **La Main du Cauchemar et Seizure**) parle d'un homme qui au lieu d'apprendre le vice et de redevenir pur, parle des vices de notre société tout en se sachant impur. En optant pour une telle construction, Stone a montré qu'il était capable d'évoluer, de passer à un stade supérieur de raisonnement.
L'homme n'a plus à tester la corruption pour devenir un être moral, il est, dès la première minute, un être moral; un être qui prouve que la corruption et le cloisonnement intellectuel font des ravages tout aussi dangereux que le fanatisme. En situant son action au sein de la "Bible Belt" (cette ceinture ultra-conservatrice dont la capitale est Dallas) Stone a non seulement fait, symboliquement, du studio dans lequel Champlain s'exprime, un confessionnal moderne récepteur des maux de l'Amérique (le racisme, l'antisémitisme), mais a aussi immiscé l'idée que la toute-puissance de la communication n'a été rien moins que le ferment d'un nouvel illétrisme. Cependant **Talk Radio** c'est surtout l'histoire d'un homme flagellant ses concitoyens de remarques cinglantes et qui vit dans un lieu miroir sans arriver à se connaître, sans arriver à se rendre compte de l'hérésie qu'il vit (son ego) et sans arriver à voir que son sang va être forcément versé et partir en fumée. **Talk Radio** est un film qu'il faut revoir pour dépasser la puissance de feu de la parole et rentrer en contact avec le discours et le personnage.

Gilles BOULENGER

1988. USA. Réal. : Oliver Stone. Scén. : Eric Bogosion et Oliver Stone d'après la pièce d'E. Bogosian. Photo. : Robert Richardson. Mus. : Stewart Copeland. Prod. : Edward R. Pressman et A. Kitman Ho. Int. : Eric Bogosian, Ellen Greene, Leslie Hope, Alec Baldwin, John C. McGinley, John Pankow... Dist. : Capital Cinéma. Durée : 1H50. Sorti à Paris le 12 avril 89.

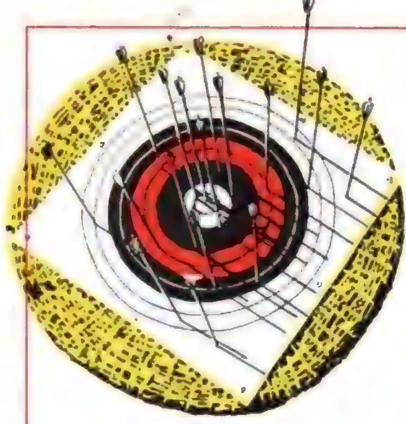
TERRE INTERDITE



D'après Archimède, tout corps plongé dans un liquide remonte automatiquement à la surface. A l'inverse, ce qui nous vient d'Australie en matière de cinéma n'est pas forcément à prendre... **Terre Interdite** se distingue hélas par un interminable suspense fabriqué de broc, et une mise en scène contemplative jouant un peu trop des qualités naturelles de la lumière. C'est parfois beau, souvent pénible. Le seul intérêt du film, au bout du compte, reste la remise en cause des essais nucléaires britanniques en territoire aborigène. Du 3 octobre 1952 à fin 1966, les Anglais procédèrent à de nombreux tests de "bombe A" du côté de Monte Bello (une île située au nord-ouest de l'Australie), Emu Field et Maraligna (sud du pays). Ce n'est qu'en 1984 que l'alarme est sonnée; le gouvernement charge une commission royale de faire la lumière sur cette affaire. En décembre 1985, les conclusions tragiques (et coûteuses) du rapport amènent l'Angleterre et l'Australie à étouffer le scandale. En janvier 1986 néanmoins, une autre commission (technique cette fois-ci) se forme pour résoudre les problèmes de décontamination et de dédommagement des victimes.
Spécialiste des séries télé, le réalisateur Michael Pattinson a enquêté de son côté et ce qu'il a découvert ne glorifie pas non plus le royaume de sa majesté: aborigènes irradiés, soldats sans protection lors des essais, cancers suspects... C'est clair, il fallait un film pour témoigner. Mais ses auteurs, forts de leur bon droit, n'ont pas su se hisser à la hauteur d'un Parker ou d'un Stone. Devant cette attitude terre-à-terre, j'ai bien peur qu'à part les écolos convaincus...

Alain CHARLOT

Ground Zero. 1988. Australie. Réal. : Michael Pattinson et Bruce Myles. Scén. : Mac Gudgeon et Jan Sardi. Photo. : Steve Dobson. Mus. : Tom Bahler. Prod. : Michael Pattinson. Int. : Colin Friels, Jack Thompson, Donals Pleasance, Natalie Bate, Bob Maza... Dist. : Forum Distribution. Durée : 26 avril. Sortie à Paris le 26 avril 89.



TIR GROUPE

HAWKS

Sortie à la sauvette pour cette comédie dramatique où deux condamnés à mort par la médecine s'offrent une dernière virée en Hollande. Le ton, souvent léger, se durcit pour les meilleurs moments du film grâce au jeu étonnamment intense de Timothy Dalton. Malheureusement, Robert Ellis Miller se noie sur la fin dans les bons sentiments et il n'a pas le talent d'un Percy Adlon (**Bagdad Café**) pour faire passer la sauce.

V.G.

1988. GB. Réal. : Robert Ellis Miller. Int. : Timothy Dalton, Anthony Edwards, Janet McTeer, Camille Coduri... Dist. : Fox. Durée : 1H49. Sorti à Paris le 8 mars 1989.

VENT DE GALERNE

L'après-révolution française et le dur retour à la réalité. Pour les Vendéens, rien n'a changé et le forgeron d'un petit village mène la révolte. Vivement la fin de l'année qu'on ne nous pompe plus le dard avec la révolution. Complètement constipée, la caméra cadre médiocrement tout ce qui passe devant elle (très peu de chose à vrai dire), les acteurs s'ennuient ferme dès qu'ils ne sont plus au premier plan. On dirait de la télé. Déshonorant, non?

V.G.

1988. France/ Québec. Réal. : Bernard Favre. Int. : Jean François Casabonne, Charlotte Laurier... Dist. : Fox. Durée : 1H45. Sorti à Paris le 22 mars 1989.

LA LEGENDE DU SAINT BUVEUR

Filmer des regards appuyés, furtifs, inquiets, admiratifs..., c'est ce qu'aime Ermano Olmi. Seulement, il faut des situations adaptables à cette façon de mettre en scène, à ce désir de retourner aux origines du cinéma. **Longue Vie à la Signora**, son dernier film, était une merveille. Des personnages regroupés autour d'une table s'y espionnaient anthologiquement.
Dans **La Légende du Saint Buveur**, fable où un clodo ivrogne se voit donner deux cents francs et fait tout son possible pour les rembourser sans y parvenir, les regards dissimulent mal le vide des personnages. Les tics d'Ermano Olmi, d'ordinaire plaisants, se font détestables. Rutger Hauer? Un grand BOF...

V.G.

La legenda del Santo Bevitore. 1989. Italie/ France. Réal. : Ermano Olmi. Int. : Rutger Hauer, Anthony Quayle, Sandrine Dumas... Dist. : BAC Films. Durée : 2H06. Sorti à Paris le 5 avril 89.

WORKING GIRL

Comédie de luxe pour acteurs prestigieux, **Working Girl** est un gros coussin moelleux dans lequel il fait bon s'enfoncer. Mike Nichols, d'ordinaire neutre voire inexistant, se permet même quelques audaces de mise en scène surprenantes. Reste le message : les délices du fonctionnariat et de l'accession au pouvoir. Et bien, ça serait gâcher son plaisir que d'en faire un fromage.

V.G.

1988. USA. Réal. : Mike Nichols. Int. : Mélanie Griffith, Harrison Ford, Sigourney Weaver... Dist. : Fox. Durée : 1 heure 55 . Sorti à Paris le 1er mars 89.

WORKING GIRL





RAIN MAN



VOYAGEUR MALGRE LUI

RAIN MAN

Rain Man est, certainement comme son réalisateur, ballotté entre entre de mauvaises exigences commerciales et la beauté cruelle des grands films pessimistes. Le côté clippé et superficiel de certaines séquences (tout ce qui touche au road-movie en fait) paraît bien pâle en comparaison du cinéma-vérité que Levinson recherche et trouve parfois avec bonheur. Dustin Hoffman est au diapason. Son jeu, mi-fabriqué, mi-intense, suit les courbes de la mise en scène. Un film inabouti aux plaisirs variables.

V.G.

1988. USA. Réal. : Barry Levinson. Int. : Dustin Hoffman, Tom Cruise, Valeria Golino... Dist. : UIP. Durée : 2H15. Sorti à Paris le 15 mars 89

VOYAGEUR MALGRE LUI

Attention, casting trompeur! Voyageur malgré lui et malgré la présence du couple Turner/Hurt, n'est pas **La Fièvre au Corps 2**. Il n'y est pas question de meurtre ni de machination mais d'un homme replié sur lui-même et partagé contre son gré entre deux femmes. Ce beau récit, qu'aucune note discordante ne vient troubler, nous le devons aux talents réunis des scénaristes Frank Galati et Lawrence Kasdan qui respectèrent la sobriété de l'œuvre originale signée Anne Tyler. Louons également William Hurt, l'un des rares acteurs contemporains capables de transmettre le mal de vivre. Au total, de la belle ouvrage.

A.C.

The Accidental Tourist. USA. 1988. Réal. : Lawrence Kasdan. Int. : William Hurt, Kathleen Turner, Geena Davis, Amy Wrigth... Dist. : Warner Bros. Durée : 2H01. Sortie le 5 avril 89.

MR NORTH

Pour avoir une idée précise de ce film guilleret et optimiste, imaginez l'atmosphère bon-enfant de **L'Extravagant Dr Dolittle**, l'humour d'un Dickens, et le happy-end d'un conte de Perrault. Mort le 28 août 1987, John Huston, qui avait indéniablement le sens de la famille, contribue la naissance du premier long-métrage de son fils, Danny. Il en fut le co-scénariste, le co-producteur et l'instigateur numéro un en engageant Mitchum et Bacall, deux amis de longue date. Agréable à suivre, joyeusement filmé, **Mister North**, compte tenu de sa genèse, ne surprendra personne par ses qualités et son charme désuet.

A.C.

USA. 1987. Réal. : Danny Huston. Int. : Anthony Edwards, Robert Mitchum, Lauren Bacall, David Warner... Dist. : Deal. Durée : 1H40. Sortie le 15 mars 89

LA SALLE DE BAIN

Du noir et blanc, un scénario d'apparence pseudo-intello... On frémit d'avance. Et pourtant le film surprend, déroute, intrigue, amuse. Un type décide de vivre entre quatre murs, dans une salle de bain, dans une chambre d'hotel, isolé du monde. Il joue aux fléchettes, lit, écoute la radio. Véritable Buster Keaton massif lâchant quelques sourires, Tom Novembre porte **La Salle de Bain** sur ses épaules.

M.T.

France. 1988. Réal. : Tom Lvoff. Int. : Tom Novembre, Gunilla Karlsen, Charlotte de Turckeim, Roland Bertin, Jiri Stanislav... Durée : 1H25. Dist. : BAC Films. Sortie le 8 mars 1989.

Jérôme BERNARD (ST AMOUR, [illegible].)

Aujourd'hui, le 16 janvier, je distingue *Impact* sur les rayons du marchand de journaux. Heureux, je glisse mes 20 francs sur le comptoir et je cours chez moi m'enfermer.
Seulement voilà, je tombe sur le courrier, et là le choc : CHUCK NORRIS ZERO !!! Ca fait mal. Attention, je suis un hyper fan de Stallone. J'ai vu deux fois **Rambo III** et autant ses autres films. D'accord, Sly s'occupe de tout (peut-être de trop : ça le perdra) et il s'offre le luxe de prendre la grosse tête. Mais Chucky lui aussi écrit ses scénarios et ce depuis le début de sa carrière (**Le Commando des Tigres Noirs**). Quant à ses derniers films, ils sont plutôt meilleurs que les précédents; **Braddock** est le plus réussi des **Portés Disparus**, **Héros** est mon préféré avec **Sale Temps pour un Flic**. Dans ce dernier, il y a une histoire, de bons éclairages et ce qu'il faut de sentiments et d'action.
Autre chose, Chuck Norris ne se paye pas les moyens de Sly (35 millions de dollars pour **Rambo III**) mais des budgets raisonnables de 5 à 10 millions de dollars maxi. Et pourtant j'aime ses films. D'ailleurs, l'argent n'est pas synonyme de succès : John Carpenter nous l'a prouvé. Quant à la prétendue forte impopularité de Chuck, là je rigole. Ma chère Stephanie, as-tu lu son livre "Le secret de la force intérieure". Non? Pas la peine d'aller plus loin : après la lecture du bouquin, tu aurais une autre vision des choses, celles des critiques américains qui te prouveraient à quel point tu te trompes.
Je ne vois guère de rapports entre Chuck Norris et Arnold. Ils ont une optique différente dans la vie (Arnold jouant les comiques ou les policiers en costard, moi, ça me chagrine). Chucky est un héros et jouera toujours les héros. Comme Bronson d'ailleurs. Mais à quand un article sur ce vieux lion ?
Le problème, c'est ce que les spectateurs sont bêtes : tout ce qu'ils veulent voir est la même histoire racontée quatre fois de suite avec seulement quelques détails différents. Quand on rajoute des sentiments (**Over the Top**) et quand on renforce l'action (**Cobra**), ils abandonnent. Bronson a connu ça, Sly aussi.
Il est affligeant de constater que Jean-Claude Van Damme dépasse déjà de loin Chucky et talonne Stallone. Les films de Van Damme sont nuls. Ses talents d'acteur ont dû rester au vestiaire ; il se contente de copier Chuck Norris ou Bruce Lee.

Bigre, quelle polémique! Il y a de la place pour tout le monde serait-on tenté d'argumenter. Arnold quitte le comique pour la science-fiction schizo de Paul Verhoeven, Sly vient de terminer ***Escape*** *dans une vraie prison avec de vraies détenus, Chucky désire un remake de* ***Opération Dragon*** *et ton copain Jean-Claude Van Damme a pour principale résolution de ne plus tourner de mauvais films. La situation se résume à quelques variantes. Bronson, atteint par la limite d'âge, mérite un beau dossier. Mais à quoi bon réécrire un article mille fois écrits déjà ? A moins que le "vieux lion" nous accorde un entretien. Mais il parle peu, surtout aux journalistes. Les muscles et les flingues n'appellent pas trop les prises de tête à vrai dire. "Enjoy the movie" comme disent les ricains. Quant aux spectateurs, ils ne sont pas si bêtes que tu le crois. Même lorsqu'ils boudent un chef d'oeuvre comme* ***La Bête de Guerre****, il y a toujours une explication rationnelle. Quand ils fuient* ***Over the Top****, ils ont parfaitement raison : le film titille le zéro pointé !*

Frédéric MOLLE (SARTROUVILLE)

J'espère bientôt une couverture avec Tom Cruise. C'est vrai que ses films sont d'abord destinés aux teen-agers mais je pense qu'il est un très bon acteur et qu'il sera un jour parmi les grands. Son succès avec **Top Gun** le prouve admirablement. **Cocktail** est de moins bonne qualité tout de même mais vaut mieux qu'un scénario en cinq lignes, une critique aussi courte et pas de photo ! Compliment pour la rubrique Ciné Cibles qui est géniale et qui présente bien les films. Par contre, je ne vois pas l'utilité de la rubrique X mais enfin il en faut pour tous les goûts.

Ok pour Tom Cruise. Mais enfin le chéri des midinettes, le frérot de Dustin Hoffman dans ***Rain Man*** *en couverture après Sly, Arnold, Freddy, Dolph Lundgren.. Toujours la rigolade. A moins que le beau Tom efface son sourire enjoleur et sorte les gros flingues. Pour les compliments, 100 % d'accord avec toi.*

DON DIEGO DE LA GUENDRALALA
([illegible])

Je tiens à vous féliciter pour le merveilleux magazine qu'est *Impact* (*10 francs de gagné déjà*). Il est magnifique (+ 10), fabuleux, superbe, sensationnel, génial, sublime (*50 francs de package pour les coups de brosse à reluire*). Depuis avril 1987, j'estime qu'Impact évolue dans le bon sens (*là c'est carrément le nirvana*). En fait, Impact est un savant cocktail: un peu d'horreur, un peu d'action et un peu de fantastique, une pointe d'humour, un zeste d'érotisme (*floc, floc, zig, zig*), une pincée de folie (*dzoing, drunchq*) et de fantaisie (*tralala, tralalalère*).
Certaines personnes pensent (*à tort ?*) que la rubrique X n'a pas sa place dans le Fanzine (*quoi ? fanzine !!!*). Au contraire, elle est très bien où elle est (*généralement bien mise il est vrai*). Elle est de plus fantastique. Seul reproche : elle manque de photos. Depuis deux numéros, je ne retrouve plus d'articles comme ceux consacrés à Brigitte Lahaie, Traci Lords ou Emmanuelle (*on prépare du Russ Nénés Meyer*). Enfin, vous tenez le bon bout (*celle-là, tu nous la voles Diègo*).

Sans commentaires.



Une photo X pour faire plaisir à Don Diego

Le Carton du Mois

HELLHOLE





Ashland est un asile pour femmes où circulent, parmi les pensionnaires, des rumeurs selon lesquelles se dérouleraient d'étranges expériences sur le cerveau humain, dans un bâtiment surnommé **Hellhole**/le trou de l'enfer. Rendue amnésique suite à une chute et au traumatisme consécutif au meurtre de sa mère, (auquel elle a assisté), une jeune femme y échoue et va petit à petit découvrir ce qui se cache dans cet établissement très particulier. A ses risques et périls car son tourmenteur fait partie du personnel de l'asile... Ce chouette petit film combine les grâces du film de "femmes incarcérées" avec celles du "savant fou", tout en conservant un pseudo-sérieux qui dissimule mal un humour glacial et latent. Quand on vous aura dit qu'une bonne moitié des pensionnaires mériterait le poster central de Playboy, et se sacrifie volontiers aux délices de Lesbos ou aux inévitables bagarres sous la douche, vous comprendrez mieux la jubilation qui accompagne la vision de cette œuvre qui mérite le label **"Psychotronic"**. Mary Wonorov compose, une fois de plus, un personnage hallucinant, celui d'une doctoresse lesbienne particulièrement secouée Ajoutons les délires esthétiques du directeur de la photo qui donne à **Hellhole** un look excessivement cru mais intéressant. Jetez-y un œil, vous ne le regretterez pas.

Hellhole. (1985). USA. Réal. : Pierre de Moro. Scén. : Vincent Mongol (!). Int. : Ray Sharkey, Judy Landers, Marjoe Gortner, Mary Wonorov, Dyanne Thorne... Dist. : Delta.

OTAGE

Emprisonnée depuis cinq ans pour avoir essayé de tuer son père (qui avait abusé d'elle), Bonnie s'évade en force lorsque celui-ci lui rend visite pour lui dire qu'il attend impatiemment sa libération... Elle tient en otage une femme âgée qui a, comme par hasard, des soucis avec sa fille et se prend d'affection pour elle. Ensemble, elles parviennent à échapper à la police mais pas au père qui réapparaît par une pirouette facile du scénario et se met à les poursuivre. Seule l'ambiguité sado-maso de la relation père-fille est de quelque intérêt, le reste sombrant dans le pathétique et le mélo sans surprise.

Hostage. (1988) USA. Réal. : Peter Levin. Int. : Carol Burnett, Carrie Hamilton... Dist. : CBS/-FOX.



OVERKILL

Les couples de flics ont toujours la vedette. Mickey Delano œuvre dans le quartier japonais de Los Angeles où l'organisation des Yakusas (la Mafia jaune) rackette les commerçants. A la suite d'un carnage qui décime une famille entière, un flic japonais vient se venger et finit par faire équipe avec le policier américain. Ca n'est pas **L'Année du Dragon**, ni **China Girl**, mais un court (80 mns) polar bénéficiant du savoir-faire de son prolifique auteur mais que rien ne fait ressortir de la masse de films de série du genre.

Overkill. (1987) USA. Réal. : Ulli Lommel. Int. : Steve Rally, John Nishio, Laura Burkett, Roy Summerset... Dist. : Unicorn.



BIZARRE

Unicorn s'encanaille avec ce film à l'ambiance érotique très forte. Pour fuir son époux qui lui impose ses fantasmes étranges, Lorenza se réfugie dans un hôtel où elle a l'impression que son mari l'espionne. Elle finit par succomber à un jeune homme blond au charme ambigu, et décide de mettre en œuvre un traquenard érotique pour se venger et se libérer de son époux.
Production typiquement italienne, **Bizarre** mérite son titre et pousse le soft dans ses derniers retranchements. Quelques séquences très excitantes conduisent le jeu assez loin, comme lorsque la superbe Florence Guérin qui passe de victime à initiatrice donne son véritable sens à l'expression : "prendre son pied!".

(Italie) 1986. Réal.: Giuliana Gamba. Int.: Florence Guérin, Luciano Bartoli, Robert Egon Spechtenhauser... Dist.: Unicorn

SKELETON COAST

Voici qui illustre parfaitement et sans innover d'un iota, le thème du coup de main contre une position réputée imprenable. Un colonel yankee à la retraite (Ernest Borgnine) lève un commando de choc pour délivrer son fils prisonnier du tortionnaire Robert Vaughn tandis que le massif Oliver Reed le pilonne. L'auteur de l'impressionnant **Horrible Invasion**, John "Bud" Cardos prend son temps. Il exploite tous les clichés d'usage : méchants sadiques, guérilleros luttant pour la démocratie, désert bien sec...
Et trouve le moyen de glisser vers une demoiselle, d'ailleurs charmante. Histoire de faire verser quelques larmes au bon moment.

USA (1986). Réal.: John "Bud" Cardos. Int.: Oliver Reed, Robert Vaughn, Ernest Borgnine, Herbert Lom, Daniel Greene... Dist.: CGR

FAST GUN

Mené vigoureusement par un spécialiste du genre, ce film d'action traite du trafic d'armes, au niveau des plus hautes sphères politiques. Bienfaiteur de sa région, un député au passé déjà chargé utilise sa fonction pour aider un groupe de truands à dévaliser les dépôts de l'armée. Pour son malheur, le jeune shérif du coin a trop vu de westerns et veut jouer les justiciers : gare au duel final ! Très rythmé, **Fast Gun** se consomme rapidement ce qui n'est déjà pas si mal pour ce type de production, mais ne laissera pas de souvenirs impérissables.

Philippines (1987) Réal.: Cirio H. Santiago. Int.: Rick Hill, Soz Garas, Robert Dryer, Brenda Bakke... Dist.: GCR

KZ 9 CAMP D'EXTERMINATION

L'auteur de **Virus Cannibale** et des **Rats de Manhattan** s'adonne là aux joies du "porno nazi" post-**Salon Kitty**. Autrement dit, cela va du fou rire (mais toujours jaune) aux soulèvements de cœur... Des dizaines de prisonnières sont soumises aux expériences de toubibs allemands, dans un camp de concentration. On reconnaît la patte Mattéi (ses personnages ne cessent jamais de hurler). Sous le fallacieux prétexte de dénoncer quelques abominations, le réalisateur se complait dans l'horreur. Il décrit opérations chirurgicales sur boucheries, laisse un fou mongolien à la langue pendante violer les prisonnières en leur bavant dessus... Evidemment, les matonnes sont des gouines aimant les petites jeunes. Tout ceci se clôt sur un massacre incroyable de gratuité. Assez ignoble, ce film peut néanmoins plaire à condition de le prendre à un degré bien précis.

Italie. Réal.: Bruno Mattéi. Int.: Ivano Staccioli, Ria de Simone, Nello Rivie, Sonia Viviani, Lorraine de Salle... Dist.: Delta Vidéo.

VIRUS MORTEL

Ce téléfilm britannique résume en une heure trente de suspense passionnant des heures et des heures de débat interminable sur le dossier "informatique et libertés"... Parce que son associé a trouvé la mort dans des circonstances assez mystérieuses, Duncan mène l'enquête et se retrouve confronté à un ennemi invisible mais efficace. Il découvre qu'un immense fichier permet aux puissants de ce monde des moyens de pression incroyables sur leurs contemporains... Ce dossier dit tout sur chaque individu, y compris le nom de sa dernière maîtresse. Apre et sans artifice, mené sans précipitation, **Virus Mortel** (titre trompeur) ne déballe que très progressivement le complot et ne trahit jamais à l'avance les coups de théâtre. Très bien interprété et attachant, **Virus Mortel**, derrière ses vertus distractives, ne cache pas son profond pessimisme.

(Grande-Bretagne). Réal.: Paul Annett. Int.: Ian Ogilvy, Judi Bowker, Cyril Cusack, John Sessions... Dist.: Antarès-Travelling.



SKATE GANG

SKATE GANG

Estimant que Roméo et Juliette c'était un peu dépassé, David Winters le bon (parfois mauvais)-à-tout-faire du petit budget US s'est risqué à nous narrer cette belle histoire d'amour contrarié, sur fond de soleil californien et de skate-board en furie. Lorsqu'il s'attache à filmer habilement les étonnants exploits sportifs des skate-boarders, défiant les lois de la pesanteur, ça roule... Mais lorsqu'il enfile les gros godillots de la romance teen-ager, ça patine... dans la choucroute.
Corey, skater émérite, doit participer au championnat de Los Angeles surnommé : "Le Massacre". Il rencontre Chrissy et en tombe amoureux. Mais elle est la sœur de Hook, chef du gang des Sharks qui vont tout tenter pour faire échouer le jeune homme. De toute évidence, ça n'est pas Skate Side Story !

Trashin'. (1986) USA. Réal. : David Winters. Int. : Josh Brolin, Robert Rusler, Pamela Gidley, Chuck Mc Cann... Dist. : Vestron.

CROSS MISSION

Un agent de la CIA et une jeune journaliste enquêtent sur les circuits de la drogue en Amérique du Sud. C'est le général, dirigeant le pays, qui règne en maître sur le trafic, aidé de pouvoirs surnaturels hérités de sa mère, lui permettant de faire apparaître à volonté un petit monstre : Astharoth (rôle tenu par l'inoubliable interprète de **Ratman**). Capturés par l'armée, nos deux héros sont libérés par les troupes rebelles. Ils rejoignent la guérilla afin de détruire une prison située sur une île. Assez conventionnel, **Cross Mission** (tourné à Saint Domingue) bénéficie de superbes extérieurs mais le traitement d'un sujet aussi grave aurait mérité un regard moins manichéen et plus critique.



(Italie) 1987. Réal.: Al Bradley (Alfonso Brescia). Int.: Richard Randall, Alex Vital, Deborah Keith, Werner Pochat et Nelson de la Rosa... Dist.: Delta Video.



LA NUIT DE L'ASSASSIN

Bien que prometteur, **Night Color** alterne le meilleur et le pire. Après un début puisé à la meilleure eau, celle du "giallo" italien et plus spécialement à la mode Dario Argento, avec une longue séquence de meurtre adroitement réglée, le film dérape. L'enquête policière qui est très banale dévie vers les délices de la vie familiale d'un inspecteur. Heureusement pour l'action, il est enlevé par le meurtrier qui le traite très méchamment au cours de séquences très cruelles. Dommage que l'auteur n'ait pas su unifier le ton de son film qui souffre de ruptures fatales pour l'intérêt du spectateur. Un conseil inhabituel pour ce genre de production : évitez les trois dernières minutes qui s'engluent dans un ridicule rarement atteint.

Nigth Color. (1986). Hong-Kong. Réal. : Philip Chan. Int. : Melvin Wong, Philip Chan, Pauline Wong, Patricia Hart. Dist. : Delta

LA PRISE

L'auteur a beaucoup aimé **Recherche Susan Désespérément** et ne s'en cache pas. Seulement, la chanteuse Blondie/ Debbie Harry n'est pas Madonna et sa présence en tête du générique ne se justifie pas par ses quelques apparitions muettes et anecdotiques. Hannah Schygulla, dont on apprécie l'abattage habituellement, défend avec une conviction certaine cette comédie au scénario léger : ayant tout perdu, Elaine, apprenti-écrivain, décide de se suicider (en pleine rue); des passants se méprennent sur son geste et lui laissent tout ce qu'ils ont sur eux. Lorsque, dégrisée, elle se décide à leur ramener leurs affaires, elle se retrouve imbriquée dans une histoire policière aussi improbable que peu crédible.

Forever Lulu. (1988) USA. Réal. et scén. : Amos Kolleck. Int. : Hannah Schygulla, Deborah Harry, Alec Baldwin, Paul Gleason... Dist. : Vestron.

Marcel BUREL



L'EMPIRE DU VICE
(Colmax)

Taylor, policier et tueur à gages, découvre que les vrais valeurs de son existence sont la merveilleuse Nicole, son ex-femme, et son amour pour elle. (Merde, je suis en train de pomper la jaquette). Je disais donc, Taylor, flic et assassin réalise que les véritables valeurs de sa vie sont la fantastique Nicole, son ex-épouse, et sa passion pour elle. Il décide de la sauver du "System" qui veut sa mort. Le film se clôt sur un coït.



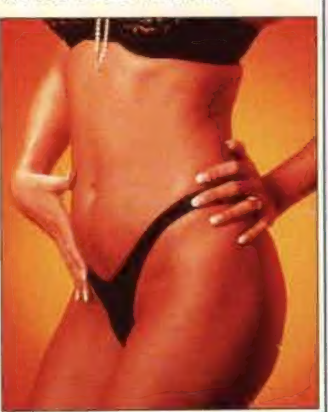
L'EMPIRE DU VICE : le film se clôt sur un coït.

Tracey Adams

Blonde/rousse chez *Dorcel* (**La Femme en Noir, Les Secrets de Miss Todd**), mais brune aux USA, Tracey Adams est arrivée au X comme la plupart de ses collègues, par hasard. Posant pour des magazines érotiques, un ami, un très bon ami, un mac quoi, lui a proposé de travailler dans le hard en lui promettant l'anonymat le plus complet. Deux ans de labeur acharné suffirent à assurer le succès de cette pulpeuse aux gros seins. **Dangerous Desire, Sex Line, The Ultimate Lover** (avec Gilles Boulenger et Marc Toullec, deux des stars montantes du hard-crad), **2002: A Sex Oddyssey, Dirty Dreams** (paru chez *Colmax*), etc... Elle avoue de nos jours avoir tourné dans près de deux cents films! Ce qu'elle ne veut (ou ne peut) pas faire? Jouer à Sodome et coucher avec un noir. Non pas qu'elle soit raciste (non, non) mais, attentive à son image, elle estime que son public (composé en grande partie de Texans et des mecs de Mad) ne la suivrait plus. C'est tout à son honneur.



Tracey Adams.



Tracey Adams, suite.

COURS TRES PRIVES
(Antarès/ Travelling)

Antarès a senti (façon de parler) le vent venir. Les amateurs (in)délicats de porno veulent ce qu'on nomme communément du Hard Crad. Du gros plan, rien que du gros plan, telle semble être l'idée fixe d'un John Love au mieux de sa forme. Les scènes se succèdent, sans originalité, sans aucun gadget nouveau. Bref, faut aimer. Le récit tient sur un confetti plié en quatre: ma première se caresse sur un lit, mes seconds se pointent et l'embrochent. Ma seconde (on s'y perd) se caresse sur un lit, mes troisièmes se pointent et l'embrochent. Ma troisième se ... C'était le Hard Crad.

MEDICAL SEX
(Scherzo)

En direct des USA, via *Scherzo* (petite bourgade du Nord de Paris), **Medical Sex** indique la marche à suivre pour toute bonne clinique qui se respecte. **Le Sex Asylum** (en anglais dans le sexe... pardon, texte) n° 2 s'adresse aux psychiatres cliniques qui n'auraient pas encore compris que leurs malades souffrent tous du même mal: l'abstinence sexuelle. **Sex Asylum n° 3** (c'est-à-dire **Medical Sex n° 1**) confond proctologues et gynécologues et réunit tout ce beau monde de fous (du sexe) dans un asile... sexuel. Ahhhh, j'en peux plus, encore du sexe, du sexe, du sexe, nom d'un assexué!

PLAYPEN L'INSOUMISE
(Colmax)

Notre favori à tous sans conteste. Jamais Hard ne nous a paru aussi pur, aussi puissant, aussi troublant. Et Chuck Vincent demeure le maître du genre qui fait peu à peu son chemin dans les mentalités (la preuve, j'ai envoyé la K7 à ma grand-mère et je suis proprio depuis d'une baraque à St Raphaël). Mais autant vous prévenir tout de suite, **Playpen** parle de sexe. Non!... Si. Un sexe révulsé, replié, intériorisé, bref l'orchestration apocalyp- tique de l'orgasme ultime. Le fait que le film se déroule dans une prison n'enlève rien à l'illetrisme logique qui convulse son ossature. C'est dire.



PLAYPEN: l'orchestration apocalyptique de l'orgasme ultime.

THE OTHER SIDE OF PLEASURE
(Queen X Video)

Le scénario de ce superbe film que ne renierait ni David Cronenberg, ni Steven Frears n'a pourtant ni queue ni tête. Cela vous semble contradictoire mais jugez plutôt : Nina Hartley, la Liv Ullman du X, propose à son mari (véritable sosie de Max Von Sidow) un petit coup vite fait. Le hic, c'est que tôt le matin et au moment du petit-dèj, l'époux n'a guère envie de jouer **Cris et Suçotements**. Nina, lasse des scènes conjugales, fout le camp à Malakoff. Mais la route est pavée d'embûches, de lesbiennes mal rasées, d'hommes masqués par timidité, et d'obsédés sexuels (au 4 rue Mansart, on en manque pas). Signalons que la critique américaine, Newsweek, Times, Rolling Stone en tête, eut l'audace de comparer cette oeuvre au **Citizen Kane** d'Orson Welles. Une belle tentative de réhabilitation du cinéma Hard.

Ella VALTOUT



LE NOUVEAU FILM DE **JOHN CARPENTER** REALISATEUR DE NEW YORK 1997

SELECTION AVORIAZ 89

INVASION LOS ANGELES

ALIVE FILM PRÉSENTE UNE PRODUCTION LARRY FRANCO "INVASION LOS ANGELES" (THEY LIVE) UN FILM DE JOHN CARPENTER

AVEC **RODDY PIPER KEITH DAVID MEG FOSTER**

MUSIQUE DE JOHN CARPENTER ALAN HOWARTH SCENARIO DE FRANK ARMITAGE DIRECTEUR DE LA PHOTO GARY B. KIBBE

PRODUCTEUR EXECUTIF SHEP GORDON ET ANDRE BLAY PRODUCTEUR ASSOCIE SANDY KING PRODUIT PAR LARRY FRANCO DIRIGE PAR JOHN CARPENTER

UNE DISTRIBUTION METROPOLITAN FILMEXPORT

METROPOLITAN FILMEXPORT

DOLBY STEREO

PANAVISION ®

CAROLCO